Sciences Humaines

# SCIENCES HUMAINES

NUMÉRO SPÉCIAL

# Réussir à l'école

## Comment devient-on bon élève ?

SCIENCE POLITIQUE

LES **DÉMOCRATIES** EN PANNE ?

ENTRETIEN

**BRUNO LATOUR**
REPENSER NOS MODES D'EXISTENCE

PHILOSOPHIE

SIMONE DE BEAUVOIR
**L'AVENTURE D'ÊTRE SOI**

BEL/LUX 7.20 € - SUISSE 11.80 FS - CANADA 11.99 $CAN - ESP/ITA/GR/PORT (CONT) 7.70 € - ALL 8.20 € - DOM/S 7.70 € -TUNISIE 9.80 TND - MAROC 75 MAD - TOM/S 1000 XPF
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM - MENSUEL N° 318S - OCTOBRE 2019 - 6,70 €

L 18925 - 318 H - F: 6,70 € - RD

# « Lumières !

## Voici le plus **éclairant** des grands **récits fondateurs de l'Occident**

Actuellement chez votre marchand de journaux

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Par téléphone au 03 86 72 07 00
Sur Internet www.scienceshumaines.com

SCIENCES HUMAINES

38, rue Rantheaume, BP 256 - 89004 Auxerre Cedex
**SAS Sciences Humaines communication**
Principal associé Jean-François Dortier

**REPRÉSENTANT LÉGAL ET DIRECTEUR DE PUBLICATION :** Jean-François Dortier

**VENTES ET ABONNEMENTS**
03 86 72 07 00 - Bénédicte Marrière - Magaly El Mehdi - Mélina Lanvin - Sylvie Rilliot

**RÉDACTION**

**RÉDACTRICE EN CHEF**
Héloïse Lhérété - 03 86 72 17 20

**RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT**
Christophe Rymarski - 03 86 72 07 10

**CONSEILLÈRES DE LA RÉDACTION**
Martine Fournier - Martha Zuber

**RÉDACTEURS**
Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
Hélène Frouard - 03 86 72 17 31 (cheffe de rubrique Actu)
Nicolas Journet - 03 86 72 07 03 (chef de rubrique Lire)
Jean-François Marmion - 03 86 72 07 09
Maud Navarre - 03 86 72 07 16 (cheffe de rubrique Point sur)
Pauline Petit - 03 86 72 07 05
Fabien Trécourt - 03 86 72 07 04
Louisa Yousfi - 03 86 72 07 05

**SECRÉTARIAT DE RÉDACTION ET RÉVISION**
Renaud Beauval - Céline Reichel - 03 86 72 17 27

**DIRECTION ARTISTIQUE :** Brigitte Devaux
**ICONOGRAPHIE :** Hugo Albandea - 03 86 72 17 34
**DOCUMENTATION :** Alexandre Lepême - 03 86 72 17 23
**SITE INTERNET :** hugo.albandea@scienceshumaines.com
**WEBMESTRE :** steve.chevillard@scienceshumaines.com

**MARKETING - COMMUNICATION**

**DIRECTRICE COMMERCIALE ET MARKETING**
Nadia Latreche - 03 86 72 07 08

**PROMOTION/PUBLICITÉ :** Patricia Ballon - 03 86 72 17 28

**DIFFUSION**
• En kiosque : MLP. Contact : À juste titres, Stéphanie TROYARD - 04 88 15 12 48
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs : www.direct-editeurs.fr
• En librairie : Pollen/Dif'pop - 01 43 62 08 07

**ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES**
Agathe Guillot : agathe.guillot@scienceshumaines.fr
Patricia Ballon

**SERVICES ADMINISTRATIFS**

**RESPONSABLE ADMINISTRATIF ET FINANCIER**
Annick Total - 03 86 72 17 21

**COMPTABILITÉ**
Jocelyne Scotti, Coraline Quimbre - 03 86 72 07 02
Sandra Millet - 03 86 72 17 38

**FABRICATION - PHOTOGRAVURE - PRÉPRESSE**
natacha.reverre@scienceshumaines.fr - 06 01 70 10 76

**IMPRESSION**
CORELIO PRINTING, KEERSTRAAT 10, B-9420 ERPE-MERE
Origine du papier : Suède
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : FSC, PEFC
« Impact sur l'eau » : Ptot 0.005 kg/tonne

PEFC Certified
This product is from sustainably managed forests and controlled sources
PEFC 07-31-107
www.pefc-france.org

ACPM OJD DIFFUSION

**CONCEPTION GRAPHIQUE ET CONCEPTION DE LA COUVERTURE** : Isabelle Mouton
Couverture : © Sandrine Estrade Boulet/Portraits de famille
Titres et chapôs sont de la rédaction.
Commission paritaire : 0522 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution
Un encart « Rue des Étudiants » et « Santé Mentale » sont posés sur une partie des abonnés France.

# Sommaire

Mensuel – N° 318 – Octobre 2019 – 6,70 €

**8 à 17 ACTUALITÉ**
**Économie** - L'économie entre au musée
**Sociologie** - Une sociologue sous les feux de la rampe

**18 à 23 COMPRENDRE**
D'où vient la crise des démocraties ?

**24 à 27 ENTRETIEN**
**Bruno Latour**
Repenser nos modes d'existence

Karine Pierre et Hans Lucas/AFP

**28 à 59 DOSSIER**
## Réussir à l'école
COORDONNÉ PAR HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

30 Comment devient-on bon élève ? HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ
34 Aux sources de la motivation MARTINE FOURNIER
38 La fabrication parentale de l'excellence scolaire SANDRINE GARCIA
42 Jouer pour progresser CATHERINE DE COPPET
44 Pour l'amour du prof MAEL VIRAT
46 L'influence des copains HUGO ALBANDEA
48 Bien dormir pour mieux apprendre AMANDINE REY ET STÉPHANIE MAZZA
51 Et pourtant ils réussissent ! JUDITH CHETRIT
54 Que faire en cas de blocage scolaire ? ENTRETIEN AVEC JEANNE SIAUD-FACCHIN
56 Faut-il être heureux pour réussir à l'école ? BÉATRICE KAMMERER

**60 à 65 RÉFÉRENCE**
**Simone de Beauvoir**
L'aventure d'être soi

**66 LIRE** Livre du mois, livres, revues

**78 AGENDA**

**Au sommaire du prochain numéro (en kiosques le 14 octobre)**
**Manager au 21e siècle**

Evening Standard/Intermittent/Getty

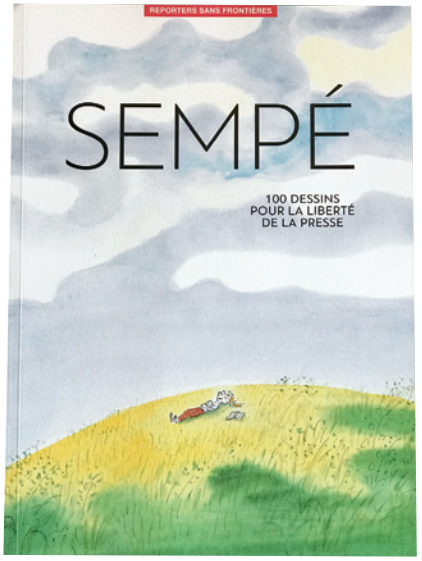
Un encart d'abonnement est broché sur une partie des magazines

# Offrez Sciences Humaines

## à un ami, un collègue, un membre de votre famille, un étudiant…

Offrez 1 an d'abonnement **et recevez en cadeau***

**L'album Sempé**
de Reporters sans frontières




* Dans la limite des stocks disponibles

# Offrez un abonnement

SCIENCES HUMAINES

## Choisissez votre formule

| ABONNEMENT 1 AN<br>Entourez le tarif choisi | Simple<br>11 mensuels | Complet<br>11 mensuels + 4 GDSH |
|---|---|---|
| PARTICULIER* OU ÉTUDIANT FRANCE | 48 € | 65 € |

* Pour les institutions et les pays étrangers reportez-vous page 17.

**Cochez les cases correspondantes :**

☐ OUI, j'offre 1 abonnement à Sciences Humaines au prix de _____ € et je recevrai en cadeau L'Album Sempé de Reporters sans frontières

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines

☐ Par Carte bancaire ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐

Expire le ☐☐☐☐

Cryptogramme (3 derniers chiffres CB) ☐☐☐

Date et signature obligatoires :

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à l'adresse :
**Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex**

**Les coordonnées de la personne à qui j'offre l'abonnement :**

| |
|---|
| Nom Prénom |
| Adresse |
| |
| CP Ville |
| Pays |
| Courriel |
| Profession/Cycle et filière (pour les étudiants) |
| |

**Mes coordonnées :**

| |
|---|
| Nom Prénom |
| Adresse |
| |
| CP Ville |
| Pays |
| Courriel |
| Profession/Cycle et filière (pour les étudiants) |
| |

PARR318

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Sciences Humaines* responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à *Sciences Humaines* BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou dpo@scienceshumaines.fr

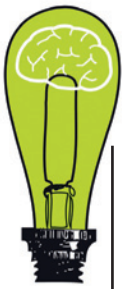
ÉDITORIAL

# Nous sommes des génies et des ratés en puissance

**L'écrivain David Lodge a eu trois enfants.**
Dans ses mémoires (*La Chance de l'écrivain*, Rivages, 2019), il raconte leur itinéraire scolaire. Son aînée, Julia, était bonne élève mais souffrait de dyslexie. Une damnation pour la fille d'un écrivain ! Malgré tout, Julia a réussi à compenser son handicap dans les matières littéraires par d'excellentes aptitudes en sciences ; ce que D. Lodge, lui-même médiocre dans ce domaine, a toujours eu du mal à comprendre. Julia a finalement intégré l'université de Birmingham comme professeure de microbiologie, là même où enseignait son père.
Stephan, son deuxième enfant, était également très doué pour les sciences, au point d'intégrer la prestigieuse université de Cambridge. Une autre belle réussite ? Pas vraiment. Quelques semaines avant la rentrée, Stephan décide de laisser tomber une voie toute tracée pour… monter un groupe de rock et partir dans un kibboutz en Israël ! Plus tard, il reprendra finalement des études de droit et deviendra avocat, spécialiste en droit social.
Quant au troisième enfant de D. Lodge, Chris, il est né avec le syndrome de Down (autre nom de la trisomie 21). Il a tout de même réussi à apprendre à lire et écrire, à se déplacer seul, à conquérir une certaine autonomie. Mais il lui a évidemment été impossible de suivre une scolarité et un cursus professionnel comparables aux autres.

**Quelle leçon retenir de cette histoire ?**
Que les routes ne sont jamais tracées d'avance, quoi qu'en disent les théories de la reproduction sociale. Et que la combinaison des facteurs (déterminisme social, aptitudes, type d'éducation, motivation) est bien difficile à démêler dans les trajectoires scolaires.
Ce récit familial nous enseigne autre chose, de tout aussi important : les parcours scolaires sont rarement linéaires et homogènes.
Julia a-t-elle été une bonne élève ? Oui et non. Elle était brillante en biologie, mais ses résultats en anglais étaient désastreux du fait de sa dyslexie. Stephan était également un élève doué et travailleur, ce qui l'a conduit aux portes d'une prestigieuse institution universitaire. Mais ce n'était pas sa voie ! Peut-on dire qu'il a réussi ?
J'ai déjà raconté, il y a quelques années, dans les colonnes de *Sciences Humaines*, mon itinéraire d'ancien cancre (deux redoublements, en sixième et en quatrième, et une exclusion). Une rédemption tardive m'a permis d'éviter le sort tracé d'avance (« *tu seras ouvrier comme papa* ») auquel la pesanteur sociale, si elle était si implacable, aurait dû me condamner. Par la suite, moi l'ex-cancre puis matheux dysorthographique, j'ai fait carrière dans l'écriture et les sciences humaines.

**Quand j'observe et interroge autour de moi,**
je constate que ce type de trajectoire est plus fréquent qu'il y paraît. Durant les vingt ans (en moyenne) qui conduisent de la maternelle aux études supérieures, la plupart des élèves se révèlent tour à tour bons et mauvais. On peut être bon en littérature et mauvais en science (ou inversement). Des élèves médiocres dans une discipline peuvent trouver leur domaine d'excellence dans une autre. Certains anciens excellents élèves s'effondrent plus tard. Et d'autres se révèlent tardivement dans une filière professionnelle ou à l'université. Les « bêtes à concours » finissent souvent par échouer (c'est le jeu impitoyable de la course à l'élitisme que de se confronter un jour à plus fort que soi). Et la brillante réussite de certains les propulse dans une voie d'excellence… qui peut ne pas correspondre à leur souhait intime.
La mauvaise nouvelle est que nul n'est à l'abri d'un échec, même quand toutes les bonnes conditions sont réunies. La bonne nouvelle est qu'au cours de ce long parcours, chacun peut finir par trouver son domaine d'excellence. ■



JEAN-FRANÇOIS DORTIER

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

NICOLAS JOURNET

## Inégalités et mobilité sociale

Suite à notre dossier *Que devient la famille ?* (mensuel n° 316, juillet 2019), nous avons reçu ce commentaire de Jean-Michel Brice.

L'article « Le berceau des inégalités » de votre récent dossier sur la famille m'a conduit à quelques réflexions que je vous livre ci-dessous.
Ma première remarque porte sur l'objectif que l'on poursuit en voulant réduire les inégalités. Les origines de celles-ci semblent claires, mais quel objectif poursuit-on ? Veut-on les supprimer totalement, les ramener à un niveau acceptable, et quel serait ce niveau acceptable ? Si nous supprimions toutes les inégalités, vers quelle société irions-nous ? Pourrions-nous vivre heureux et nous épanouir dans une société parfaitement égalitaire, une humanité indifférenciée, à l'échelle des nations, mais aussi des individus, dont aucun ne sortirait du lot ?
On peut viser l'égalité des chances, sorte d'état initial égal pour tous, mais avec le temps, l'expérience de la vie, les initiatives personnelles, les inégalités réapparaîtront, inévitablement. Lutter contre les inégalités doit permettre d'éviter aux individus de faire moins bien, mais ne doit pas empêcher de faire mieux, car c'est dans la nature humaine que d'essayer de se dépasser, ce qui est source d'inégalités. Mon sentiment est que l'égalité parfaite à long terme est probablement une chimère, une utopie, non réalisable, mais aussi non souhaitable.
On traite aujourd'hui les inégalités à coups de redistributions, mais on voit bien que cela ne règle pas le problème, même si la redistribution apporte des bienfaits. Hélène Frouard insiste sur les inégalités d'origine culturelle et sociale, celles que dénonçait Pierre Bourdieu. Les solutions actuelles ne sont-elles pas vouées à l'échec si elles n'abordent que le volet économique, la transmission du patrimoine ? Les inégalités immatérielles seraient-elles trop difficiles à traiter ? Par ailleurs, la corrélation entre accroissement du capital culturel, augmentation de la richesse et ascension sociale est-elle si claire ?
Si l'aide économique ne suffit pas, comment redistribuer le capital culturel ? Soutien scolaire de masse ? Soutien aux parents ? Mon expérience récente du soutien scolaire bénévole m'a apporté quelques lumières. Le bénévole doit certes jouer le rôle de référent pour le jeune, mais bien au-delà des seules matières scolaires : pour l'ouvrir au monde, lui donner un peu de culture générale. Il faut aussi être un référent pour les parents, quand ils le demandent, et ouvrir leurs perspectives au-delà de leur horizon quotidien. Je rejoins d'ailleurs en cela les propositions de Camille Peugny citées dans votre article sur les opportunités de formation et d'ascension sociale. ■

JEAN-MICHEL BRICE

**Cher Monsieur Brice,**
Je vous remercie de la lecture attentive que vous avez faite de mon article et suis d'accord avec la plupart de vos remarques.
Cependant, l'objectif des politiques publiques de réduction des inégalités n'a jamais été de parvenir à une indifférenciation des conditions, mais de compenser les inégalités de départ et de permettre que deux individus recevant des moyens égaux et déployant des efforts équivalents obtiennent des résultats comparables (ce que vous appelez l'« égalité des chances »).
Vous soulignez le fait que les politiques de redistribution économique apportent certes des bienfaits mais ne règlent pas à long terme le problème. C'est précisément le paradoxe français : comme le soulignent les enquêtes (voir le rapport de l'OCDE), les politiques redistributives françaises sont efficaces, et permettent à un instant T d'atténuer fortement les inégalités. En revanche, elles échouent à rompre la transmission de la pauvreté : les enfants des pauvres restent le plus souvent des pauvres. Certains pays parviennent, mieux que la France, à répondre à ce problème. Parmi les politiques reconnues efficaces, comme vous le soulignez, les mesures éducatives occupent une place importante, et les actions de tutorat que vous évoquez, qui dépassent la simple aide scolaire, sont très utiles.
Sur l'ensemble de ces questions, une abondante bibliographie existe. Vous pouvez consulter notamment le site de l'Observatoire des inégalités (www.inegalites.fr/). Il publie notamment chaque année un *Rapport sur les inégalités en France*.
Sur l'école, le livre de Camille Peugny (*Le Destin au berceau*, 2013) et les travaux du sociologue François Dubet peuvent vous apporter des éléments complémentaires. Je vous invite également à consulter le rapport du Conseil

**ÉCRIVEZ-NOUS !**
**Vous souhaitez réagir à ce numéro, contacter un journaliste ou soulever un débat ?**
**Écrivez-nous à l'adresse suivante : nicolas.journet@scienceshumaines.fr**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

national d'évaluation du système scolaire (Cnesco) publié en 2019 et intitulé « Comment l'école amplifie-t-elle les inégalités sociales et migratoires ? » Il est disponible en ligne (www.cnesco.fr).
Enfin, les grands organismes comme l'Insee et l'OCDE publient régulièrement des statistiques sur les inégalités économiques et la mobilité sociale. En espérant avoir répondu à vos questions. Cordialement. ■

**Hélène Frouard**

## Un piège de la PMA ?

Notre article « Génération Manif pour tous » (n° 316, juillet 2019) a sucité un vif intérêt chez Anne Charruau, qui nous a adressé sa réflexion sur les projets d'élargissement de la PMA.

Abonnée depuis une quinzaine d'années à votre revue, c'est la première fois que je vous écris pour vous faire part de mes remarques. Votre dossier *Que devient la famille ?* participe au débat sur la loi sur la bioéthique et plus particulièrement sur l'extension de la PMA aux femmes seules et aux couples de femmes, ce qui entraîne *de facto* une modification du code civil. Si l'article « Génération Manif pour tous » a été rédigé par Yann Raison du Cleuziou, auteur de l'ouvrage *Une contre-révolution catholique. Aux origines de la Manif pour tous* (2019), on peut néanmoins se demander si le débat concernant la parentalité et l'extension de la PMA n'a comme seul contradicteur que la Manif pour tous. Cette question ne concerne-t-elle pas l'ensemble de la société, au-delà du clivage gauche-droite ? Des personnalités comme Sylviane Agacinski et José Bové se sont exprimées à ce sujet. L'une pour dénoncer le *« baby business »* et l'industrie procréatrice qui existe déjà outre-Manche et émettre des réserves sur la loi en préparation. L'autre pour remarquer que *« la PMA et la GPA, c'est la boîte de Pandore : eugénisme et homme augmenté »*. Si la GPA n'est pas incluse dans les projets de lois actuels, une partie des militants LGBT ne cesse de la réclamer. Je reviens d'un séjour aux États-Unis, où la PMA et la GPA existent depuis plusieurs années. Un article du *New York Times* relatait que les tribunaux américains voient affluer un nombre important de plaintes déposées par des femmes inséminées artificiellement : les enfants ayant développé des maladies, elles s'estiment trompées. D'autres, ayant eu involontairement des enfants métis, attaquent pour erreur dans le choix du donneur. L'article indiquait que les juges se trouvaient assez démunis face à de telles réclamations, mais précisait que concernant les enfants métis, ils étaient très clairs : si l'enfant était en bonne santé, la mère devait l'accepter. Des éléments à apporter au débat sur la PMA… ■

**Anne Charruau**

BIEN-ÊTRE | FAMILLE | SOCIÉTÉ | CULTURE | DÉBATS

NE MANQUEZ PAS CE NUMÉRO

Le point sur cette prise de conscience écologique, sur les espérances qu'elle soulève… et sur ses limites.

BIEN-ÊTRE | FAMILLE | SOCIÉTÉ | CULTURE | DÉBATS
LE CERCLE PSY
le cercle psy
NEUROSCIENCES
CERVEAU : les bienfaits du silence
SOCIÉTÉ
Qui sont les ANTIVAX ?
PLANÈTE en DANGER
Pourquoi est-il si difficile de changer ?
FAMILLE
Le MENSONGE dans le COUPLE

Par téléphone au 03 86 72 07 00
Sur Internet www.le-cercle-psy.fr

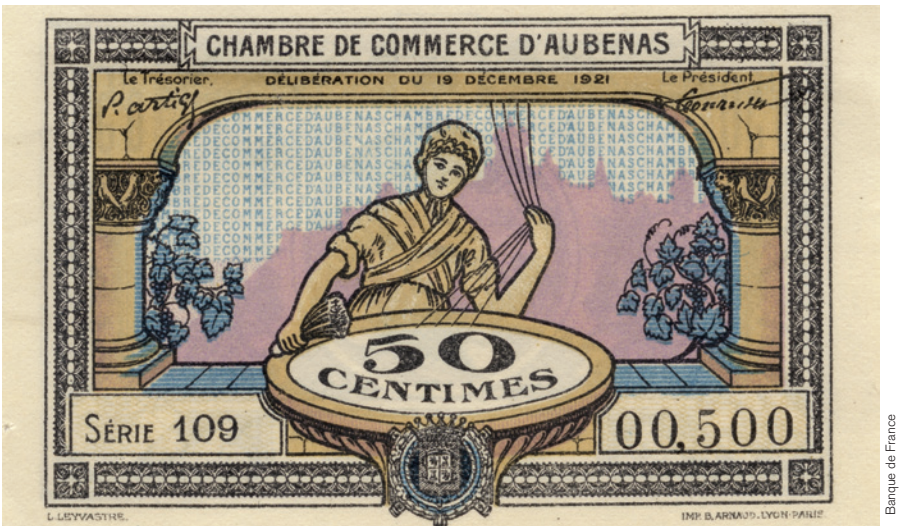
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

ÉCONOMIE

# L'économie entre au musée

Monnaies, *Krach* boursiers et bulles spéculatives… Le premier musée d'Europe entièrement consacré à l'économie a ouvert ses portes à Paris. Piloté par la Banque de France, il se veut aussi divertissant qu'instructif.




Banque de France

***Billet de 50 centimes imprimé lors d'une pénurie de pièces de monnaie en 1940.***

Vous avez toujours rêvé de vous mettre dans la peau de votre banquier ou de jouer au « loup de Wall Street » ? C'est désormais possible à la Cité de l'économie et de la monnaie, Citéco pour les intimes. Son ambition est claire : sensibiliser aux fondements de l'économie de façon ludique. Pour rendre les méandres de la finance plus attirants, la Banque de France n'a pas lésiné en finançant ce projet en partenariat avec le ministère de l'Éducation nationale et le musée des Arts et Métiers, avec l'appui d'un comité scientifique réunissant de nombreux universitaires. Installée dans l'ancien hôtel Gaillard réaménagé en succursale de la Banque de France au début du 20e siècle, Citéco offre un parcours de 2 600 m² où les vitrines côtoient vidéos, jeux de rôle et autres écrans tactiles. Des outils qui permettent de *« jouer, manipuler et acquérir de façon ludique des concepts liés à l'économie »*, promet Philippe Gineste, directeur du musée, dans un entretien à *Beaux Arts Magazine*.

## L'économie, un jeu d'enfant

L'exposition aborde cinq grands thèmes : les échanges, les acteurs, les marchés, les crises et les régulations. Un circuit semé de questions telles que « c'est quoi l'inflation ? », « à quoi servent les taux de change ? » ou encore « le développement économique et l'écologie sont-ils compatibles ? »

En haut du monumental escalier d'honneur, un premier jeu accueille les visiteurs : les mains agrippées aux manettes, ils échangent des biens virtuels pour nourrir leurs oisillons. *« Elle a plus voyagé que moi ! »*, s'exclame un promeneur dans la salle suivante. Devant lui, un faux scanner d'aéroport décortique la provenance des composants d'une crème antirides qu'il vient de poser sur le tapis roulant. Une manière de rendre visible les circuits du commerce international. À côté, un jeune homme joue au chef d'entreprise en répartissant des blocs qui représentent les charges et les produits de sa boulangerie : il a une minute pour faire ses comptes, en espérant que son commerce soit bénéficiaire…

## Participer au G20

Le dispositif le plus interactif se trouve dans l'ancien hall de la banque. Sous une verrière lumineuse, une table des négociations digne d'un G20 invite les curieux à représenter chacun un pays et à atteindre un objectif commun : le développement des énergies renouvelables.

Un hôtel d'exception… et une Cité impartiale ? Lassé des activités ludiques, on écoute le dialogue imaginaire entre John Maynard Keynes et Milton Friedman sur les causes de la crise de 2008 et on s'attarde devant la fresque représentant les penseurs économiques : Aristote, David Ricardo, Karl Marx, David Kahneman, Adam Smith ou encore Elinor Ostrom. Ultime étape, la salle des coffres. On y accède par un ancien pont mobile qui surplombe des douves (la rumeur dit que la Banque de France y a acclimaté des crocodiles !). Ses trésors ? Une presse à assignats datant de la Révolution française, l'écu d'or de Saint Louis ou encore un denier de César venu d'Égypte…

Mais en économie, les points de vue sont multiples. Le journaliste R. Godin a dénoncé dans *Médiapart* une vision *« individualisée et apolitique »* de l'économie et regretté que la question du travail et de sa valeur ne soit pas abordée. Pour diversifier une présentation générale plutôt orthodoxe de l'économie, des bornes « débats » placées à la sortie de chaque salle mettent en scène les analyses de différents économistes. Et si vous tiquez devant l'aspect caricatural du jeu de « bonne gestion du budget d'un ménage », vous pourrez toujours admirer l'architecture parfaitement restaurée de ce palais néo-Renaissance bâti par Émile Gaillard, un banquier du 19e siècle qui aimait l'art. ■

**Pauline Petit**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# ÉDUCATION

iStock/Getty

## Internet, professeur de la seconde chance

Et si Internet permettait d'acquérir de nouvelles connaissances à celles et ceux qui ont quitté tôt les bancs de l'école ? C'est la question que s'est posée la sociologue Dominique Pasquier. Elle a mené une enquête auprès d'individus de milieux populaires et vivant dans des communes rurales ou semi-rurales. Quand elles surfent sur la Toile, ces personnes, souvent peu à l'aise avec l'écrit, parviennent à contourner l'obstacle en privilégiant l'envoi d'images et de citations déjà prêtes ou en partageant simplement des contenus. Mais renoncer à écrire n'interdit pas d'apprendre en lisant : les sources écrites, comme Wikipédia, sont appréciées pour s'informer sur ce qui relève du domaine professionnel, de la santé ou du travail scolaire des enfants. Ici, les internautes ne cherchent pas à devenir des experts de tel ou tel domaine mais plutôt à acquérir de l'autonomie dans les savoirs. Une manière de modifier les rapports de pouvoir vis-à-vis du médecin ou de l'école, à qui on ose ensuite poser des questions. De même pour le domaine professionnel : *« Connaître ses droits ou comprendre les contours de son métier est une manière d'échapper à une position subalterne »*, souligne D. Pasquier. Les logiques d'apprentissages manuels empruntent en revanche un autre outil : les tutoriels en ligne. Cuisine, bricolage ou jardinage : ces savoir-faire, qui peuvent s'acquérir sans recourir à l'écrit, sont ainsi plus accessibles aux personnes issues de classes modestes. De quoi bousculer les préjugés : *« Internet semble réussir là où l'école a échoué. On n'y apprend certes pas la même chose, mais c'est un mode d'apprentissage qui est bien moins rebutant »*, indique la sociologue. ■

**Anna Quéré**

Dominique Pasquier, *L'Internet des familles modestes. Enquête dans la France rurale*, Presses de l'École des mines, 2018.

## Vive la grasse matinée !

**Les jeunes ont parfois du mal à se lever aux aurores. Des chercheurs américains leur ont donc proposé de dormir plus longtemps, reportant le début des cours de 50 minutes au collège et de 70 minutes au lycée. Les quelque 15 000 cobayes, âgés de 11 à 18 ans, en ont tiré profit. Au bout d'un an, leurs nuits étaient prolongées de 31 à 48 minutes, alors que les grasses matinées des week-ends avaient raccourci (de 38 à 59 minutes). Et surtout, le nombre d'élèves se sentant fatigués au moment de faire leurs devoirs avait baissé significativement (moins 11 % de collégiens et moins 15 % de lycéens).** ■

**Hugo Albandea**

Lisa Meltzer et *al*, « Impact of changing middle and high school start times on sleep. Extracurricular activities, homework, and academic Engagement », *Sleep*, vol. 42, n° 1, avril 2019.

## Accueillir les demandeurs d'asile à l'école

**Parmi les élèves considérés à « besoins éducatifs particuliers » par l'Éducation nationale, figurent les élèves allophones nouvellement arrivés (EANA). Leur nombre, en hausse ces dernières années, s'élevait à plus de 60 000 pour l'année scolaire 2016-2017. Dans leurs rangs, on compte des enfants dont les parents sont en cours de procédure de demande d'asile. Les chercheures Catherine Mendonça et Isabelle Rigoni ont étudié la manière dont cette procédure pouvait affecter les élèves et leurs enseignants. La précarité administrative et sociale de leurs parents engendre du stress et de l'anxiété, voire parfois un certain mutisme, chez les élèves concernés, ce qui n'interdit pas des parcours scolaires réussis. Quant aux enseignants, ils en viennent souvent à sortir de leur rôle strictement éducatif, *via* des comités de soutien aux familles, ou des sollicitations adressées à des assistantes sociales et des bénévoles. Les auteures concluent à l'importance d'une approche interdisciplinaire pour mieux faire face à ces cas spécifiques.** ■

**Justine Canonne**

Catherine Mendonça et Isabelle Rigoni, « La demande d'asile : impacts sur la scolarisation de l'enfant et rôles de l'enseignant », *Migrations société*, vol. 176, n° 2, 2019.

© GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

SOCIOLOGIE

# Une sociologue sous les feux de la rampe

Peut-on être à la fois sociologue et metteure en scène ? C'est le pari tenu par Odile Macchi : elle écrit des pièces de théâtre tout public à partir de ses recherches.

Les lumières s'éteignent dans le petit théâtre de la Reine Blanche, dimanche 23 juin à Paris. La dernière représentation de *36e dessous* commence. Sur scène, une jeune femme décroche un téléphone imaginaire et questionne sans relâche un élu du Pays basque : *quid* de Fertiladour, cette usine de fabrication d'engrais implantée sur le site du port de Bayonne à la fin des années 1960 ? Qu'en est-il de la pollution des sols, devenus radioactifs, ou de la reconnaissance des maladies ayant décimé ses ouvriers ? Au bout du fil, l'élu reconnaît les faits sans esquisser de solution. Ses réponses sont authentiques ; les spectateurs entendent un enregistrement réalisé par la metteure en scène, O. Macchi, qui est aussi sociologue. Elle a participé notamment à une vaste enquête sur la silicose, croisant sciences sociales et santé publique. Cette maladie professionnelle a fait des ravages sur le site de Fertiladour, comme en témoignent des enregistrements d'ouvriers, également diffusés sur scène. Ils évoquent l'apparition des symptômes, la peur de ne pas retrouver de travail s'ils se déclarent

Cécil Robert

malades, les collègues plus atteints que d'autres et mutés à des postes administratifs…

Ce n'est pas la première fois qu'O. Macchi mêle théâtre et sociologie. Elle a par exemple écrit une pièce sur les rencontres amoureuses ou fortuites, *Indéfectible !*, à partir d'observations sur Internet et dans la rue. Elle a aussi mis en scène *Le Plus Clair de mon temps*, une réflexion sur nos rythmes de vie qui mêlait les témoignages de pompiers, de médecins urgentistes ou encore d'enfants de 7 ans. *« Après ma thèse, à la fin des années 1990, je participais à une pièce sur le racisme. On cherchait des moyens de mettre en scène le son, et un collègue m'a dit : "Toi qui es sociologue, pourquoi tu ne ferais pas une enquête en enregistrant des témoignages ?" »* Depuis, l'exercice passionne cette chercheuse multicarte, qui s'est éloignée un temps des universités et des laboratoires. *« Je n'étais pas attirée par une carrière académique à l'époque. J'avais peut-être tort, mais ça m'apparaissait comme trop contraignant ou enfermant. »* Elle y revient cependant au début des années 2010, pilotant des enquêtes scientifiques sur les SDF, les mineurs isolés ou encore les pollutions industrielles.

Mais le théâtre ne la quitte jamais. Passé *36e dessous*, elle finalise l'écriture d'une pièce sur les « grands ensembles » qui sera présentée pour la première fois le 19 octobre à l'espace Gérard-Philipe de Saint-André-les-Vergers, près de Troyes.

## Un projet politique ?

*« L'œuvre traite des projets de rénovation urbaine de quartiers sensibles. Les habitants sont supposés y être associés, mais beaucoup dénoncent une parodie de démocratie participative. C'est intéressant à raconter. »* Si le positionnement d'O. Macchi est résolument empirique, sa mise en scène met les faits en perspective et remet en question nos catégories d'analyse. *36e dessous* contient notamment des entretiens de sociologues et de biochimistes, permettant d'initier en douceur le grand public à des dynamiques sociales de longue haleine, même complexes ou contre-intuitives, comme à des réflexions épistémologiques. Le propos est par ailleurs militant : difficile de ne pas quitter la salle sans éprouver un sentiment de révolte et d'injustice… Au risque de politiser la démarche scientifique et de perdre en objectivité ? *« Pointer les dysfonctionnements et les points de tension est aussi le rôle de la recherche »*, défend-elle, tout en assurant ne jamais tenir un discours univoque dans ses pièces. ■

**Fabien Trécourt**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

SANTÉ

# **Les jeunes** boivent-ils trop ?

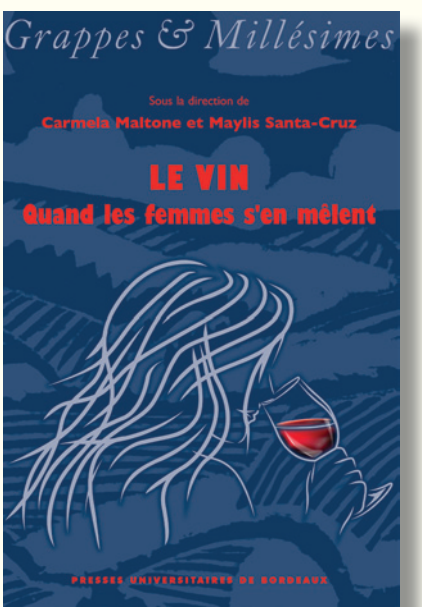
Aborder le sujet de l'alcool chez les jeunes fait parfois surgir quelques lieux communs. Non, les conduites à risques ne sont pas en augmentation : en France, au fur et à mesure que le niveau d'éducation a progressé, la consommation a diminué. Non, les étudiants ne passent pas toutes leurs soirées à s'enivrer : en réalité, ils boivent moins que leurs homologues en activité professionnelle. Pour autant, les dangers de l'alcool restent prégnants pour la jeune génération. En effet, la Fondation pour la recherche en alcoologie explique, dans un ouvrage paru en mai 2019, que *« les 18-30 ans présentent le risque maximum »*. Cette étude – comme l'OMS – distingue deux types de conduites à risques : le risque ponctuel (une soirée trop arrosée) et le risque chronique (une consommation régulière pouvant induire une dépendance). Or, contrairement aux idées reçues, la population la moins exposée est celle des jeunes n'ayant jamais été en emploi. Ce sont au contraire les actifs qui cumulent le plus de risques (70 % des hommes et 35 % des femmes de 18 à 24 ans). Le risque chronique touche en particulier les ouvriers non qualifiés (19 %), les employés de commerce (18 %) et les professions intermédiaires (22 %). Ces catégories socio-professionnelles présentent également un risque ponctuel élevé (50 % en moyenne).

Les comportements évoluent ensuite différemment selon que l'on est un homme ou une femme : dans la tranche d'âge des 25-30 ans, les hommes, artisans, commerçants, cadres et professions intellectuelles connaissent une explosion du risque ponctuel (63 % environ), dépassant les autres CSP. À l'inverse, les jeunes femmes adoptent de plus en plus un mode de consommation sain, quel que soit le métier qu'elles pratiquent. ■ **H.A.**

**Marie Choquet et Christophe Moreau (dir.),** *Les Jeunes face à l'alcool*, Érès, 2019.


Presses Universitaires de Bordeaux

Retrouvez ces ouvrages en librairie,
ou sur notre site internet : www.pub-editions.fr



EIDÔLON
Entre mythe et histoire
Quelques cas de « clair-obscur » dans l'histoire des débuts du christianisme
Claude-Gilbert DUBOIS


Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

PSYCHOLOGIE

# Les émotions se lisent sur le corps

Enfant, peut-être avez-vous appris à reconnaître les différentes émotions dans un livre d'images : tel bonhomme se sent « triste » car sa bouche se courbe vers le bas, tel autre est « énervé » car ses sourcils sont froncés. Mais dans la vie, les émotions ne se lisent pas toujours aussi simplement sur le visage… Un sourire peut cacher de la nervosité, être un signe de compassion ou, au contraire, une expression de moquerie. Une étude publiée dans la revue *Émotion* en 2016 montrait ainsi que, sans information sur la situation, nous pouvions prendre une expression de joie pour de la souffrance. De fait, n'interprétons-nous pas mieux les pleurs d'un individu si l'on sait où il se trouve – dans une salle de concert ou un cimetière ? Des chercheurs en psychologie ont donc voulu savoir s'il était possible de déduire les émotions d'un individu sans voir son visage. Pour cela, ils ont projeté à deux groupes de volontaires un extrait de film, sans le son, dans lequel un policier discutait avec une conductrice. Le premier groupe pouvait voir distinctement le visage du policier, le second groupe le voyait flou. Lors du visionnage, tous les participants évaluaient les émotions du policier en déplaçant un curseur sur une grille (affects négatifs ou affects positifs). Les chercheurs ont ainsi constaté que les notations des deux groupes étaient très proches. Même sans voir les expressions faciales du personnage, les participants étaient capables de déduire ses émotions avec justesse, en s'appuyant sur le contexte visuel de la scène : le décor, les déplacements du personnage dans l'espace ou son langage corporel lors des moments d'interaction. Le contexte joue donc un rôle déterminant dans notre appréhension du ressenti des autres. ■ **P.P.**

**Zhimin Chen et David Whitney**
« Tracking the affective state of unseen persons », *PNAS*, vol. 116, n° 15, 9 avril 2019.
**Sofia Wenzler *et al.*,** « Beyond pleasure and pain. Facial expression ambiguity in adults and children during intense situations », *Emotion*, vol. 16, n° 6, 2016.

# Le *baby-blues* des pères

Longtemps considérée comme une pathologie touchant exclusivement les mères, la dépression postnatale atteint aussi les pères. Selon les résultats présentés à la dernière convention annuelle de l'American Psychological Association, 10 % d'entre eux seraient concernés. Sous-diagnostiqué par les professionnels de santé, le phénomène serait aussi largement occulté dans la population générale. En cause, l'idée erronée que la dépression postnatale serait uniquement due aux bouleversements hormonaux de l'accouchement – alors que l'impact de la privation de sommeil pourrait être majeur. S'ajouterait également un ensemble de stéréotypes liés au genre. Pour mesurer l'importance de ces préjugés, une équipe de chercheurs britanniques en psychologie a soumis 406 adultes de 18 à 70 ans à des cas cliniques fictifs : on décrivait à chaque volontaire la situation soit d'une femme soit d'un homme, présentant toujours les mêmes symptômes. Les participants devaient alors indiquer si « quelque chose n'allait pas » dans l'état psychologique de la personne. Les résultats obtenus sont sans équivoque : les participants ont correctement identifié la dépression postnatale chez 90 % des mères, mais seulement chez 46 % des pères. Non seulement la détresse de ces derniers a été moins souvent identifiée, mais elle a également été plus souvent attribuée à de la fatigue ou du stress. De manière générale, la situation des hommes a été jugée moins grave et moins difficile à traiter que celle des femmes. En outre, les participants étaient moins enclins à ressentir de la sympathie pour les hommes, ou à suggérer la consultation d'un professionnel de santé, ce qui contribuerait encore à accroître le sous-diagnostic de cette pathologie. ■

Getty

**Béatrice Kammerer**

**Viren Swami *et al.*,** « Mental health literacy of maternal and paternal postnatal (postpartum) depression in British adults », *Journal of Mental Health*, 9 mai 2019.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

ÉTHOLOGIE

# **Les éléphants** comptent avec leur trompe

Irina Fuks/Shutterstock

Déplacer un tronc d'arbre, s'asperger d'eau, saluer un congénère… La trompe de l'éléphant est un véritable couteau suisse. Avec même des usages jusque-là insoupçonnés. Des chercheurs américains ont en effet mené une série d'expériences afin de savoir si les éléphants étaient capables de distinguer différentes quantités de nourriture grâce à leur seul odorat. Pour cela, ils ont présenté à des éléphants deux seaux de graines de tournesol (une friandise très appréciée des pachydermes), l'un plus rempli que l'autre. Les éléphants ne pouvaient choisir qu'un seau sur les deux. Et ceux-ci étaient fermés par un couvercle à petits trous : il leur était donc impossible de voir lequel était le plus plein. En revanche, les mammifères pouvaient sentir la nourriture. Résultat : les éléphants sont parvenus à repérer par le seul odorat la gamelle qui contenait une denrée plus généreuse. Ils se sont montrés hésitants uniquement lorsque les deux seaux avaient quasiment la même quantité de graines. S'assurant grâce à d'autres tests que les éléphants n'étaient influencés ni par le langage corporel des expérimentateurs, ni par la hauteur du tas de graines dans le seau, les chercheurs en ont déduit que les éléphants pouvaient distinguer les quantités grâce à l'odorat : ils « sentent » le plus et le moins. Comment exactement ? On ne le sait pas encore. Cette utilisation du sens olfactif dans des tâches cognitives fait en tout cas de l'éléphant une exception au sein du règne animal. De nombreuses espèces peuvent appréhender les différences de quantités mais à l'inverse de l'éléphant, elles le font principalement en utilisant la vision. En se servant uniquement de leur odorat, les éléphants ont atteint des performances similaires à celles des autres espèces testées visuellement. L'éléphant serait-il donc capable de penser avec son nez ? ■ **P.P.**

**Joshua M. Plotnik *et al.*,** « Elephants have a nose for quantity », *PNAS*, vol. 116, n° 25, juin 2019.

n.br) - 31-08-2019

## Pourquoi les chiens nous font les yeux doux

**Pourquoi le compagnon préféré de l'homme est-il capable de nous attendrir avec ce regard doux et implorant qui fait souvent craquer son maître ? En 2015, des scientifiques japonais avaient déjà montré que cette expression typiquement canine provoquait un pic d'ocytocine (l'hormone de l'attachement) chez le chien comme chez le maître pour qui il suscite une réaction de protection.**

**Selon une récente étude de l'Académie américaine des sciences, tout ne serait qu'une affaire de muscles dont l'évolution aurait doté nos fidèles compagnons. Pour le vérifier, les chercheurs ont disséqué des loups et des chiens domestiques vieux de 33 000 ans, date à laquelle ces deux espèces ont divergé. Ils ont constaté que contrairement aux loups, les chiens possédaient autour des yeux des muscles bien formés.**

**En filmant ensuite des interactions entre des humains et des spécimens vivants de chiens et de loups (que l'on imagine apprivoisés), ils se sont aperçus que seuls les chiens étaient capables d'arrondir les yeux grâce à un fort mouvement de sourcils pour solliciter la bienveillance de leurs expérimentateurs. Autrement dit, aussi amical soit-il, un loup ne pourra jamais nous faire les yeux doux avec un « regard de chien battu »… Il lui manque le *levator anguli oculi medialis* qui permet de soulever le sourcil, et le *retractor anguli oculi lateralis*, pour élargir le regard ; soit les deux muscles du « facteur mignon », cette stratégie de l'évolution qui nous fait fondre devant le visage poupin du bébé. Si, comme l'a avancé Charles Darwin, une variation génétique se perpétue lorsqu'elle est utile à la survie d'une espèce, cette recherche montre que la sélection a doté les chiens, durant leur domestication, d'attributs destinés à charmer les humains… ■**

**Flora Yacine**

**Juliane Kaminski *et al.*,** « Evolution of facial muscle anatomy in dogs », *PNAS*, 17 juin 2019.

**David Grimm,** « How dogs stole our hearts », *Science*, 16 avril 2015.

SCIENCE POLITIQUE

# **Bénévolat,** l'autre mobilisation des classes populaires

La mobilisation des Gilets jaunes a permis de rappeler l'hétérogénéité des classes populaires françaises et a relancé l'intérêt des scientifiques pour l'étude de leurs métamorphoses. Dans le cadre d'une grande enquête sociologique sur le sujet, deux chercheures, Séverine Misset et Yasmine Siblot, se sont intéressées plus particulièrement à l'engagement associatif. La pratique est minoritaire au sein de ce groupe social. En effet, *« alors qu'en moyenne 42 % des personnes de plus de 16 ans sont adhérentes d'au moins une association, c'est le cas de 60 % des cadres et professions intellectuelles supérieures (…), 37 % des employés et 32 % des ouvriers »*.

Parmi ces classes populaires, les deux chercheures observent que l'engagement associatif est plus développé au sein des ménages professionnellement stables. Pourquoi ? Ils déclarent aimer se faire plaisir en rendant service aux autres. Toutefois, cet engagement n'est pas le même que celui des catégories supérieures : au sein des associations, les tâches concrètes, comme préparer la cuisine ou conduire un véhicule, sont fortement valorisées, contrairement aux tâches plus intellectuelles associées aux fonctions d'encadrement subies dans la sphère professionnelle.

Pour les individus interrogés, le bénévolat est en effet vécu comme une activité civique. Elle est aussi une forme de distinction sociale, reposant justement sur leur statut d'actif. À leurs yeux, ce critère les différencie des catégories dominantes, mais surtout des groupes les plus précaires des classes populaires, souvent des voisins, jugés inactifs. L'engagement associatif participe donc à la construction de cette « conscience de classe triangulaire », qui conduit à un positionnement intermédiaire entre deux groupes rejetés, les classes populaires les plus vulnérables d'une part, les catégories supérieures d'autre part. ■

**Thomas Le Guennic**

**Séverine Misset, Yasmine Siblot,** « "Donner de son temps" pour ne pas être "assistés" », *Sociologie*, vol. 10, n° 1, 2019.

# **Les mille et une vies** des guérilleros

Passer de la lutte armée à l'engagement humanitaire, quel étrange parcours ! C'est précisément une thèse consacrée à ces reconversions inattendues qui a obtenu le prix Raymond-Aron le 3 juin dernier. Soutenue en 2018 par le sociologue Benjamin Moallic, elle retrace l'itinéraire d'anciens révolutionnaires du Salvador et du Nicaragua.

Ces deux pays ont longtemps fait la « une » pour la violence de leur guerre civile (80 000 morts au Salvador entre 1980 et 1992, 75 000 au Nicaragua entre 1978 et 1988). Mais lorsque les sandinistes perdent les élections de 1990 au Nicaragua, et que le Front Farabundo Martí pour la libération nationale signe les accords de paix au Salvador en 1992, le nombre d'ONG explose. Les cadres de ces organisations, alors démobilisés, créent en effet des associations à but humanitaire et militent contre les violences faites aux femmes, pour la dépénalisation de l'avortement, pour le reboisement, pour l'éveil des consciences écologiques, etc.

Comment expliquer une telle reconversion ? Le chercheur, qui a mené une quarantaine d'entretiens avec d'anciens révolutionnaires et réalisé des observations au sein d'ONG, y voit un prolongement des parcours plutôt qu'une rupture. Ces associations ont été en effet un moyen de continuer à militer, tout en mettant en valeur le savoir-faire acquis au cours de leur précédente « carrière », comme pour ces médecins guérilleros qui fondent des ONG de santé. Sans oublier que ce militantisme humanitaire est pour les anciennes recrues un moyen de subsistance qui leur permet de s'intégrer à la vie civile.

Depuis trente ans, les sphères humanitaire et militante se sont progressivement autonomisées. Voilà peut-être ce qui explique que les dirigeants d'ONG s'opposent aujourd'hui à Daniel Ortega, l'autoritaire président du Nicaragua, pourtant lui-même ancien combattant. ■

**Tom Umbdenstock**

Emanuele Giovagnoli/SOPA/Light Rocket/Getty

*À Leon, dans le siège historique des combattants rebelles de la révolution sandiniste.*

**Prix Raymond-Aron** décerné le 3 juin 2019 à Benjamin Moallic pour sa thèse intitulée « Stratégies de reconversion et métamorphoses des acteurs politico-militaires au lendemain des guerres internes en Amérique centrale ».

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

SOCIOLOGIE

# Où sont **les femmes arbitres ?**

Les femmes arbitres restent aujourd'hui bien rares dans ces bastions masculins du sport que sont le football et le rugby. Trois sociologues se sont intéressées à ces jeunes femmes, qui arbitrent des compétitions masculines aussi bien que féminines. Leur étude montre la complexité du positionnement de ces arbitres : pour assurer le respect de leur professionnalisme, elles tendent parfois à adopter certains traits associés aux hommes (autorité, force, virilité), mais ne semblent pourtant pas s'éloigner des normes corporelles dominantes. Elles soignent leur image et mettent en valeur leur féminité, en grande partie *« en raison des attentes institutionnelles et des craintes des parents »*, notent les chercheures. Le rugby est notamment un sujet d'inquiétude pour les mères, qui redoutent souvent une forme de masculinisation du corps. Les arbitres féminines semblent tiraillées entre deux injonctions contradictoires : *« Un corps musclé, compte tenu des exigences physiques du jeu, et un corps mince, séduisant et désirable pour les médias et la société. »* Autre point intéressant : le fait d'être des femmes ne les incite pas à arbitrer davantage les compétitions féminines, bien au contraire. *« La plupart d'entre elles ont des perceptions négatives ou dévalorisées des championnats de football et de rugby réservés aux femmes, et veulent évoluer dans les championnats des hommes »*, remarquent les auteures de l'enquête. Ce constat vaut surtout pour le rugby, où 75 % de ces femmes arbitres souhaitent évoluer dans les compétitions masculines. Le football féminin, qui jouit désormais d'une meilleure médiatisation et d'une professionnalisation progressive des joueuses, comme en témoigne la Coupe mondiale féminine de football de juin dernier, semble plus attractif. ■ **A.Q.**

*Les femmes arbitres sont encore très minoritaires.*

David Fitzgerald/Sportsfile/Getty

**Fatia Terfous, Julie Pironom et Géraldine Rix-Lièvre** « Les jeunes femmes arbitres de football et de rugby : des êtres d'exception ? », *Agora débats/jeunesses*, n° 81, 2019.

# **Aborigènes :** les traumatismes du déracinement

Amérindiens intégrés de force dans des internats scolaires canadiens ou américains, « orphelins » réunionnais déplacés en métropole par le gouvernement français, Aborigènes australiens envoyés dans des familles d'ascendance européenne… Au cours du 20e siècle, de nombreux États ont mis en place des mesures pour éloigner les enfants indigènes de leurs familles et les intégrer à la culture dominante. Ces politiques destructrices se sont pour la plupart arrêtées à la fin des années 1970. Mais une récente étude australienne montre que les effets délétères de ces déracinements, qui ont touché dans la grande île environ un enfant sur trois entre 1910 et 1970, ont laissé des traces dans les générations suivantes. Une agence publique australienne a étudié l'état sanitaire, culturel et socioéconomique d'environ 7 900 enfants aborigènes ou indigènes du détroit de Torrès, âgés de moins de 15 ans, et vivant avec au moins une personne ayant été, en son temps, arrachée à sa famille. Ils ont comparé ce groupe avec des enfants indigènes vivant dans des familles dont aucun membre n'avait vécu ce traumatisme. Les résultats sont sans appel : dans le premier groupe, 17,2 % des enfants ont déjà raté l'école sans permission au cours de l'année précédente, contre 4,1 % dans le groupe de référence. Ils sont aussi deux fois plus nombreux à estimer avoir été traités de façon injuste à l'école en raison de leur identité indigène. Un quart d'entre eux s'estime en mauvaise santé, contre un peu moins de 20 % dans l'autre groupe ; et leur foyer a une probabilité accrue d'avoir traversé des difficultés financières au cours des douze derniers mois. En revanche, ils sont un peu plus nombreux à avoir gardé leurs liens tribaux (activités cultuelles, maîtrise du langage…) que dans le second échantillon. ■

**Hélène Frouard**

**Bianca Nogrady,** « Trauma of Australia's Indigenous "Stolen Generations" is still affecting children today », *Nature*, 25 juin 2019.

**Australien Institute of Health and Welfare,** « Children living in households with membres of the Stolen Generations », 2019. .

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# HISTOIRE

## **Rébellions juives** dans la Rome antique

Parce qu'ils furent tous deux des groupes de militants juifs hostiles à Rome sous l'Antiquité, les Sicaires et les Zélotes ont souvent été associés, voire confondus, au cours de l'histoire. Une confusion venant parfois de la part de leurs propres contemporains, tel l'historien Flavius Josèphe, lequel ne dissimulait d'ailleurs pas son hostilité à leur égard. Or, s'ils partageaient des traits communs dans la mesure où il s'agissait de mouvements anti-Romains, les Sicaires et les Zélotes étaient pourtant bien distincts, fait valoir Mireille Hadas-Lebel, historienne spécialiste de l'Antiquité et du judaïsme. Les deux mots ont à la fois une origine étymologique et une connotation différentes. Les Sicaires, armés d'un poignard recourbé suspendu à leur flanc gauche, nommé « *sica* » en latin, étaient volontiers qualifiés d'assassins, quand les Zélotes, mot venant du grec, recevaient leur nom en raison de leur zèle à défendre leur foi. Les Zélotes étaient ainsi de jeunes religieux de Jérusalem refusant toute forme d'allégeance à Rome, en particulier les sacrifices offerts aux dieux latins au nom de l'empereur. Seuls les Sicaires, ayant joué un rôle décisif dans la révolte juive du 1er siècle, notamment avec la célèbre prise de la forteresse de Massada, pratiquaient *de facto* une forme de terrorisme urbain – pillages, prises d'otages et incendies entre autres… – envers ceux de leurs coreligionnaires qu'ils accusaient de collusion ou de collaboration avec les autorités romaines. En exposant leurs différences, M. Hadas-Lebel remet ainsi en perspective les termes « rebelles nationalistes » ou « pieux assassins » qui leur sont parfois indifféremment accolés. ■ J.C.

**Mireille Hadas-Lebel,** « Sicaires et Zélotes, rebelles nationalistes ou "assassins pieux" », *Le Temps des médias*, vol. 32, n° 1, 2019.

## **Les îles artificielles** des hommes préhistoriques

Vous connaissez probablement l'île artificielle en forme de palmier inaugurée à Dubaï en 2009. Mais saviez-vous que les premières îles bâties par l'homme remontaient à la préhistoire ? On en trouve de nombreux exemples dans les lacs et les bras de mer (les *lochs*) d'Écosse, d'Irlande et des Hébrides. Les archéologues faisaient remonter la fabrication de ces « crannogs » à l'âge du fer (vers -800), jusqu'à ce que les fouilles du crannog d'Eilean Domhnuill, dans les années 1980, témoignent d'une érection à la période néolithique. Mais s'agissait-il d'un cas isolé ? Des découvertes récentes permettent d'en savoir plus, grâce à la curiosité d'un ancien plongeur de la Navy : habitant de l'île de Lewis (archipel des Hébrides), il s'est amusé en 2012 à plonger autour d'un crannog des environs. Il découvre alors des poteries datées du Néolithique, renforçant ainsi l'hypothèse d'Eilian Domhnuill. Aidé d'un scientifique, il a élargi ses recherches et repéré de nouveaux sites. Deux d'entre eux ont été récemment fouillés. L'étude confirme, d'abord, une datation autour de -3500, prouvant ainsi que la construction de crannogs est largement répandue au Néolithique dans les îles Hébrides. Les fouilles ont aussi permis de mieux connaître ces constructions, réalisées grâce à des empilements de rochers (jusqu'à 250 kilos chacun !) et parfois étayées par du bois planté dans le limon. L'accès aux îlots, dont la surface à l'air libre mesure une dizaine de mètres de diamètre, se faisait par une chaussée artificielle en pierre dans un cas, probablement par bateau ou grâce à une structure en bois dans l'autre. La présence dans l'eau de nombreuses poteries déposées après utilisation laisse imaginer des festins rituels, peut-être funéraires. Une utilisation bien différente de celle du tourisme de luxe de l'îlot émirati, et qui laisse mesurer le chemin parcouru – mais dans quel sens ? – entre le Néolithique et l'Anthropocène… ■ H.F.

Design Pics/The Irish Images Co/Getty

***Les fouilles dans les îles Hébrides prouvent que des crannogs ont été construits dès le Néolithique.***

**Duncan Garrow et Fraser Sturt,** « Neolithic crannogs. Rethinking settlement, monumentality and deposition in the Outer Hebrides and beyond », *Antiquity*, vol. 93, n° 369, juin 2019.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# Stonewall, année zéro des luttes LGBT ?

**Le 28 juin1969, des centaines de personnes défilent dans les rues du quartier de Greenwich Village, à New York, après une énième descente de police ciblant le bar gay Stonewall Inn. Les manifestants réclament l'égalité des droits pour les homosexuels avant de lancer des projectiles et de tenter d'incendier l'établissement, où les forces de l'ordre détenaient quelques clients. Dans les jours suivants, ils sont plusieurs milliers à se rassembler à proximité. Cinquante ans après, les émeutes de Stonewall sont considérées comme l'épisode fondateur des luttes LGBT. Dans un ouvrage qui compile 200 articles de presse et de revues gays, l'historien Marc Stein offre toutefois une vision moins tranchée de l'événement. D'une part, une trentaine de manifestations LGBT ont été recensées aux États-Unis avant ces émeutes. Il serait donc erroné de considérer Stonewall comme l'année zéro de ces luttes, même si cet épisode tranche avec *«les manifestations minutieusement encadrées de 20 personnes de la classe moyenne trop habillées»*, comme le rapporte à l'époque une revue gay. Stonewall voit ainsi défiler des minorités ethniques et des ouvriers. Le mouvement va aussi donner naissance à une forme plus radicale de mobilisation avec l'émergence du Front de libération des homosexuels. Ses membres reprennent les codes du militantisme noir en transformant le Black Power en «Gay Power» (dans les années suivantes, le mouvement LGBT sera aussi influencé par les luttes féministes et les manifestations contre la guerre du Vietnam). D'autre part, à l'époque, les émeutes autour du bar passent inaperçues dans la presse traditionnelle. Les grands magazines comme *Time* ou *Newsweek* n'y consacrent même pas une ligne et le *New York Times* réduit l'événement à un fait divers avec la seule version de la police. C'est dans les années suivantes que des dizaines de milliers de personnes à travers le pays commémoreront la rébellion de Stonewall, donnant ainsi naissance aux *gay prides*. En 2016, Barack Obama a même fait de l'ancien bar un monument national. ■**

**Florine Galéron**

**Marc Stein,** «The Stonewall Riots: a Documentary History», NYU Press, 2019..


**Sciences Humaines**

ABONNEZ-VOUS

Choisissez votre formule

| ABONNEMENT 1 AN<br>Entourez le tarif choisi | Simple<br>11 mensuels | Complet<br>11 mensuels + 4 GDSH |
|---|---|---|
| PARTICULIER FRANCE | 48 € | 65 € |
| ÉTUDIANT FRANCE<br>Sur justificatif de la carte d'étudiant en cours de validité. | 41 € | 55 € |
| INSTITUTION ET PAYS ÉTRANGERS<br>(Entreprise, administration, association, bibliothèque). | 58 € | 82 € |

PAR AVION ajouter : 7 € pour un abonnement simple - 10 € pour un complet

2 numéros hors-série/an

OPTION HORS-SÉRIE
**9,90 € SEULEMENT* !**
PRIX UNIQUE TOUTES DESTINATIONS
*Cette option est strictement réservée aux abonnés.

Cochez les cases correspondantes :

☐ OUI, je m'abonne à Sciences Humaines au prix de _____ €
☐ OUI, j'ajoute l'option Hors-Série au prix de _____ €
☐ OUI, je choisis l'acheminement par avion au prix de _____ €

☐ **Je règle aujourd'hui la somme de _____ €**

☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par Carte bancaire ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐
Expire le ☐☐☐☐
Cryptogramme ☐☐☐
(3 derniers chiffres CB)

Date et signature obligatoires :

Mes coordonnées :

Nom Prénom
Société
Adresse
CP Ville
Pays
Courriel
Profession/Cycle et filière (pour les étudiants)

À compléter et à retourner avec votre règlement
dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à l'adresse :
**Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex**

Abonnez-vous par téléphone au **03 86 72 07 00** - Code **318**

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Sciences Humaines* responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à *Sciences Humaines* BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou dpo@scienceshumaines.fr

*Caracas (Venezuela), 11 janvier 2019. Manifestation contre le président Maduro réélu en 2008.*

# Les démocraties en panne ?

**L'élection de Donald Trump, le Brexit, la montée des extrêmes droites européennes ou encore la faillite de partis autrefois dominants ont révélé une crise latente de nos démocraties, aux causes complexes et enracinées.**

JEAN-MARIE POTTIER

En campagne pour l'investiture démocrate pour 2020, Joe Biden, l'ancien vice-président de Barack Obama, dressait en juin le constat pessimiste de l'affaiblissement de la plus grande démocratie occidentale : *« Je pense qu'une véritable menace plane sur la démocratie américaine et je vous conseille de lire un livre écrit par deux professeurs de Harvard,* La Mort des démocraties (1). » Signé Steven Levitsky et Daniel Ziblatt, l'ouvrage incarne un genre en vogue : le diagnostic d'une crise démocratique incarnée par l'élection en 2016 de Donald Trump comme 45e président des États-Unis, quelques mois après la décision du Royaume-Uni de quitter l'Union européenne à l'issue d'une campagne électorale extrêmement clivante. Deux symptômes loin d'être isolés. L'essayiste Martin Gurri, auteur du très stimulant *The Revolt of the Public* (2), a ainsi décrit, dans une amusante métaphore, l'assaut



Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Sopa/Getty

cette année-là de « quatre chevelus de l'Apocalypse », quatre dirigeants réputés pour leur coupe de cheveux flamboyante et leurs idées radicales : Donald Trump, donc ; le conservateur britannique Boris Johnson, fer de lance du Brexit ; mais aussi le dirigeant néerlandais Geert Wilders, qui a brièvement fait de la formation d'extrême droite PVV le deuxième parti du pays ; et l'ancien humoriste italien Beppe Grillo, fondateur du Mouvement 5 étoiles aujourd'hui au pouvoir en Italie en coalition avec la Ligue du Nord. Cette liste peut s'allonger avec d'autres noms dont l'ascension, l'arrivée au pouvoir ou l'évolution dessinent un affaiblissement de la démocratie libérale, ce système fondé sur le respect de la souveraineté populaire et sur la garantie des droits des individus afin que la majorité ne puisse pas tyranniser les minorités. *« Les démocraties établies deviennent plus polarisées, intolérantes et dysfonctionnelles »*, résume le sociologue Larry Diamond (3), un des plus réputés spécialistes mondiaux de la démocratie. *« Les démocraties émergentes font face à des scandales incessants, une désaffection citoyenne de grande envergure et des menaces existentielles envers leur survie. »*, ajoute-t-il. Du Rassemblement national (ex-Front national) en France au parti Alternative pour l'Allemagne, en passant par les Vrais Finlandais, les partis d'extrême droite européens ont accumulé les bons scores électoraux. Dans les pays en voie de développement, les présidents philippin, brésilien et turc Rodrigo Duterte, Jair Bolsonaro et Recep Tayyip Erdogan, ainsi que le Premier ministre indien Narendra Modi, ont assis leur pouvoir sur un raidissement identitaire. Un raidissement qu'on constate aussi au cœur de l'Union européenne où plusieurs dirigeants, souvent admirateurs de la Russie de Vladimir Poutine, opèrent un rétrécissement des libertés. Le hongrois Viktor Orbán, ancienne figure de la transition démocratique, défend ainsi l'idée d'une *« démocratie illibérale »*, c'est-à-dire ne faisant pas du libéralisme politique *« un élément central de l'organisation de l'État »*. Et pendant que les dirigeants ou aspirants au pouvoir se radicalisent, la base conteste la prétention des institutions à la représenter, à travers des mouvements aussi différents que Occupy Wall Street aux États-Unis, les Indignés en Espagne ou les Gilets jaunes en France. Tandis que les vieux partis sont en voie d'implosion (le PS et la droite gaulliste en France) ou piratés de l'extérieur (les républicains américains)…

## Des classes ouvrières et moyennes oubliées

Cette crise de la démocratie occidentale, qui a ranimé chez certains commentateurs les spectres des années 1930, a d'autant plus surpris que l'optimisme était de rigueur il y a pile trente ans. En août 1989, trois mois avant la chute du mur de Berlin, un jeune fonctionnaire du département d'État américain, Francis Fukuyama, évoquait dans un article à sensation une *« fin de l'histoire »* (4) où la démocratie libérale n'aurait plus de concurrent crédible, qu'il s'agisse des théocraties islamiques ou des dictatures communistes. On a un peu vite caricaturé sa position en une glorification sans nuance des puissances occidentales et oublié l'avertissement qu'il émettait alors : *« La fin de l'histoire sera une période fort triste. » « Paradoxalement, l'absence d'alternative crédible a constitué leur talon d'Achille,* renchérit aujourd'hui le politiste français Yves Mény (5). *Puisqu'elles n'étaient apparemment plus menacées, leurs tares et leurs faiblesses congénitales sont apparues en pleine lumière* (…). » Pour le dire autrement : auparavant, il « suffisait » à la démocratie de convaincre qu'elle était meilleure que ses rivales ; aujourd'hui, elle doit prouver qu'elle est bonne en elle-même, plus que jamais capable d'assurer prospérité, cohésion sociale et participation des citoyens. Un vide existentiel qui explique la forme particulière que prend cette crise, qui s'incarne moins dans des coups d'État que dans l'érosion de ses fondements : la *« déconsolidation démocratique »*.

> Aujourd'hui, la démocratie doit prouver qu'elle est capable d'assurer cohésion sociale, prosperité et participation des citoyens.

Les symptômes de cette crise sont apparus quelques années après la « grande récession » provoquée par la crise financière de 2008. Leur explication économique s'incarne notamment dans la « courbe éléphant » établie par les économistes Christoph Lakner et Branko Milanovic (6). Pour eux, l'évolution des revenus dans le monde depuis trente ans dessine la forme d'un pachyderme : les 60 % les plus pauvres de l'humanité (le corps de l'éléphant) et les 1 % les plus ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2

*Orlando (Floride), 18 juin 2019. Manifestation de groupes d'opposition à l'annonce de la nouvelle campagne électorale de Donald Trump.*

Gerardo Mora/Getty/AFP

riches (la trompe) ont vu leurs revenus, partis de niveaux très différents, augmenter fortement ; en revanche, les personnes plus riches que 80 % de l'humanité mais qui ne font toutefois pas partie des 10 % les plus riches ont vu les leurs stagner. La mondialisation de l'économie aurait donc tendance à précariser les classes moyennes. Selon le politiste William Galston, ancien conseiller de Bill Clinton, la mondialisation *« sert les intérêts de la plupart des habitants des pays en développement et des élites des pays développés mais pas ceux des classes ouvrières et moyennes de ces derniers, qui s'étaient si bien sorties des trois décennies consécutives à la fin de la Seconde Guerre mondiale* (7) *»*. Des constats qui rejoignent les travaux sur les inégalités de l'économiste français Thomas Piketty. Celui-ci a montré que les écarts de revenus ont recommencé à se creuser aux États-Unis à partir des années 1980 pour atteindre un niveau inédit depuis le *Krach* de 1929 et que même en France, pays beaucoup plus égalitaire, ils ont recommencé à s'élargir sur cette période (8).

Séduisante, cette explication économique a aussi ses limites, aussi bien dans le cas des pays en développement (même si dans certains d'entre eux, comme le Brésil, le raidissement autoritaire a fait suite à un ralentissement économique) que dans celui des pays développés. Dans les États-Unis de Trump comme dans le Royaume-Uni du Brexit, la relation entre revenu et vote est plus complexe qu'on le croit, au point qu'on a pu parler, dans ce dernier cas, d'un vote du « centre comprimé » : ce ne sont pas les personnes aux plus bas revenus qui ont le plus voté « *Leave* » mais les personnes à revenus intermédiaires, se définissant comme faisant partie de la classe moyenne : celles qui craignent, pour elles ou leurs enfants, que l'ascenseur social ne reparte vers le bas (9).

## Raidissement identitaire des électeurs

Cette analyse en termes de perception et de psychologie invite à s'intéresser ensuite à des hypothèses culturelles. Les sociologues britanniques Ronald Inglehart et Pippa Norris théorisent ainsi un « retour de bâton culturel » (*cultural backlash*) qui aurait incité certains groupes d'électeurs à un réflexe autoritaire dans les urnes, après près d'un demi-siècle d'une *« révolution silencieuse »* marquée par la libéralisation des styles de vie (10). Ces électeurs auraient vu leurs penchants autoritaires *« activés »* par la dégradation de leur situation économique, mais aussi par le métissage croissant de la société dans laquelle ils vivent : en France, la proportion d'immigrés est passée d'environ 4 % à 10 % en un siècle, tandis que les États-Unis devraient devenir d'ici un quart de siècle un pays dit *majority-minority*, c'est-à-dire où la population majoritaire (les Blancs non hispaniques) représentera moins d'un habitant sur deux. Au lendemain de l'élection de Trump, un analyste électoral du *New York Times*, Nate Cohn, estimait ainsi que la classe ouvrière blanche américaine, qui représente plus de 40 % de l'électorat, venait d'adopter, par son vote en masse pour le milliardaire, le comportement de vote d'un groupe minoritaire.

## Clivage des géographies et des comportements

Cette hypothèse culturelle a contribué à nourrir un débat enflammé autour des excès supposés de la « politique identitaire », c'est-à-dire d'un activisme politique s'appuyant davantage sur les identités (ethnique, de genre, de religion…) que sur les statuts économiques et sociaux. Pour F. Fukuyama, revenu sur son hypothèse de « fin de l'histoire » dans un ouvrage paru en 2018, *Identity. The demand for dignity and the politics of resentment* (11), la gauche contemporaine a ainsi commis l'erreur de négliger la réflexion sur les inégalités socioéconomiques au profit de celle sur les revendications identitaires. Des revendications selon lui indispensables, du mouvement américain Black Lives Matter à #MeToo, mais dont l'affirmation disproportionnée amènerait les électeurs se jugeant négligés à un raidissement identitaire autour de valeurs nationales, ethniques ou religieuses.

L'intérêt de cette hypothèse culturelle est aussi de nous pousser à réfléchir à la manière croissante dont l'électorat se concentre et se polarise, au point, selon l'expression de S. Levitsky et D. Ziblatt, que le désaccord sur les politiques laisse place à un sentiment de *« menace mutuelle »* entre populations. Polarisation des comportements tout d'abord : aux États-Unis, de moins en moins d'électeurs d'un parti affirment être disposés à l'idée que leur fils ou leur fille puisse épouser quelqu'un du parti opposé. Polarisation géographique ensuite : les élections apparaissent de plus en plus spatialement clivées entre les grands centres urbains d'un côté et les

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

## Contre la crise, quels remèdes ?

**« *Ce livre n'offrira pas de solutions parce que je n'en ai pas et qu'elles sont spécifiques à chaque pays* », écrit crûment le sociologue espagnol Manuel Castells en introduction de son dernier livre (1). Face à la crise de la démocratie, il est plus facile de se montrer Cassandre que de proposer des remèdes… Parmi les pistes de travail avancées revient souvent la nécessité d'une réflexion sur le modèle social et national des différents pays. Plusieurs politistes vantent ainsi les bienfaits des politiques sociales universalistes comme moyen de « dépolariser » la société, qu'il s'agisse, dans le cas américain, d'introduire une assurance maladie universelle, idée qui semble gagner du terrain, ou, dans le cas européen, de réfléchir à la possibilité d'un revenu universel. En parallèle est souvent évoquée, afin de lutter contre la tentation nationaliste, l'opportunité d'une réflexion sur l'idée de frontière : selon William Galston par exemple, *« les défenseurs de la démocratie libérale devraient accepter que le contrôle des frontières constitue un attribut de la souveraineté nationale »* et qu'il soit normal de débattre du niveau et du type d'immigration jugés appropriés. Une idée que développe aussi Yascha Mounk, en soulignant qu'elle doit aller de pair avec une lutte impitoyable contre les discriminations et les inégalités structurelles qui frappent les immigrés : un « patriotisme inclusif » qui, selon lui, permettrait de « domestiquer » le nationalisme. ■ J.M.P.**

(1) **Manuel Castells**, *Rupture. The crisis of liberal democracy*, Polity Press, 2018.

zones périurbaines et rurales de l'autre. En France, le vote en faveur du Rassemblement national a chuté dans les métropoles alors qu'il augmentait fortement au plan national. L'essayiste britannique David Goodhart estime que le vrai clivage de la politique contemporaine se fait moins entre droite et gauche qu'entre ceux qu'il appelle les « anywhere » (« n'importe où ») et les « somewhere » (« quelque part »), c'est-à-dire d'un côté les électeurs les plus diplômés et mobiles, formant une communauté d'intérêts, et de l'autre les électeurs davantage assignés à leur région d'origine, regroupés en une communauté d'identité (12). Ou l'aéroport contre les ronds-points, autour desquels se sont rassemblés, à l'hiver 2018 en France, les Gilets jaunes… Une polarisation géographique qui peut contribuer à une radicalisation des opinions, au point que le débat politique semble s'incarner, selon les mots de l'éditorialiste du *Financial Times* Edward Luce, en *« des îles tropicales entourées d'océans de ressentiment* (13) *»*.
Ces catégories s'opposent et ont peu d'occasions de dialoguer, dans le monde physique comme dans le virtuel. Au sein des réseaux sociaux, le développement de « bulles de filtre » ou de « chambres d'écho » (le fait d'être essentiellement mis en contact avec des informations ou des opinions relevant de ses présupposés idéologiques) accentue encore les points de vue. Nos démocraties modernes manquent de sérendipité, de rencontres de hasard, diagnostique ainsi le juriste et philosophe américain Cass Sunstein : *« Il faut que les gens soient exposés à des contenus qu'ils n'ont pas choisis à l'avance. Les rencontres non planifiées et non anticipées sont centrales à la démocratie elle-même* (14). *»*

### De l'influence des réseaux sociaux

Mais le principal effet de la révolution technologique n'est peut-être pas tant dans ces bulles que dans le bouleversement global du rapport au pouvoir. Dans un ouvrage remarqué, *Le Peuple contre la démocratie* (2018), le chercheur américain Yascha Mounk liste trois constantes ▶

Karine Pierre et Hans Lucas/AFP

***Paris, avenue de l'Opéra, 15 décembre 2018. Acte V du mouvement des Gilets jaunes.***

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

## Une démocratie « en voie d'érosion mais pas en chute libre »

Hindustan Times/Getty

*New Delhi (Inde), 22 juillet 2019. Amrinder Singh Raja, président du Congrès de la jeunesse indienne, interpellé lors d'une marche sur le Parlement.*

Plusieurs « *think tanks* » s'emploient chaque année à évaluer la situation de la démocratie dans le monde, ce qui permet d'essayer d'appréhender la durée et l'ampleur de la crise actuelle.

Dans son dernier rapport annuel, Freedom House fait ainsi état d'une treizième année consécutive de déclin de la démocratie dans le monde, même si la tendance reste positive sur le temps long. En 2005, l'organisation étiquetait 46 % des pays du monde comme « *libres* » contre 23 % comme « *non libres* » ; en 2018, 44 % contre 26 %. De nombreuses démocraties jugées stables ont, elles, vu leur « score » démocratique baisser, même si cette chute reste modérée : sur un barème de 0 à 100, la France, l'Allemagne, l'Italie ou le Royaume-Uni ont perdu 3 points en treize ans, les États-Unis 7 points. Le Democracy Index de l'hebdomadaire britannique *The Economist* pointe lui aussi une baisse de la qualité démocratique depuis une grosse décennie, avec notamment un passage récent des États-Unis dans la catégorie des démocraties dites « incomplètes », où figuraient déjà la France et l'Italie. Un autre projet, Varieties of Democracy (V-Dem), évoque enfin dans son dernier rapport « *une démocratie en voie d'érosion* » sans être « *en chute libre* », soulignant toutefois que cette érosion est d'autant plus préoccupante qu'elle s'accentue quand on raisonne en termes de population : cinq des pays touchés – les États-Unis, le Brésil, la Turquie, l'Ukraine et l'Inde – représentent un peu plus d'un habitant sur quatre de notre Terre. ■ **J.M.P.**

▶ qui ont accompagné le développement de la démocratie : une forte augmentation des niveaux de vie, une population aux origines relativement homogènes et des moyens de communication (télévision, journaux…) coûteux à créer. Les deux premières, on l'a vu, sont remises en question. La troisième aussi : « *Au fur et à mesure que l'écart technologique séparant le centre de la périphérie s'est comblé, les fauteurs d'instabilité ont vu croître leur avantage sur les forces de l'ordre* (15). »

Si, dans un premier temps, on a cru que cette révolution technologique allait déstabiliser les élites autocratiques, comme dans le cas des « printemps arabes » de l'hiver 2011, il s'avère qu'elle a aussi déstabilisé les élites tout court : les réseaux sociaux n'avantagent pas les démocrates par rapport aux dictateurs mais les *outsiders* vis-à-vis des *insiders*. Comme l'écrit Martin Gurri, leur principale influence sur nos démocraties n'est pas tant dans la multiplication des *fake news* ou dans les tentatives d'ingérence étrangère que dans l'exposition des gouvernements à « *des niveaux débilitants de soupçon* ». Soupçon qui fait qu'un demi-succès de politique publique dans les années 2010 (l'essayiste cite en exemple la réforme de l'assurance santé de Barack Obama) peut devenir plus compliqué à gérer qu'un échec grave dans les années 1960, comme le débarquement raté de la baie des Cochons sous Kennedy. Au-delà du seul cas des réseaux sociaux, le sociologue Jean-Claude Kaufmann estime que l'on assiste à l'explosion de la tension entre la démocratie et la république : « *La république, c'est ce qui vient d'en haut, ce qui est institué et qui fixe le cadre de vie commune.* (…) (La démocratie) *vient d'en bas, et ce de plus en plus, engageant désormais une confrontation décisive avec ce qui a la prétention de s'imposer d'en*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

*haut* (16). » Autrement dit, la république peut très bien se passer de l'intervention quotidienne du citoyen sous la forme d'une démocratie directe ou participative. Mais ce citoyen, lui, la réclame de plus en plus, habitué qu'il est à avoir le choix dans sa consommation, dans son couple, dans ses activités culturelles…

## Des gouvernements dépassés

On compare souvent la crise de la démocratie à une crise économique. L. Diamond évoque ainsi une *« récession démocratique »*. Pour filer la métaphore économique, cette crise touche aussi simultanément la demande et l'offre : si les consommateurs-électeurs veulent « acheter » aux nouveaux autocrates un modèle de démocratie sans les droits (vos votes auront des conséquences, y compris peut-être celle d'attenter à vos droits fondamentaux), c'est parce que s'est constitué en face le spectre de droits sans la démocratie (vos droits fondamentaux sont protégés mais vos votes n'ont plus d'influence sur les politiques menées). Pour Y. Mounk, la Hongrie illibérale de Viktor Orbán et la Grèce d'Aléxis Tsípras, mise sous tutelle par les institutions internationales, forment *« les deux faces d'une même pièce »*. Dans les démocraties, le binôme exécutif-législatif doit de plus en plus composer avec les contraintes des traités internationaux, des marchés financiers, des banques centrales, des cours de justice ou des bureaucraties, au point que Yves Mény estime que les gouvernements démocratiques sont devenus des *« Gulliver empêtrés »* placés, face à un *« peuple frustré »*, dans *« la situation paradoxale de ne pouvoir que très partiellement assumer leurs promesses, à moins de les réduire »*. Cette crise de l'offre ne concerne pas que les gouvernements, mais aussi les partis : non seulement l'offreur ne peut pas fournir le produit promis, mais l'offre est insuffisante et surdéterminée par certaines catégories de la population. Selon le chroniqueur britannique Steve Richards, la crise actuelle vient de l'absence de réflexion des partis de gauche dans les années 1990, heure de gloire d'un nouveau centrisme incarné par la « troisième voie » de Tony Blair ou la présidence de Bill Clinton : *« La gauche de gouvernement a bougé vers ce qu'elle considérait comme une position centriste gagnante, largement définie par la droite, tout cela pour se retrouver piégée quand l'orthodoxie qu'elle avait adoptée s'est révélée périmée. »* (17) De plus, les partis politiques se trouvent exposés à une dérive ploutocratique. Leurs priorités sont définies de manière excessive par les segments les plus aisés de leur électorat. Évidente aux États-Unis, pays des dépenses de campagne débridées où un siège au seul Sénat « coûte » 20 millions de dollars, ce phénomène est aussi perceptible en France. L'économiste Julia Cagé dénonce ainsi une démocratie *« à qui paie gagne »*, dans laquelle les préférences des plus riches sont indûment subventionnées par le jeu des incitations fiscales (18). Quand s'additionnent à cette financiarisation des démocraties l'influence du lobbying et la complexité croissante des centres de pouvoir, on se retrouve, écrit Y. Mounk, dans des *« oligarchies compétitives »* où la conversion des débats électoraux (les *politics)* en politiques publiques (les *policies*) semble de plus en plus malaisée.

## De la nécessité d'une ample remise en question

Cette crise résulte donc de la sédimentation de décennies de bouleversements : autant dire que notre actuel désarroi démocratique ne pourra pas se régler facilement. S'il a pu surgir au lendemain d'une élection, une autre ne suffira pourtant pas à le dissiper, sauf à confondre le symptôme et la cause. Dans un livre tonique, *How Democracy Ends*, l'essayiste américain David Runciman compare cette crise à celle de la cinquantaine, qui pousse un homme d'âge mûr à s'offrir une grosse moto ou une voiture de sport pour retrouver sa jeunesse enfuie (19). Dans le pire des cas, cette *midlife crisis* peut s'achever dans le sang et les flammes. Au mieux, dans le ridicule, amenant son auteur au seuil de la retraite sans que soient résolus les problèmes qui l'assaillaient dix ou quinze ans plus tôt. Pour résoudre la crise de la démocratie, il ne suffira pas de remiser Trump au garage.■


(1) **Steven Levitsky et Daniel Ziblatt,** *La Mort des démocraties*, Calmann-Lévy, 2019.
(2) **Martin Gurri**, *The Revolt of the Public and the Crisis of Authority in the New Millennium*, 2e éd., Stripe Press, 2018.
(3) **Larry Diamond,** *Ill Winds. Saving democracy from Russian rage, Chinese ambition, and American complacency*, Penguin Press, 2019.
(4) **Francis Fukuyama,** « The End of History ? », *The National Interest*, été 1989 (traduit en français dans *Commentaire* à l'automne 1989). À lire aussi : *La Fin de l'histoire et le dernier homme*, Flammarion, 1992.
(5) **Yves Mény,** *Imparfaites démocraties*, Presses de Sciences po, 2019.
(6) **Christoph Lakner et Branko Milanovic,** « Global income distribution. From the fall of the Berlin Wall to the Great Recession », *World Bank*, Policy Research Working Paper, 2015. À lire aussi : Branko Milanovic, *Inégalités mondiales. Le destin des classes moyennes, les ultrariches et l'égalité des chances*, La Découverte, 2019.
(7) **William Galston,** *Anti-Pluralism. The Populist Threat to Liberal Democracy*, Yale University Press, 2018.
(8) **Thomas Piketty,** *Le Capital au 21e siècle*, Seuil, 2013.
(9) **Lorenza Antonucci, Laszlo Horvath, Yordan Kutiyski et André Krouwel,** « The malaise of the squeezed middle. Challenging the narrative of the "left behind" Brexiter », *Competition & Change*, 2017.
(10) **Ronald Inglehart et Pippa Norris,** « Trump and the Populist Authoritarian Parties. The Silent Revolution in Reverse », *Perspectives on Politics*, vol. 15, n° 2, 2017.
(11) **Francis Fukuyama,** *Identity.The demand for dignity and the politics of resentment*, Farrar, Straus and Giroux, 2018.
(12) **David Goodhart,** *The Road to Somewhere. The new tribes shaping British politics*, Penguin, 2017.
(13) **Edward Luce,** *The Retreat of Western Liberalism*, Atlantic Monthly Press, 2017.
(14) **Cass Sunstein,** *#Republic. Divided democracy in the age of social media*, Princeton University Press, 2017.
(15) **Yascha Mounk,** *Le Peuple contre la démocratie*, L'Observatoire, 2018.
(16) **Jean-Claude Kaufmann,** *La Fin de la démocratie. Apogée et déclin d'une civilisation*, Les Liens qui libèrent, 2019.
(17) **Steve Richards,** *The Rise of the Outsiders. How mainstream politics lost its way*, Atlantic Books, 2017.
(18) **Julia Cagé,** *Le Prix de la démocratie*, Fayard, 2018.
(19) **David Runciman,** *How Democracy Ends*, Profile Books, 2018.


Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

RENCONTRE AVEC BRUNO LATOUR

# Repenser nos modes d'existence

**Auteur de nombreux travaux en sociologie des sciences, Bruno Latour met aujourd'hui à profit sa méthode pour alerter sur le déni des sociétés face à la catastrophe climatique qui menace.**

C'est dans un bistrot parisien, face à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, par une chaude journée de juillet, que Bruno Latour nous attend.

Mais qui est Bruno Latour ? *« Le philosophe français le plus célèbre et le plus incompris »* d'après le *New York Times* (1). Classé parmi les dix chercheurs en sciences humaines les plus cités dans le monde, sa notoriété est plus importante dans les pays anglophones qu'en France, où le monde académique ne lui a pas toujours réservé bon accueil.

Latour est l'auteur d'une œuvre foisonnante : une ethnographie du Conseil d'État, une étude de cas sur un système innovant de transports publics, une histoire des controverses scientifiques, un essai d'ethnopsychiatrie, ou encore un guide atypique de la ville de Paris dans lequel l'auteur s'attache aux infrastructures, objets techniques et mobilier urbain… Depuis quelques années, dans ses livres comme dans ses expositions, ou lors de ses expériences théâtrales, dont il est très fervent, il porte un regard inquiet sur les défis écologiques actuels.

Il fait partie de cette génération initiatrice des *science studies*, qui, à la suite de l'historien et physicien Thomas Kuhn (2), conteste la neutralité de la science et des techniques.

Dès les années 1960, avec ses amis de l'école des Mines et notamment Michel Callon, il fonde une nouvelle sociologie des sciences. Proche de la pensée de Michel Serres, de l'historien des sciences Dominique Pestre (EHESS) et profond admirateur de la philosophe des sciences Isabelle Stengers, il vise dans ses recherches à articuler science et société.

À Sciences Po, où il enseigne depuis 2006, il initie en 2010 un programme d'expérimentation en arts politiques (SPEAP). Attaché au projet qu'il poursuit depuis ses débuts, celui de *« plonger les sciences dans leur réalité sociale »*, il fait le pari éducatif d'initier les étudiants à ce qu'il nomme les « humanités scientifiques ». Il a aussi créé un double cursus associant sciences dures et sciences humaines pour faire comprendre aux élèves les implications concrètes des résultats scientifiques. Retour sur le parcours intellectuel de ce penseur singulier.

### *Philosophe, sociologue, scientifique, anthropologue, comment vous définissez vous ?*

À l'origine, je suis philosophe. Mais j'ai rapidement dérivé hors de la philosophie, en essayant de trouver des méthodes sociologiques et anthropologiques pour répondre aux problèmes philosophiques. Donc, je me définis comme un « philosophe empirique » ou un « anthropologue philosophique » !

Mais officiellement, à l'école des Mines comme à Sciences Po, j'ai toujours travaillé comme sociologue. Je considère que la sociologie est une discipline très importante. Au début, je me suis inscrit dans la sociologie des sciences, mais j'ai aussi travaillé sur l'art, la religion, les organisations, autant de domaines tout aussi importants pour comprendre le social. C'est le travail que nous avons fait à l'école des Mines, sous le nom de *« théorie de l'acteur-réseau »*.

### *En quoi cette « théorie de l'acteur-réseau » consiste-t-elle ?*

Dans la tradition durkheimienne, la sociologie est censée décrire les liens entre les acteurs sociaux.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Patrick Dumas/Look at Sciences/Science Photo Library/AKG

**BRUNO LATOUR**
a enseigné au Cnam, puis à l'école des Mines où il rejoint le Centre de sociologie de l'innovation en 1982, et dans de nombreuses universités à l'étranger. De 2006 à 2017, il est professeur à l'IEP-Paris où il crée de nombreux programmes : le Médialab, l'école des arts politiques (SPEAP), le programme d'enseignement par la cartographie des controverses (Forccast) et le programme de recherche Politiques de la terre de Paris-Sorbonne. Il a reçu de nombreux prix, dont le prix Holberg, considéré comme le prix Nobel des sciences sociales et des humanités, en 2013.
Il est l'auteur de nombreux ouvrages, dont *Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie* (1999), *Face à Gaïa* (2015) et *Où atterrir ?* (2017).

Mais le social n'est pas fait uniquement de liens sociaux : le droit, la science, la technique, par exemple, sont des liens sociaux à part entière. Avec mes collègues de l'école des Mines, nous avons opéré un déplacement de la notion de société en considérant que le collectif est fait d'associations qui prennent en compte, au-delà des humains, de nombreux acteurs non humains, par exemple les réglementations dictées par le droit, ou encore les contraintes techniques que nous imposent les objets. L'idée n'est plus neuve aujourd'hui. Mais initialement, nous avons voulu reconstituer la sociologie non pas comme science du social, mais comme science des associations entre différents acteurs qui interviennent en réseau.

Le fait que vous soyez en train de m'interviewer avec votre petite machine définit un type de relation entre nous différente de celle qui s'établirait si vous notiez mes paroles à l'écrit. Chaque objet technique engendre un type de relation qui participe de notre socialisation. Votre enregistreur, en outre, fonctionne à partir de tout un ensemble de brevets et de données qui font que le droit est aussi partie prenante de cette association.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

***Les jeunes qui manifestent pour le climat, à l'initiative de Greta Thunberg, se demandent quel avenir les attend : où vont-ils atterrir ?***

***Dans votre* Enquête sur les conditions d'existence, *vous déclariez faire une* « anthropologie des modernes ». *En quel sens ?***

Aujourd'hui, tous les anthropologues sont devenus anthropologues des modernes ! Mais, dans les années 1980, lorsque j'ai écrit *Nous n'avons jamais été modernes*, les modernes me sont apparus comme une énigme anthropologique. L'étrangeté de cette civilisation moderne était de ne pas se poser la question de son environnement matériel.

Lorsqu'on demandait aux scientifiques comment ils voyaient la durabilité de nos conditions d'existence, le développement industriel, celui des autres pays, il n'y avait aucune réponse. Malgré les premiers travaux du Club de Rome en 1974, on pensait que la croissance était sans limites. Je me suis aperçu que cette conception de la science qui obligeait à considérer toute autre forme de pensée comme archaïque et sauvage n'avait pas grand sens. Il fallait donc réanthropologiser la science. Dès mes premières recherches à Abidjan, j'ai commencé à m'intéresser au problème de la colonisation et à ce qu'on appelle, depuis, les études postcoloniales.

***Depuis* La Vie de laboratoire *(1979), où vous montriez que les faits scientifiques étaient dépendants des objets étudiés, à votre dernier livre,* Où atterrir ?, *qui souligne les interactions de la vie politique avec le changement climatique, comment se sont élaborées vos convictions théoriques ?***

Dans une première période, j'ai voulu faire une sociologie des formes de vérité. Je me suis intéressé aux vérités religieuses, puis aux vérités scientifiques : comment se fabriquent les faits et comment deviennent-ils solides ? Comment les compétences des personnes, les financements de l'institution, les instruments utilisés par les chercheurs finissent-ils par produire des faits assurés même s'ils n'ont rien d'absolu ? Les chercheurs connaissent bien la liste incroyablement longue des éléments nécessaires à la stabilisation de leurs découvertes, mais à l'époque, ils n'osaient pas parler d'argent, d'instrument, de pouvoir, de politique.

Puis, pendant quinze ans, j'ai étudié les innovations techniques. J'ai toujours travaillé à partir de mes enquêtes de terrain. Dans mon livre sur Aramis (3), ce métro automatique que l'on projetait de construire au sud de Paris, j'ai voulu montrer qu'un objet purement technique n'est qu'une utopie. Les techniciens ne peuvent pas concevoir un objet technique sans prendre en compte la foule des humains, leurs passions, leurs politiques et leurs calculs. C'est en devenant de bons sociologues et de bons humanistes qu'ils deviennent de meilleurs ingénieurs et des décideurs plus avisés. Aux humanistes, j'ai voulu offrir l'analyse détaillée d'une technique assez magnifique, assez spirituelle, pour les convaincre que les machines qui les entourent sont des objets culturels dignes de leur attention et de leur respect.

Dans les années 1980, notre méthode sociologique a produit une sorte de *clash* avec l'épistémologie « classique », telle qu'elle était conçue par beaucoup de scientifiques. Pour eux, la science était indépendante des pratiques telles que nous les décrivions. Ils ont d'abord vu dans nos travaux une atteinte au grand mouvement de la rationalité occidentale.

***On vous a souvent accusé d'être un relativiste, terme peu prisé dans le monde scientifique…***

Mais je suis un relativiste comme tout scientifique ! Le relativisme est l'essence même de la démarche scientifique puisqu'il s'agit d'établir des relations avec les autres points de vue, ce qui revient à dire qu'aucune vérité scientifique n'est absolue.

Prenons la question climatique. Comment se fait-il qu'auparavant, notre approche de l'activité scientifique ait entraîné des réactions si indignées de la part de certains scientifiques ? Et que, trente ans plus tard, avec l'irruption du climatoscepticisme, des faits scientifiques solidement établis entraînent une campagne planétaire de déni à propos du changement climatique ?

L'arrivée de cette question a provoqué un retournement dans la mesure où elle pose des problèmes politiques centraux puisque toutes les activités humaines en dépendent. Alors brusquement, ceux-là mêmes qui parlaient au nom de la science auparavant (des physiciens comme Claude Allègre) mettent aujourd'hui en doute le discours scientifique sur le changement climatique.

Ils se sont mis à devenir « relativistes » au sens péjoratif du terme, je dirais même négationnistes. Les physiciens qui défendaient cette vision absolue de la science il y a quarante ans sont devenus ceux qui doutent actuellement, aux côtés de beaucoup d'ingénieurs, de grandes entreprises qui voient leurs intérêts menacés et même de gouvernements entiers comme celui de Trump.

En revanche, les sciences du climat, issues des

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

« sciences naturelles » (promues au 19e siècle par exemple par Alexander von Humboldt qui redevient à la mode), sont faites d'un immense puzzle qui contraste avec la belle architecture de la physique, telle qu'elle était conçue au siècle dernier en pensant expliquer un jour tout le fonctionnement de notre monde. En outre, à l'heure actuelle, les crédits de recherche vont plutôt à des écologues, géologues, climatologues… qui, bottes aux pieds, étudient des écosystèmes très compliqués sur des kilomètres !

### *C'est justement l'objet de votre dernier livre,* Où atterrir ? *Que signifie ce titre un peu énigmatique ?*

Les modernes que nous sommes vivent dans un monde qui est suspendu en l'air. Les jeunes qui manifestent, à l'initiative de la jeune suédoise Greta Thunberg, militante écologiste et icône de cette « génération climat », se posent précisément cette question de savoir quel est l'avenir qui les attend : où vont-ils atterrir ?

Cet atterrissage concerne à la fois le temps et l'espace : que fait un agriculteur à qui l'on dit que dans vingt ou trente ans, ses sols seront épuisés ? Jusqu'à présent, il percevait le cadre dans lequel il développait son activité comme stable, tout au moins pour le temps d'une vie humaine. Maintenant, il sait qu'il va devoir faire face à des difficultés et des changements qu'il ne peut appréhender. Ceci est vrai pour les sols, pour le climat, pour le devenir des espèces animales et pour la totalité de nos conditions d'existence.

À partir des années 1980, et même bien avant si l'on en croit les historiens, un certain nombre de gens ont saisi la montée des périls dans les relations que la Terre entretenait avec les humains. Pour reprendre la métaphore un peu éculée du *Titanic*, toute une élite de personnes très riches a alors compris que le naufrage était assuré. Ils se sont donc approprié les canots de sauvetage. Ils organisent la fuite hors du sol.

### *Pour atterrir où ?*

Certains prétendent aller vivre sur Mars. Certains préparent des *bunkers* en Nouvelle-Zélande au cas où aller sur Mars ne serait pas possible. Mais, au-delà de toutes les élucubrations posthumaines, il y a aussi ceux qui organisent le déni, comme Trump et son gouvernement qui considèrent que ce problème ne les concerne pas. Il faudrait cinq planètes pour vivre comme vivent les États-Unis aujourd'hui. Sans compter le développement de la Chine et de tous les pays industrialisés.

La dérégulation de l'économie, à l'œuvre depuis les années 1980, a accru fortement les inégalités, et la majorité d'entre nous se sent laissée pour compte. Le mouvement des Gilets jaunes par exemple, qui a commencé par une protestation contre l'écotaxe, est emblématique de ce sentiment que nous n'avons plus de monde à nous. Ces gens se sentent complètement « hors sol ». Ils se sentent surnuméraires, chassés dans des périphéries sans transports, sans services, etc. Les ronds-points, sur lesquels ils se réunissaient, sont d'ailleurs un exemple typique de non-lieu !

C'est pourquoi on voit arriver une diversité incroyable de positionnements. Les collapsologues prévoient l'effondrement de la civilisation industrielle et se préparent au pire. Certains dressent des camps de résistance dans les campagnes ; les zadistes squattent les « zones à défendre » ; d'autres misent sur la permaculture… Autant de positions qui, notons-le, ont fait éclater le clivage gauche/droite en politique. Les partis d'extrême droite, eux, qui sont aujourd'hui à la tête d'États comme l'Italie ou le Brésil, sont devenus climatosceptiques.

### *Mais alors reste-t-il des raisons d'espérer*

La globalisation a rendu les choses très compliquées. En 1980, le problème était encore soluble. Mais les pires décisions, que ce soit par exemple sur les emballages, les transports en avion ou le tourisme, ont été prises dans cette période de dérégulation extrême.

On peut remarquer cependant que l'on est dans un moment d'efflorescence extraordinaire des sciences de la terre, ce qui peut donner une forme d'espérance. Il est formidable de voir que les « sciences du système Terre », et notamment celle autour de la notion auparavant controversée de Gaïa, sont en train de devenir notre horizon commun. Nous sortons enfin d'une vision très étriquée de la matière et cela est vrai en biologie, en écologie, en climatologie, en géophysique, en géochimie. Tout cela bouge enfin, comme on le voit dans le dernier volume du groupe de travail sur l'Anthropocène (4). Après un certain cynisme généralisé dans les années 1980, on est entré à nouveau dans une période de sérieux. Il est assez notable que l'injonction à se mettre au travail vienne de jeunes d'une quinzaine d'années. Cette nouvelle génération qui est aujourd'hui dans la rue nous donne une sorte de gravité, et pour moi, cette attitude est très réconfortante. ■

**Propos recueillis par Martine Fournier**

(1) www.nytimes.com/2018/10/25/magazine/bruno-latour-post-truth-philosopher-science.html?smid=nytcore-ios-share

(2) Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, 1962, rééd.Flammarion, 2018.

(3) Bruno Latour, *Aramis ou l'amour des techniques*, La Découverte, 1992.

(4) Jan Zalasiewicz (dir.), *The Anthropocene as a Geological Time Unit*, Cambridge University Press, 2019.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Pressmaster/Adobe

# Réussir à l'école

**Dossier coordonné par Héloïse Lhérété**

De la sociologie aux sciences cognitives, tous les champs de l'éducation instruisent la même question : qu'est-ce qui fait réussir ou échouer les élèves ?
La sociologie porte plutôt la focale sur le poids du milieu social ; les psychologues s'intéressent aux ressorts personnels de la performance (motivation, persévérance, confiance en soi, affectivité…) ; les cognitivistes mesurent l'intelligence (les intelligences ?) et prétendent décrypter les circuits neuronaux de l'apprentissage ; les pédagogues mettent l'accent sur le rôle et les méthodes de l'enseignant… Le marché s'en mêle aujourd'hui, dans un contexte d'anxiété parentale, en proposant de nouvelles explications, applications et pédagogies, pas toujours si nouvelles, ni toujours très fondées.
Ce dossier ne fournit pas de réponse univoque ni de mode d'emploi – ce qui serait vain ! – mais permettra de mieux comprendre les grands paradigmes de l'éducation, leurs développements et leurs croisements actuels. On voit notamment apparaître, chez les chercheurs, des problématiques très concrètes, au croisement de la sociologie, de la psychologie et de la pédagogie : comment les parents peuvent-ils transmettre « le goût de l'effort » ? L'école sait-elle nourrir la confiance en soi ou la persévérance ? Quel rôle jouent les camarades de classe dans le développement de l'ambition scolaire ? À l'heure où l'école doute et se cherche, où les parents s'angoissent et préssurent leurs enfants, où la phobie scolaire explose chez les adolescents, on gagnerait enfin à sonder cette quête de performance. Réussir à l'école est-il si décisif pour réussir sa vie professionnelle et sa vie personnelle ? ■

# Comment devient-on bon élève ?

**La réussite scolaire est injuste. Elle est inégalement répartie parmi les élèves, y compris chez ceux qui travaillent. Pour autant, tout n'est pas joué d'avance.**

Héloïse Lhérété

Des ingrédients connus, mais une recette introuvable : ainsi pourrait-on résumer l'état des savoirs sur la réussite et l'échec scolaires. Parmi ces ingrédients, l'intelligence, la motivation, le capital culturel, la qualité de l'enseignement semblent incontournables. Mais aucune alchimie ne garantit la métamorphose d'un jeune enfant en brillant élève. Commençons donc par tordre le cou à quelques clichés. Naître dans un milieu privilégié n'assure pas automatiquement la réussite ; des enfants très intelligents peuvent se retrouver en échec au collège ; la motivation n'assure pas la compréhension des consignes ; le travail n'aboutit pas toujours à la réussite ; d'anciens cancres se révèlent à 20 ans, sans que personne ne les ait vu venir. En matière d'éducation, les théories trop simples ou trop déterministes se heurtent à mille contre-exemples. L'être humain réserve toujours des surprises à celui qui tente d'en écrire par avance la trajectoire.

Mais il reste un fait dont tout enseignant fait l'expérience au quotidien : entre plusieurs élèves du même âge, les différences sont légion : elles sont d'ordre cognitif, social, comportemental, affectif, économique, linguistique, culturel, psychologique. Ces disparités individuelles permettent-elles d'expliquer les inégalités de réussite ? Comment épauler chaque enfant au mieux ? Existe-t-il des secrets de l'excellence ? Dès la création de l'école obligatoire, en 1882, ces questions se sont imposées comme un sujet d'investigation scientifique en même temps qu'un enjeu politique.

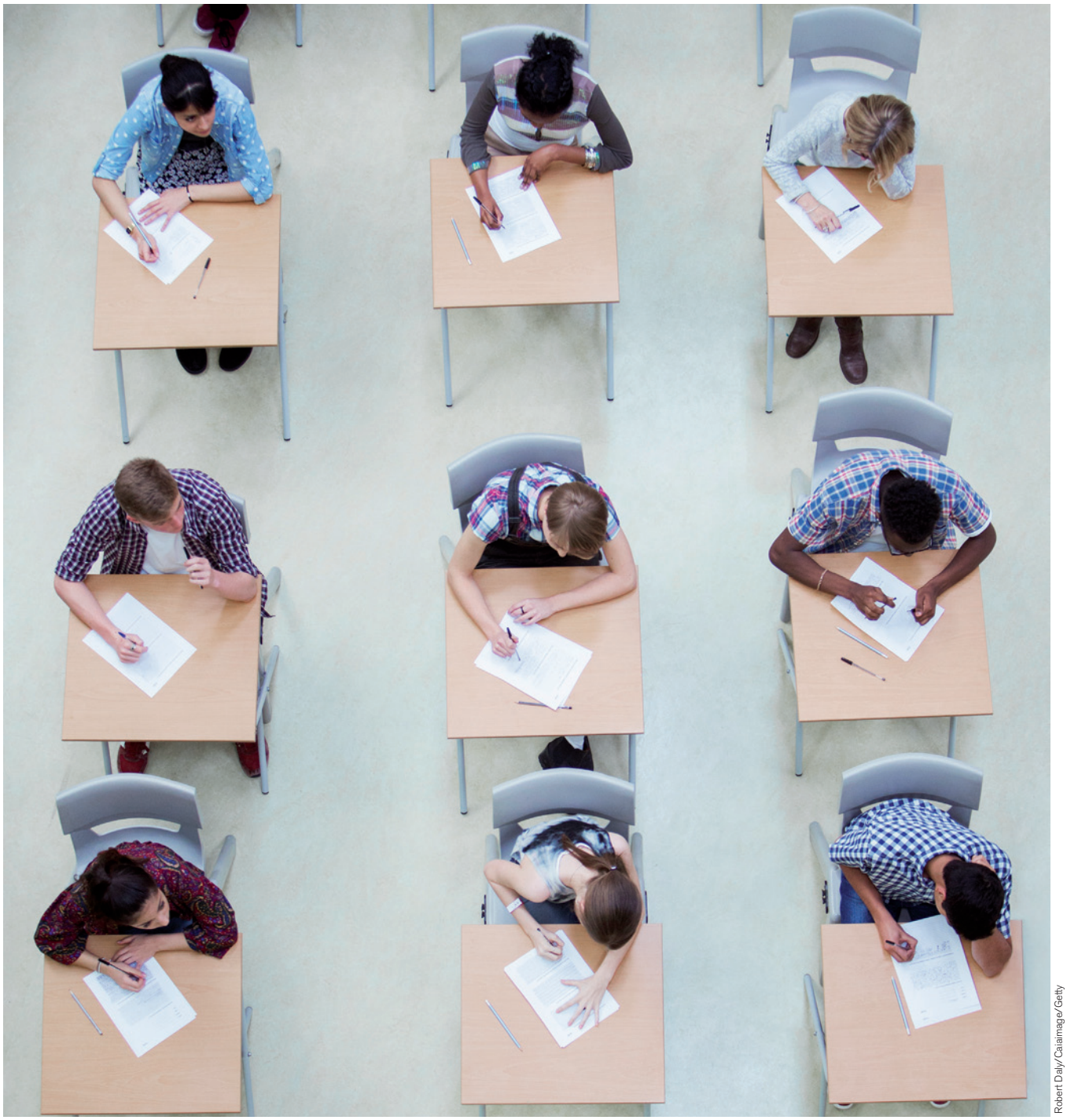
## 1 L'intelligence, c'est utile…

L'intelligence a longtemps été pressentie comme le grand facteur explicatif de la réussite et de l'échec. Dès la fin du 19e siècle, en France, le ministre de l'Instruction publique met en place une commission pour comprendre pourquoi tous les enfants ne profitent pas également de l'enseignement proposé. C'est dans ce cadre que le psychologue Alfred Binet, assisté de son confrère Théodore Simon, développe en 1905 le premier test d'intelligence. Son idée, à ce moment-là, n'est pas de repérer les meilleurs : il s'agit plutôt d'identifier les élèves « arriérés » pour les mettre dans des classes adaptées, dans une démarche intégrative.

Les études sur l'intelligence se multiplient dans la foulée. Elles vont donner lieu à de très vifs débats. D'où vient l'intelligence ? Peut-elle être stimulée, cultivée (Victor Hugo disait des maîtres d'école qu'ils étaient des *« jardiniers en intelligences humaines »*) ? En existe-il une seule ou plusieurs formes ? Parmi les théories les plus célèbres figure celle du psychologue anglais Charles Spearman, contemporain de Binet. Selon lui, l'intelligence est un facteur général, le « facteur g », qui intègre les grandes compétences cognitives. Lorsqu'un enfant est bon dans un domaine, il est donc probable qu'il soit bon partout… Cette conception de l'intelligence a trouvé des prolongements récents sous l'impulsion de la neuroimagerie. Face à des tâches complexes, tout un réseau neuronal s'active. Les différentes zones cérébrales se connectent : aires frontale, pariétale et temporale, gyrus cingulaire… Rex Jung et Richard Haier, à l'origine de la « théorie de l'intégration fronto-pariétale » (2007), en concluent ainsi que les individus dont le cerveau présente une bonne connectivité seraient plus intelligents : ils mémorisent mieux, relient aisément des informations, raisonnent plus vite (1). Aussi réductrice puisse-t-elle paraître (l'intelligence, simple affaire de connectivité biologique ?), cette théorie se voit confortée par le suivi de cohortes d'enfants : l'intelligence ainsi définie se révèle être un bon prédicteur de la réussite scolaire…

Howard Gardner développe quant à lui en 1983 une tout autre thèse. Il existerait, selon ce psychologue américain, non pas une, mais neuf formes d'intelligences indépendantes : linguistique, musicale, logico-mathématique, spatiale, kinesthésique, interpersonnelle, intrapersonnelle, naturaliste et existentielle. Cette « théorie des intelligences multiples », encore débattue, rencontre

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019



Robert Daly/Caiaimage/Getty

un grand succès dans le monde éducatif. Elle a le mérite d'être moins élitiste que la théorie du « facteur g » : si chacun a sa forme d'intelligence, chacun peut réussir dans un domaine. Il suffit de trouver lequel…

## 2 …à condition de savoir s'en servir…

En 1979, une nouvelle explication fait irruption en psychologie : la métacognition. Forgé par John Flavell, ce terme renvoie à la *« connaissance que l'on a de ses propres processus cognitifs »*. La métacognition diffère de l'intelligence. On peut avoir le QI d'Einstein mais présenter des difficultés d'apprentissage et de méthode. C'est le paradoxe de certains enfants précoces qui cumulent les mauvaises notes : tout se passe comme si leur cerveau était une rutilante voiture de sport dont ils ne détiendraient ni la clé ni le mode d'emploi. À côté d'eux, ceux qui pédalent à vélo (ce qui demande certes un peu d'effort) avancent plus sûrement et plus loin…

De la maternelle au supérieur, la métacognition est sans cesse sollicitée. Face à un exercice, il faut analyser la consigne, réfléchir aux attentes du correcteur, mobiliser les connaissances pertinentes, inhiber les mauvais réflexes intellectuels, vérifier son travail, se corriger… Ces opérations mentales sont plus décisives que le QI en lui-même, auquel elles ne sont qu'en partie liées, selon Marcel Veenman, directeur de l'Institut de recherche sur la métacognition (Pays-Bas) : *« Même les étudiants très intelligents doivent acquérir des compétences métacognitives, sans quoi ils risquent de se trouver en difficulté au moment où les sujets vont se* ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

## « Bon élève » : de quoi parle-t-on ?

**Est-ce celui qui travaille dur ou celui qui a des facilités ? La réponse à cette question varie selon les enseignants, premiers juges en la matière.**

Rien n'est plus relatif que la notion de « bon élève ». Elle varie dans le temps : un bon élève de primaire peut se retrouver en échec quelques années plus tard, ou inversement. Elle varie aussi selon le niveau de la classe et la personnalité de celui qui porte le jugement. Certains enseignants vont s'appuyer sur les seuls résultats de l'élève, d'autres vont regarder ses efforts ou son comportement. Lorsqu'on les interroge, ils mettent en avant quelques critères de distinction. Le bon élève, c'est :

- **Le meilleur :** le bon élève, c'est celui qui obtient de meilleures notes que les autres, a des facilités et de la culture, travaille vite et mieux, est « tête de classe ». Cette définition rencontre celles d'excellence et de hiérarchie scolaire. À noter toutefois que cette catégorisation ne correspond pas nécessairement à des compétences avérées : elle dépend fortement du niveau de la classe et de l'établissement. Les classes préparatoires sont ainsi remplies de « bons élèves » de lycée qui peuvent se retrouver soudainement propulsés dans la catégorie de « mauvais élèves » en raison de leur nouveau classement (1).
- **Le curieux :** certains enseignants récusent ce regard compétitif sur l'école. Plutôt que le classement, ils vont considérer la maîtrise ; plutôt que les notes, le comportement ; plutôt que le résultat, la trajectoire : l'élève est-il curieux, intéressé, attentif, motivé ? Progresse-t-il ? Ainsi, madame Allegra, qui enseigne depuis 35 ans dans une école primaire du Pas-de-Calais, affirme-t-elle : *« Un bon élève, c'est un enfant qui est demandeur, qui a envie d'apprendre. C'est pas forcément un élève qui réussit. Celui qui a envie d'apprendre mais qui a du mal, il finira par s'en sortir. Alors qu'un bon élève qui se laisse vivre, il n'ira pas plus loin* (2). »
- **Le travailleur :** dans la typologie qu'elle propose des lycéens (3), la sociologue Anne Barrère distingue deux figures de travailleurs : le « bosseur » et le « forçat ». Le premier obtient des résultats cohérents avec son investissement : lorsqu'il travaille, il réussit et satisfait ses enseignants. Le « forçat » est une figure plus tragique et paradoxale : il ou elle travaille d'arrache-pied mais ses résultats ne suivent pas. *« Subjectivement, il (elle) se vit comme un (une) très bon(ne) élève, mais n'en est objectivement pas un(e). »*
- **L'autonome :** l'autonomie est aujourd'hui la qualité cardinale de l'élève « idéal » (4). L'élève parfait, qui fait l'unanimité, est celui qui a intégré les attentes scolaires. Il est non seulement performant, mais aussi discipliné et bon camarade. Il a intériorisé tôt ce qu'on attend de lui. *« Le bon élève,* résume ainsi le sociologue Philippe Perrenoud, *n'est-ce pas celui qui se dit tout seul : "Ai-je choisi le bon exercice ? Adopté la bonne méthode ? Pris mes affaires ? Fait correctement mes devoirs ?" Il se contrôle constamment lui-même, relayant sans s'en rendre compte ses maîtres et ses parents* (5). »

(1) **Carole Daverne et Yves Dutercq,** *Les Bons Élèves. Expériences et cadres deformation*, Puf, 2013.
(2) **Témoignage recueilli par Laure Sochala,** « Qu'est-ce qu'un bon élève ? Représentations et attentes des élèves et des enseignants », master SMEEF soutenu à l'IUFM-Arras, 2013.
(3) **Anne Barrère,** « Le bosseur, le fumiste, les touristes et le forçat. Formes du travail lycéen et pratiques d'évaluation », *Correspondances*, supplément au n° 11, juin 2001.
(4) **Héloïse Durler,** *L'Autonomie obligatoire. Sociologie du gouvernement de soi à l'école*, Presses universitaires de Rennes, 2015.
(5) **Philippe Perrenoud,** « Le métier d'élève », Unapec, Paris, 1996, www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/perrenoud/php_main/php_1996/1996_15.html

▶ *complexifier et où la pression des examens va augmenter. De même, beaucoup d'étudiants qui ne sont pas si brillants peuvent compenser en faisant preuve d'une grande métacognition* (2). »

Peut-on entraîner ses compétences grâce à des exercices spécifiques ? Beaucoup aimeraient le croire, mais les études à ce sujet restent lacunaires. D'ores et déjà, devant l'engouement des parents, de nombreux éditeurs (3) et laboratoires mettent au point des programmes pour développer la concentration, le raisonnement ou l'attention visuelle *(p. 42)*.

### 3 …de mettre du cœur à l'ouvrage…

Depuis une vingtaine d'années, les chercheurs en psychologie s'intéressent aussi à nos émotions. Ils s'efforcent de mieux saisir l'articulation entre les différentes composantes intellectuelles, métacognitives, motivationnelles et émotionnelles (modèles du *self-regulated learning*), avec l'idée que notre vie affective irrigue constamment nos représentations du monde, notre engagement dans l'action et dans le travail. De fait, les élèves ne sont pas seulement des êtres de raison. Ils ressentent des émotions en permanence : désir, excitation, émulation, colère, honte, fierté, peur… Ces émotions peuvent faciliter leurs apprentissages ou les freiner en cas de stress ou de souffrance *(p. 54)*.

Du côté des théories de la motivation, les modèles sont aujourd'hui très variés *(p. 34)*. Certains psychologues mettent l'accent sur la curiosité et le désir d'apprendre (Stanislas Dehaene), d'autres sur le sentiment d'efficacité personnelle et la confiance en soi (Antonio Bandura), d'autres encore sur la passion, la niaque, le goût du défi (Carole Dweck, Angela Duckworth), d'autres enfin sur les scé-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

narios virtuels que chacun, enfant ou adulte, se fabrique au quotidien (Olivier Houdé) : anticiper un sentiment de fierté – en cas de succès – ou de regret – dans le cas inverse – suffit souvent pour se mettre au travail.

## 4 …d'être aidé par sa famille…

Aux côtés des psychologues, avec lesquels ils dialoguent peu, les sociologues soupèsent quant à eux le poids du milieu familial et social. En 1964, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ont montré, dans *Les Héritiers*, comment les parents favorisés transmettaient *« par osmose »* tout un ensemble de dispositions : *« Des habitudes, des entraînements et des attitudes qui servent directement les élèves dans leurs tâches scolaires. »*

De nombreux sociologues contemporains reconnaissent leur dette à l'égard de P. Bourdieu et J.-C. Passeron. Ils cherchent aussi à dépasser leur modèle. Gaëlle Henri-Panabière, par exemple, nuance l'analyse en montrant qu'il existe des *« héritiers en échec scolaire »*, notamment lorsque les parents sont déconnectés des exigences scolaires ou méprisent ouvertement les enseignants (4). Pour Bernard Lahire, la réussite scolaire est sous-tendue par une *« disposition générale à l'égard du langage »*. Quels que soient la profession des parents et leur milieu social, le fait de grandir dans une culture de l'écrit (avoir des livres dans sa chambre, voir ses parents lire et écrire, jouer avec des lettres magnétiques…) permet d'acquérir un rapport réflexif au langage. Combinée avec un climat familial serein, cette disposition représente un sésame pour comprendre les attentes scolaires.

Plus récemment, Sandrine Garcia a remis en cause l'idée d'une transmission « osmotique » de parents à enfants, aussi bien que celle d'un don intellectuel des enfants en réussite. Elle a enquêté sur les pratiques des familles des milieux favorisés, qui en font beaucoup plus pour leurs enfants que ce qu'elles déclarent : les devoirs sont généralement surveillés et complétés par des exercices supplémentaires ; les activités sportives, culturelles et même domestiques se voient saturées d'exigences éducatives ; le recours à des cours particuliers est fréquent et les réseaux relationnels mobilisés *(p. 38)*. Ces mêmes parents développent des compétences redoutables en matière d'orientation : choix des filières, de l'établissement, allant parfois jusqu'à déménager pour avoir accès un lycée prestigieux. Cet investissement, lorsqu'il ne se mue pas en une pression étouffante, offre un avantage significatif aux enfants.

## 5 …de rencontrer les bonnes personnes.

Enfin, de nombreuses recherches en sciences de l'éducation sondent l'effet prof, l'effet pairs *(p. 46)* ou l'effet établissement *(p. 56)* sur la réussite des élèves. Plus difficiles à quantifier en termes d'influence, les qualités personnelles d'un enseignant, son caractère, sa passion pour sa discipline ou pour ses élèves suffisent parfois à produire un déclic chez un adolescent, qui va alors prendre goût pour l'histoire ou la philosophie, avec un effet de cercle vertueux. C'est ainsi que le jeune Malo, rencontré par Maël Virat *(p. 44)*, a raccroché avec l'école par la grâce d'une enseignante affectueuse. C'est d'ailleurs parfois hors de l'école que se produit la rencontre décisive : un éducateur charismatique, une petite amie ambitieuse, un professionnel passionné.

Qu'est-ce qui compte le plus ? L'intelligence, la métacognition, la motivation, le bien-être, le milieu social, les profs, les rencontres… ? La réponse n'est jamais qu'individuelle et provisoire. Certains se baladent avec une facilité insolente dans leur scolarité, d'autres empruntent des chemins sinueux mais connaissent des réussites professionnelles ou existentielles bien plus belles à l'âge adulte. J'ai eu l'occasion récemment de découvrir ce qu'étaient devenus mes camarades de classe, dans un collège public de province. Leurs métiers, très variés, n'ont plus grand-chose à voir avec leurs bulletins de notes : on trouve une directrice d'hôpital, un charpentier volant, une cheffe de cuisine dans un palace, un concepteur de séjours touristiques, un chanteur d'opéra, un créateur de jeux vidéo, un photoreporter (celui-ci, après avoir lâché son job de commercial, fait en ce moment le tour du monde à vélo avec son appareil photo), un patron de bar, un champion de Frisbee et même une célèbre actrice de cinéma. Que s'est-il passé dans la vie de chacun ? Impossible de savoir : une alchimie complexe, ou peut-être un seul petit ingrédient. Cette incertitude signifie une chose : pour chaque enfant, les jeux sont plus ouverts qu'il y paraît. ■

Dobritz/Iconovox

(1) **Rex Jung et Richard Haier,** « The Parieto-Frontal Integration Theory (P-FIT) of intelligence: converging neuroimaging evidence », *Behavioral and Brain Sciences*, vol. XXX, n° 2, avril 2007.

(2) **Marcel Veenman,** http://research.unir.net/blog/veenman-even-brighter-students-have-to-keep-developing-metacognition-skills/

(3) **On peut se référer,** par exemple, à la collection « Les petits cahiers » des éditions Retz.

(4) **Gaëlle Henri-Panabière,** *Des « héritiers » en échec scolaire*, La Dispute, 2010.

**À lire en plus sur scienceshumaines.com**

▪ « Pourquoi certains bons élèves de primaire s'écroulent au collège. Le regard de Bernard Rey ».

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Jamie Grill/JGI/Getty/Tetra

# Aux sources de la motivation

**Fruit de l'interaction entre des facteurs individuels, familiaux et sociaux, la motivation est une dynamique permanente qui se construit et se travaille.**

MARTINE FOURNIER

Ahmed est un jeune migrant. Nous nous connaissons depuis quelques minutes, lorsqu'il se met à me raconter spontanément son périple, depuis son lointain village afghan jusqu'à ce lycée parisien où il est en terminale professionnelle. À 16 ans, de retour de ses cours, son père lui annonce : *« Prépare tes affaires, tu pars ce soir en Iran avec le passeur. »* Le « voyage » se fait entièrement à pied, à travers les régions montagneuses et arides de cette partie de l'Asie. En Iran, il décide de ne plus payer le passeur pour continuer seul jusqu'en Europe, où il obtient le soutien de la Croix-Rouge qui lui procurera, arrivé à Paris, une famille d'accueil. Suite au naufrage du bateau qu'il emprunte en Turquie, il rejoint la côte grecque à la nage en pleine nuit ; il a perdu son sac avec ses papiers et les coordonnées des siens…

Dans un français on ne peut plus fluide, appris depuis son arrivée, ce jeune homme de 18 ans expose ses projets : faire des études pour être ingénieur si possible. Mais ensuite, *« faire des sciences politiques »*. Pour rentrer dans son pays ? Il reste silencieux. Les yeux brillants, le ton enjoué, calme et déterminé, Ahmed paraît déborder d'enthousiasme et de motivation.

De quoi est faite la motivation, dont on sait aujourd'hui qu'elle est un carburant indispensable de la réussite scolaire et même bien au-delà ? Depuis le milieu du 20e siècle, les théories se sont succédé, s'empilant les unes sur les autres ; elles se sont d'ailleurs complétées plutôt que contredites, mettant en évidence la multiplicité des facteurs qui influencent l'engagement dans une activité. C'est

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

pourquoi aujourd'hui les chercheurs préfèrent parler de « dynamique motivationnelle » (1) dans laquelle se combinent des facteurs cognitifs, affectifs et comportementaux, avec des paramètres sociologiques et pédagogiques plus ou moins favorables.

## Autonomie et libre choix

### Travailler pour soi-même

Dans les années 1980, les psychologues Edward Deci et Richard Ryan élaborent leur théorie de l'autodétermination (TAD). Leur modèle, devenu canonique, propose de distinguer les motivations intrinsèque (interne) et extrinsèque (externe). La première désigne ce que l'on fait de son propre chef, par goût, par plaisir ou par curiosité ; la seconde désigne les motifs externes, comme la recherche d'une récompense, d'une reconnaissance, ou celle de faire plaisir à ses parents. Est-ce que je m'investis en maths parce que j'adore résoudre des équations, ou parce qu'on m'a promis une tablette à Noël si j'obtenais de bons résultats ?

À l'appui de ce modèle, de nombreuses expériences ont montré que seule la motivation interne conduisait à un apprentissage durable, et même que le plaisir d'apprendre pouvait perdre de son intérêt propre si on y ajoutait une récompense. Mais l'autonomie et le sentiment de choisir librement ses activités ne sont pas toujours possibles dans les études. Devant ce constat, les enseignants comme les parents se retrouvent démunis. Par définition, la motivation intrinsèque ne peut être inoculée. *« Comment faire boire un cheval qui n'a pas soif ? »*, demandait déjà Célestin Freinet.

## Sentiment d'efficacité

### Croire en soi, un moteur

À partir des années 2000, la théorie de l'efficacité personnelle, issue de la psychologie sociale, va devenir un hit. Le psychologue américain Albert Bandura met en avant le rôle de la confiance en soi pour mener une activité. Ce sentiment permet de s'engager plus aisément dans l'action et de persévérer malgré les difficultés. D'après A. Bandura, le système de croyances qui forme le sentiment d'efficacité personnelle est le fondement de la motivation et de l'action : *« Si les gens ne croient pas qu'ils peuvent obtenir les résultats qu'ils désirent grâce à leurs actes, ils ont bien peu de raisons d'agir ou de persévérer face aux difficultés* (2). »

Cette théorie sociocognitive a généré de nombreux travaux. Les élèves qui ont confiance en eux choisissent davantage des activités présentant un défi et se fixent des exigences plus élevées ; ils cherchent à acquérir de nouvelles connaissances et donnent du sens à ce qu'ils étudient. À l'inverse, le manque de confiance en soi dans une matière peut conduire au désintérêt, voire au désinvestissement dans la scolarité. Cette confiance en soi n'est pas innée. Les psychologues Benoît Galand et Marie Vanlede soulignent le poids des expériences antérieures stockées en mémoire et celui de l'attitude de l'entourage, plus ou moins encourageante et sécurisante (3).

## Stimulation et plaisir

### L'étincelle de la curiosité

Récemment, les neurosciences cognitives ont fait irruption dans le débat. Elles examinent comment l'apprentissage se déclenche dans le cerveau en produisant en retour une modification des structures cérébrales.

*« Dans notre espèce, le désir d'apprendre est un besoin fondamental, comparable à celui de manger ou de boire. Il joue un rôle fondamental dans la motivation des élèves, et l'on ne peut qu'encourager la stimulation de la curiosité en classe, afin d'aiguiser le désir d'apprendre d'un élève. À l'inverse, tenter d'inculquer une compétence – scolaire, musicale, sportive… – sans stimuler cette étincelle de curiosité, donc de plaisir, donne de moindres résultats. »*

Le neuropsychologue Stanislas Dehaene, professeur au Collège de France, identifie quatre piliers de l'apprentissage : l'attention, l'engagement actif, le retour sur erreur et la consolidation *(p. 38)*. Dans ces étapes, il souligne avec force le rôle de l'environnement de l'enfant, et notamment celui des éducateurs, parents ou enseignants. Pour lui, la motivation, essentielle pour apprendre, se construit et se cultive, en mobilisant l'attention de l'enfant, en piquant sa curiosité et en l'aidant à être l'acteur de ses apprentissages. Le rôle des *feed-back* est en cela primordial : du point de vue des neurosciences, l'erreur est un moyen d'ajuster ses modèles sur le monde. *« Un enfant actif qui se trompe apprend de ses erreurs, alors qu'un enfant passif n'apprend rien* (4). »

Pour S. Dehaene, trois dangers menacent de tuer la curiosité (et donc la motivation). Tout d'abord, le manque de stimulations appropriées. C'est le cas par exemple des élèves les plus avancés qui savent qu'ils ne vont rien apprendre durant le cours ; ou des moins avancés qui ne peuvent donner du sens à ce qu'on leur explique. Deuxième point noir, la punition de la curiosité : si l'éducation est trop rigide et que l'on demande juste à l'enfant de se taire (ou même de ne pas poser de questions idiotes !), le signal de récompense lié à la curiosité (circuit de la dopamine) s'éteint. Son cerveau apprend à ne plus tenter la moindre intervention. Troisième menace, la transmission impositive des connaissances. Des expériences montrent que lorsque l'on veut trop aider l'enfant, en l'abreuvant par exemple d'explications sur le fonctionnement d'un jouet, il met fin à sa démarche d'exploration et se désintéresse de l'activité.

## Sentiments et émotions

### Notre « musique intérieure »

Les travaux des neuropsychologues Antonio et Hanna Damasio ont montré l'importance des émotions et des sentiments dans le déroulement des processus cognitifs. Pour eux, l'apprentissage requiert des ajustements successifs entre les processus intellectuels et ceux de l'affect, tout aussi importants. Les affects (sentiments, émotions) classifient toutes les actions et

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

iStock/Getty

▶ les pensées en termes de récompenses et de punitions. Les actions spontanées de l'enfant sont d'abord stimulées sous forme de motivations, envies, réactions émotionnelles qui sont des dispositifs vitaux. La curiosité et le plaisir d'apprendre, tout comme la peur ou la souffrance, donnent le ton de notre « musique intérieure » : ces sentiments nous renseignent sur nos besoins, alors que la cognition nous permet de choisir ou d'inventer la façon la plus intelligente de les satisfaire (5).

On ne compte plus les recherches qui montrent que les émotions positives facilitent l'apprentissage, alors que l'anxiété ou même la violence sont démobilisatrices et peuvent susciter des stratégies d'évitement. Selon la pédiatre Catherine Gueguen (6), la production de cortisol induite par le stress, lorsqu'elle est fréquente, attaque les neurones de l'hippocampe, région cérébrale essentielle pour l'apprentissage, la mémorisation et la régulation émotionnelle. Cependant, certaines études montrent que les émotions négatives ont le pouvoir de mettre les échecs en perspective pour progresser. Il arrive en effet qu'elles poussent à apprendre de manière plus approfondie, à surmonter son trac, tandis que certaines émotions positives peuvent distraire l'élève (*vivement ce soir, quand je vais retrouver ma petite amie…*) (7).

## Persévérance, effort

### Le sens de la « niaque »

Être motivé, cependant, nécessite aussi d'avoir une certaine « niaque ». C'est ce qu'ont souligné récemment deux psychologues américaines. Pour Carol Dweck, de l'université Stanford, améliorer ses capacités est une question d'état d'esprit. Pour progresser, l'enfant ne doit pas se percevoir comme « doué » ou « pas doué », mais se dire *« lorsque je travaille, je m'améliore »* (growth mindset). Les élèves qui pensent que l'on peut progresser par l'apprentissage et le travail personnel ont plus tendance à cultiver le goût des défis. Pour eux, on devient plus intelligent en affrontant les difficultés et en intégrant des connaissances nouvelles. Si au contraire, ils sont convaincus que les capacités sont innées, que leur cerveau est définitivement doué ou non pour telle capacité, ils perçoivent les défis comme un risque d'échec. Les obstacles, les revers ou les critiques leur prouveront ainsi qu'ils n'ont pas les bonnes capacités (8).

De son côté, la psychologue américaine Angela Duckworth voit deux ingrédients majeurs pour bien affronter les défis : la passion et la persévérance, qui définissent ce qu'elle appelle « *grit* », qu'on traduit en français par « niaque » ou « pugnacité » (9). La passion, dans la mesure où l'on peut difficilement développer de la motivation pour un travail qui, à nos yeux, n'a pas de sens ou n'apporte aucune plus-value. La persévérance, qui consiste à poursuivre une activité malgré les obstacles pour se donner le temps de progresser ou de réussir : *« Vivre sa vie comme si c'était un marathon et non un sprint. »* Pour cette psychologue dont le livre est devenu un *best-seller* aux États-Unis, l'alliance de la passion et de la persévérance conduisent donc au succès, bien davantage que le talent ou le QI.

## Famille, profs, amis

### Le poids du contexte

Mais tout n'est pas affaire de caractéristiques individuelles. De nombreuses études se penchent sur le poids du contexte : éducation familiale, méthodes et pratiques d'enseignement, ambiance et conditions de travail peuvent jouer fortement sur l'engagement de l'enfant, ou sur son désengagement *(p. 38 et 48)*.

Au terme de ce tour d'horizon, il est pertinent de s'interroger sur ce qui fait la motivation d'Ahmed. Certainement un *mix* de curiosité, d'envie de tout apprendre et de revenir dans sa famille auréolé de ses succès en guise de remerciements. Mais aussi un optimisme alimenté par les conditions favorables de son insertion. Dans son lycée expérimental, impliqué dans un projet « Arts et culture » en partenariat avec le Louvre et associé à un lycée général, le jeune homme a, n'en doutons pas, fait des rencontres propices à la résilience et à la motivation. Je découvrirai plus tard qu'il joue le personnage central d'*Hamlet* dans les activités de théâtre vivant de son établissement scolaire… ■


(1) **Benoît Galand et Etienne Bourgeois (dir.),** *(Se) motiver à apprendre*, Puf, 2006.
(2) **Albert Bandura,** *Autoefficacité. Le sentiment d'efficacité personnelle*, De Boeck, 2007.
(3) **Benoît Galand et Marie Vanlede,** « Le sentiment d'efficacité personnelle dans l'apprentissage et la formation : quel rôle joue-t-il ? D'où vient-il ? Comment intervenir ? », *Savoirs*, 2004.
(4) **Stanislas Dehaene,** *Apprendre ! Les talents du cerveau, le défi des machines*, Odile Jacob, 2018.
(5 ) **Antonio et Hanna Damasio,** « Les émotions, les sentiments et l'éducation », *in* Olivier Houdé et Grégoire Borst, *Le Cerveau et les apprentissages*, Nathan, 2018.
(6) **Catherine Gueguen,** *Pour une enfance heureuse. Repenser l'éducation à la lumière des dernières découvertes du cerveau*, Pocket, 2015.
(7) **Amber Dailey-Hebert et Kay S. Dennis (dir.),** *Transformative Perspectives and Processes in Higher Education*, Springer, 2015.
(8) **Carol Dweck,** *Changer d'état d'esprit. Une nouvelle psychologie de la réussite*, Mardaga, 2010.
(9) **Angela Duckworth,** *L'Art de la niaque*, Lattès, 2017.


Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# Les quatre piliers de l'apprentissage

**Pour le neuroscientifique Stanislas Dehaene, le cerveau humain s'est doté au fil de l'évolution de quatre fonctions majeures qui maximisent la capacité d'apprentissage.**

Adobe

## ● L'attention

L'attention joue un rôle fondamental dans la sélection des informations. Le système attentionnel se met en alerte et déclenche la vigilance grâce à certains neuromodulateurs. Dans les jeux vidéo d'action notamment, le circuit de la dopamine s'embrase, se traduisant par une augmentation de la vitesse de concentration.

Faire attention, c'est aussi choisir ce que l'on décide de négliger : le cerveau filtre les informations pertinentes. Dans une expérience célèbre, on présente à des sujets un match de basket (en vidéo) en leur demandant de compter le nombre de passes entre les joueurs. Aucun ne voit l'acteur déguisé en gorille qui traverse plusieurs fois le terrain !

Tout un ensemble de processus mentaux (appelé « contrôle exécutif ») permet de choisir le plan d'action pour activer les informations appropriées à la tâche. Apprendre à l'enfant à se concentrer est donc une fonction essentielle.

## ● L'engagement actif

Pour bien apprendre, il faut avoir une idée claire du but à atteindre. Adhérer à cet objectif est essentiel. Pour mieux assimiler les connaissances, l'élève doit être actif : il a intérêt à reformuler ces savoirs en mots et en pensées qui font sens pour lui.

En revanche, un élève passif n'apprend rien, car son cerveau ne met pas à jour ses modèles mentaux. L'un suit le cours activement, l'autre décroche.

Rendre les conditions d'apprentissage plus difficiles peut porter ses fruits. Faire l'effort de comprendre une phrase soi-même, sans que l'enseignant donne la solution, entraîne une bien meilleure fixation en mémoire.

## ● Le retour sur erreur

L'apprentissage ne survient que si le sujet fait attention, réfléchit, anticipe, avance des hypothèses au risque de se tromper. Le retour sur erreur permet de confronter ses représentations avec la réalité et d'ajuster ses modèles du monde. Toutes les aires cérébrales émettent des messages d'erreurs (auditives, visuelles, cognitives…). Des expériences montrent que l'apprentissage par correction d'erreurs est déjà présent chez les nourrissons qui manifestent de la surprise lorsque l'on provoque une situation inattendue. En classe, la qualité et la précision d'une correction déterminent la rapidité d'apprentissage. Une note globale constitue un *« piètre retour sur erreur »*. Une règle d'or consiste à fractionner et espacer les tests plutôt que de regrouper dans un contrôle l'ensemble de connaissances requises. L'imagerie cérébrale montre que l'espacement et la répétition des apprentissages augmentent l'activité du cerveau.

## ● La consolidation

Un bon élève en fin de CP aura appris à lire. Il s'est engagé dans la lecture avec curiosité et enthousiasme. Il a appris à prêter attention à chaque mot, et au fil des mois, à corriger ses erreurs pour décrypter les correspondances lettres-sons et reconnaître les mots irréguliers. Mais sa lecture n'est pas encore fluide ; il lit lentement et avec effort. Il lui reste à consolider son apprentissage pour rendre automatique et inconsciente cette activité. Au départ, tout apprentissage exige des efforts intensifs. Avec la pratique, un circuit spécialisé du cerveau se met en place pour automatiser l'activité, libérant ainsi les ressources du cortex pour d'autres tâches. Ce processus de routinisation est le même pour pratiquer un instrument de musique, faire de l'arithmétique ou conduire une voiture…

Le sommeil joue aussi un rôle essentiel : pendant que nous dormons, les neurones de l'hippocampe s'activent, permettant au cerveau de rejouer les événements de la journée et de consolider ce qu'il a appris pour le transférer en mémoire. ■ M.F.

D'après Stanislas Dehaene, *Apprendre ! Les talents du cerveau, le défi des machines*, Odile Jacob, 2018.

# La fabrication parentale de l'excellence scolaire

**Dans les catégories sociales moyennes et supérieures, les parents interviennent massivement dans la scolarité de leurs enfants : préapprentissage de la lecture, suivi des devoirs, entraînements supplémentaires, etc. Un travail souvent caché, qui vient façonner les dispositions scolaires de ces élèves.**

**Sandrine Garcia**
Professeure en science de l'éducation à l'Iredu (université de Bourgogne).

Pourquoi les enfants des milieux favorisés réussissent-ils mieux à l'école ? Cette question semble avoir été réglée dès les années 1960. Dans leurs ouvrages phare, *Les Héritiers* et *La Reproduction*, Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron mettaient l'accent sur la transmission *« par osmose »* du capital culturel parental. Les enfants des classes moyennes et supérieures bénéficieraient *« par des voies indirectes plutôt que directes* (…) *d'un système de valeurs implicites et profondément intériorisées qui contribue à définir entre autres choses les attitudes à l'égard du capital culturel et à l'égard de l'institution scolaire »*. Ayant accès aux livres et aux musées, entendant les conversations parentales, ces enfants vivent dans un « bain culturel ». Ce qui suffirait à les rendre spontanément disposés à répondre aux exigences scolaires.

Depuis ces travaux pionniers, révolutionnaires à l'époque, la sociologie française a curieusement désinvesti cette question. La réussite scolaire des enfants bien dotés semble aller de soi, tellement de soi qu'elle est très peu étudiée. On continue à évoquer la « transmission par osmose » comme si celle-ci était la seule explication. Or, aujourd'hui, il nous semble que cette explication ne suffit pas, ou plus. Elle vient en effet éluder tout le travail parental réalisé par certaines familles pour soutenir la scolarité de leurs enfants : suivi des devoirs, entraînement scolaire, recours à des cours particuliers, dictées du week-end, séjours linguistiques, récitations des poèmes et des tables de multiplication, choix stratégiques des activités extrascolaires… Il existe au sein des foyers tout un travail invisible, interventionniste, souvent tu par les familles elles-mêmes, qui conduit à valider une norme scolaire inaccessible sans travail parental soutenu et régulier.

## Préapprentissage de la lecture

À l'appui de cette hypothèse, nous avons mené une enquête auprès d'une soixantaine de familles. Obtenir des réponses sincères n'a pas toujours été simple. Il existe en effet une injonction sociale au nom de laquelle les parents ne doivent pas « pousser » leurs enfants ni anticiper les apprentissages scolaires. Mais en sondant leur utilisation d'objets permettant d'initier des apprentissages (comme les lettres magnétiques à assembler sur le frigo pour composer quelques syllabes ou les affiches comportant un alphabet), il apparaît que les parents sont bien plus actifs qu'ils le disent au premier abord.

Plus encore, si on les interroge sur la manière dont ils procèdent, comme pour lire une histoire le soir, ils livrent des pratiques explicitement pédagogiques. Par exemple, ils posent à leurs enfants des questions sur le livre (ce qui apprend des postures de distanciation qui n'ont rien de naturel) ou leur apprennent à déchiffrer quelques mots (ce qui complète l'action souvent qualifiée de « ludique » avec des lettres de l'alphabet).

Les interventions plus directes sont fréquentes. L'une des enquêtées, madame Manda, propose ainsi régulièrement des dictées à sa fille, Léa. Une fois l'exercice terminé, elle ne cherche pas à la corriger, ne *« regarde même pas »*, mais demande à sa fille d'identifier dans la phrase les différentes fonctions grammaticales, d'énoncer les règles et d'en déduire elle-même les implications orthographiques. Alors que l'apprentissage par cœur des règles orthographiques a été dénoncé comme inefficace et les dictées « dépassées », madame Manda parvient à réconcilier dans son accompagnement les avantages d'un travail d'observation de langue et l'intérêt d'un apprentissage systématique et explicite. Une autre mère rencontrée oblige sa fille à écrire les mots qu'elle doit seulement relire, lui permettant ainsi de mieux les mémoriser.

On est donc loin du simple « bain culturel ». Les parents des classes moyennes et supérieures s'investissent, se docu-

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Kallanhye/Adobe

mentent et s'outillent pour soutenir au mieux la réussite de leurs bambins. Leur travail parental intense structure l'organisation familiale elle-même.

## Rapport stratégique à l'école

Ce travail se caractérise aussi par un rapport « stratégique » aux enseignants, consistant à ne pas empiéter sur leurs territoires éducatifs, tout en garantissant à leurs enfants les meilleures conditions d'apprentissage. Le cas des Viller en est un bon exemple. Tous les deux infirmiers, ils ont choisi de travailler la nuit afin d'être disponibles pour leurs filles au moment des devoirs (ils dorment avant qu'elles rentrent de l'école). Le couple fait confiance aux enseignants et se garderait bien d'empiéter sur leur territoire, au moins formellement. Ces parents n'en « complètent » pas moins ce qu'ils appellent les « méthodes modernes » de l'école avec « des manuels anciens » fournis par la mère de monsieur Viller, institutrice à la retraite qui prend en charge certains apprentissages, comme la lecture et le calcul mental. Les Viller font partie de l'association des parents d'élèves de l'école *« pour aider les enseignants, avec l'organisation de la kermesse par exemple »*, mais aussi *« pour avoir un pouvoir de décision »* et *« être au courant de ce qui se passe »*. Ils investissent le rôle d'« auxiliaire pédagogique » attendu par l'école, mais l'infléchissent dans un sens qui leur est favorable. Alors que le rôle d'auxiliaire pédagogique conçu par l'école consiste à réclamer des parents qu'ils entrent dans un rôle défini par l'institution, les Viller attendent de l'école qu'elle *« continue ce qu'ils ont lancé »*.

Il est fréquent que les parents se partagent les matières à travailler, avec un père s'occupant du suivi des mathématiques et une mère du français. Lorsque les ressources des parents sont équivalentes (c'est le cas des Viller), ils peuvent ainsi les optimiser plus sûrement que lorsque la mère doit faire face seule à des tâches éducatives et domestiques qui s'ajoutent à sa journée de travail. De manière significative, l'une des mères parle de *« faire front »* avec son mari, une autre explique qu'elle doit *« se faire chier »* pour faire asseoir son fils à son bureau.

### *« Trop tôt pour mettre la pression »*

Certaines étapes stratégiques de la scolarité mobilisent particulièrement les parents : l'entrée au CP, classe de l'apprentissage de la lecture, ou encore l'année de CM2, qui prépare l'entrée au collège. À ce moment-là, l'accent est mis sur l'autonomie de l'enfant. Certaines familles, pensant bien faire, laissent ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

## Gérer son temps, ça s'apprend

Frank Herholdt/Getty

**Manger à heures fixes,** noter ses rendez-vous dans un agenda, et plus largement se situer dans le temps et anticiper ses activités, cela s'apprend. Mais la façon dont les parents enseignent ces compétences à leurs enfants dépend fortement du milieu social dans lequel ils évoluent. Dans le cadre d'une enquête sur le parcours scolaire des enfants de familles nombreuses, cinq sociologues ont pointé du doigt les liens entre la gestion familiale du temps et le parcours scolaire des enfants. Leur enquête auprès de 19 familles françaises s'est intéressée aux rythmes de vie (horaires du lever, du coucher, des repas), mais aussi aux temps structurants de la vie de l'enfant (loisirs, écrans) et à celui des tâches domestiques. Elle fait apparaître un net clivage entre les parents des classes moyennes et supérieures et ceux des milieux populaires. *«Alors que les premiers familiarisent précocement leurs enfants aux outils de mesure et de rationalisation du temps* (…)*, les seconds utilisent ces outils de manière moins systématique, et ils habituent par conséquent leurs enfants à des usages du temps plus "spontanéiste"».* Dans les milieux favorisés, les horaires du déjeuner et du dîner sont souvent stricts et le temps des loisirs obéit à la même rigueur : *«Le mercredi après-midi, Antoine commence le VTT à 14 h 30. J'embraye sur Léo qui va faire de la guitare à 15 h. Je retourne chercher Antoine à 16 h 30 et je l'emmène à sa musique à 17 h…»*, raconte une maman. Dans les familles plus modestes, si les rythmes de vie sont réguliers, les parents laissent à leurs enfants une plus grande marge de manœuvre. Ces différences ont des répercussions importantes sur le parcours scolaire des enfants : savoir utiliser un agenda ou une montre favorise l'acquisition de la discipline temporelle de l'école, qui valorise, sans l'enseigner, la planification du travail et la rationalisation de l'usage de son temps. ■

**Anna Quéré**

**Pour aller plus loin…**

- **«La montre et le martinet. Structuration temporelle de la vie familiale et inégalités scolaires»**
  Gaële Henri-Panabière *et al.*, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 226-227, 2019.

une plus grande liberté d'organisation aux bambins. Mais dans les milieux les plus favorisés, cette autonomie est plus souvent conçue comme une compétence à construire, par une intériorisation des attentes scolaires. Dans ces familles, l'emploi du temps est bien rempli et l'objectif est d'inculquer de la régularité dans l'effort. Certains parents (particulièrement les mères) s'assoient tous les soirs avec leur enfant pour le faire réviser et compléter ce qui a été fait à l'école. Un choix qui s'avère finalement plus payant que celui de madame Ersin. Cette assistante sociale estime qu'à l'école primaire, *«il est trop tôt pour mettre la pression»* et n'envisage de le faire qu'au moment où son fils, Martin, sera au collège, car d'ici là, *«il faut qu'il apprenne à travailler seul»*. Désavantagée par un mari qui lui délègue tout le travail éducatif, madame Ersin n'a pas les ressources pour réviser son jugement lorsque les résultats s'avèrent en décalage avec ses attentes. Elle n'entreprend aucune action spécifique à côté de l'école pour remédier aux mauvaises évaluations. Bientôt, les difficultés scolaires s'avèrent insurmontables et ne peuvent plus être pensées que dans le cadre du handicap (dyslexie, dyspraxie, etc.).

### Vigilance et anticipation

Il serait naïf de décrire les relations entre les parents culturellement favorisés et leurs enfants comme un long fleuve tranquille, sans conflit ni ratés. Certains apprentissages ne sont pas anticipés et ne sont pas non plus assurés

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

dans le cadre de l'institution scolaire. Dans ce cas, des conflits peuvent survenir : avec les enfants, avec l'institution ou entre les conjoints. Cependant, les parents des classes moyennes et supérieures ont tendance à exercer une vigilance qui offre un réel avantage à leurs enfants. Cette vigilance consiste aussi à intervenir sans attendre en cas de difficulté, comme le fait madame Balloni par exemple. Cette cadre supérieure remarque que sa fille a du mal à entrer dans l'apprentissage de la lecture. Elle consulte l'institutrice qui estime qu'il n'est pas urgent d'intervenir : sa fille manque sûrement de confiance en elle,

*Les activités sportives ou artistiques peuvent aussi devenir le lieu de certains apprentissages.*

ou a des problèmes de concentration. Or, la concentration et la confiance sont aussi des attitudes qui s'acquièrent avec la maîtrise des savoirs, et font défaut en son absence. Peu satisfaite de sa réponse, madame Balloni se tourne vers son propre réseau pour s'enquérir de l'intérêt d'une rééducation en orthophonie. Sans s'opposer frontalement aux enseignants, elle ne leur accorde pas de confiance absolue, pas plus qu'aux professionnels de la rééducation puisque c'est de son réseau qu'elle attend des informations fiables. Au final, elle prendra elle-même l'apprentissage de la lecture en main, en obligeant sa fille à lire à voix haute tous les jours (ce qui est une des pratiques les plus efficaces). Et pour que la compétence ne reste pas seulement une compétence technique, elle lui offre ensuite des petites histoires que sa fille dévore.

Enfin, les pratiques des parents se distinguent aussi par les usages qu'ils confèrent aux pratiques extrascolaires : ces dernières, telles que les activités sportives ou artistiques, sont également réinvesties par les parents, de sorte qu'elles deviennent le lieu de certains apprentissages. Plus les parents sont dotés, plus ils incluent ces activités dans un ensemble de pratiques destinées à structurer les dispositions, en transmettant des valeurs comme la persévérance (les enfants ne peuvent pas abandonner une activité en plein milieu de l'année par exemple), la régularité et la discipline. À l'inverse, dans les classes populaires (catégorie qui n'est certes pas homogène), les activités sportives ont plus souvent une fonction récréative ; les enfants peuvent en changer aussi souvent qu'ils le désirent. Hors du temps scolaire, les cahiers de vacances sont aussi utilisés très différemment selon les familles : certains parents obligent leurs enfants à les finir une fois qu'ils sont commencés, d'autres les laissent se désintéresser au bout de quelques pages. Plus encore, le contrôle du temps que les enfants passent à jouer aux jeux vidéo ou à regarder des films est étroitement borné dans les familles qui privilégient l'enjeu scolaire. En structurant le temps que leurs enfants passent à faire telle ou telle activité, ils leur apprennent à gérer leur temps, un enjeu très utile dans la suite de leur scolarité *(encadré)*.

**CHIFFRE**

## 5 heures par semaine

**En France, les parents déclarent passer ou avoir passé 5 heures et 6 minutes par semaine, en moyenne, à superviser la scolarité de leur(s) enfant(s). Ils s'impliquent à divers niveaux : contrôle des devoirs (85 % s'y impliquent), réunions parents-profs (56 % des parents s'y rendent), aides diverses aux apprentissages (50 % des parents)…Un tiers dit aussi avoir déjà eu recours à un professeur particulier, à des logiciels de soutien ou à des cours du soir pour leurs enfants. À noter que ces moments consacrés à la scolarité de l'enfant peuvent générer leur lot de contrariétés : 68 % des parents y voient une source de tensions et de stress, et 50 % une « corvée »** ■ **S.G.**

Source : Observatoire Cetelem/sondage Harris, « L'éducation, à quel prix ? », 2018.

## Pallier les faiblesses de l'institution scolaire

On est donc très loin, en tous les cas aujourd'hui, d'une transmission par osmose ou par bain culturel. La réussite scolaire est plutôt le produit d'un travail parental intense, directif et explicite, au sein des foyers. Si bien que l'on peut même parler d'une professionnalisation du métier de parent. Par la pédagogisation de la vie quotidienne (apprendre à compter en mettant le couvert, lire les boîtes de céréales, découvrir les conversions en faisant de la pâtisserie…), le préapprentissage de la lecture ou les exercices supplémentaires, de nombreuses familles s'emploient à façonner les dispositions scolaires de leur progéniture : curiosité intellectuelle, goût de l'effort, persévérance, régularité, gestion de son temps, sens des priorités… Une implication qui n'est pas toujours visible, les parents tendant à minimiser leur rôle et préférant évoquer les facilités de leur enfant. Par ailleurs, si le rôle des parents est devenu aujourd'hui si crucial dans la réussite scolaire, c'est aussi parce que l'école primaire, fragilisée par des réformes récurrentes qui empêchent de stabiliser des savoir-faire, et affaiblie par des missions de plus en plus larges et sans proportion avec les moyens octroyés, peine à assurer son rôle de réduction des inégalités. ■

**Pour aller plus loin…**

- **Le Goût de l'effort. La construction familiale des dispositions scolaires**
  Sandrine Garnier, Puf, 2018.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# Jouer pour progresser ?

**Le marché des applications ludoéducatives explose. Quelle est l'efficacité de ces jeux sur les résultats scolaires et la motivation des élèves ?**

CATHERINE DE COPPET

Il suffit d'aller visiter un site de téléchargement d'applications mobiles pour s'en rendre compte : les produits numériques à destination des enfants, estampillés « éducatifs », sont légion, et rencontrent un fort succès auprès des familles. L'argument de vente réside souvent dans la promesse faite aux parents qu'ainsi, *« l'enfant apprendra en s'amusant »*. Qu'en est-il vraiment ?

## Jeu ou exercice ?

Ces produits ludoéducatifs recouvrent de fait plusieurs types de démarches : celle de l'exercice (répétition, application d'un savoir acquis) et celle du jeu proprement dit. Le fait même que le support soit numérique, et donc interactif, suffit parfois à qualifier de ludique une application qui n'est en fait qu'une collection d'exercices (comme l'appli « Pizza Fractions » pour les fractions). La confusion tient à la « gamification » ambiante, qui consiste à reprendre au sein d'interfaces numériques, éducatives ou non d'ailleurs, des codes empruntés au jeu vidéo : récompenses selon la progression, modifications à chaque changement de niveau. En outre, dans le champ de l'éducation, mais aussi de la formation professionnelle, sont apparus dans les années 1990 ce qu'on appelle les *serious games* ou « jeux sérieux », qui s'inspirent beaucoup des jeux vidéo dans leur graphisme et leur déroulé. À l'instar de « 2025 ex machina », un jeu d'éducation créé dans le cadre du programme « Internet sans crainte », qui permet de se glisser dans la peau d'un détective du futur chargé d'aider des individus à effacer les traces qu'ils ont laissées sur le Web au fil des années. Ces jeux pédagogiques cumulent dans leur mécanisme deux dimensions : l'une, sérieuse (leur finalité étant l'acquisition de connaissances ou de compétences) et l'autre, ludique (l'activité elle-même) (1).

## Des jeux plus ou moins motivants

À quel niveau ces jeux peuvent-ils aider les enfants et adolescents ? C'est le plus souvent la motivation qui est mise en avant : en faisant de l'apprentissage un divertissement, les jeux stimuleraient la motivation à apprendre. Ce lien n'est pourtant pas si évident. Trois chercheurs (2) ont récemment observé que les jeux numériques étaient plus ou moins motivants selon l'intégration ou non dans leur mécanisme de certains ressorts : l'autonomie du joueur, sa connexion aux autres, le sentiment de compétence qu'il développe au fil des étapes ou encore la satisfaction d'avoir un effet sur son environnement. Autrement dit, tous les jeux digitaux ne sont pas motivants en soi.

Depuis quelques années, la recherche s'est intéressée plus spécifiquement à l'impact du support numérique. Chercheurs en psychologie cognitive à l'université Aix-Marseille, Julie Lassault et Johannes Ziegler (3) louent les qualités propres à ce support : *« Par exemple, la haute définition graphique, la qualité des stimulations auditives, le retour immédiat sur les performances, l'apprentissage par exploration et interaction active, et l'aspect ludique qui permet de maintenir l'attention et la motivation des élèves. »* Certains laboratoires de psychologie cognitive se sont mis eux-mêmes à produire des activités numériques

## Des outils pour choisir les bonnes applis !

**Pour les parents** qui ont décidé d'utiliser la tablette ou le *smartphone* à des fins éducatives pour leur progéniture, difficile de s'y retrouver dans la jungle des applis. Une association de prévention du décrochage scolaire, Je passe partout, basée à Montréal, actualise régulièrement un guide en ligne des applications éducatives pour les parents (https://jepassepartout.org). Côté recherche, Margarida Romero, Thérèse Laferrière et Thomas Michael Power de l'université Laval (1) ont mis au point une échelle (https://elearnmag.acm.org) permettant d'évaluer, pour les technologies numériques, le degré d'engagement créatif de l'élève qu'elles amènent. Du niveau 1 (usage passif) au niveau 5 (cocréation de connaissance, avec un impact au-delà de la salle de classe), ce barème est une bonne référence pour les enseignants comme pour les parents avertis. Pour les *serious games* enfin, le laboratoire Ludoscience a créé un site qui classe plus de 3 300 jeux en fonction de leur objectif, de leur public et de leur mécanisme de jeu : de quoi trouver l'inspiration ! ■ **C.C.**

(1) Margarida Romero, Thérèse Laferrière et Thomas Michael Power, « The move is on! from the passive multimedia learner to the engaged cocreator », *E-Learn Magazine*, mars 2016.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

EMS-Forster/Getty

ludiques (au sens large) à partir de leurs recherches. C'est le cas, pour le calcul, de « L'attrape-nombres » (2011) et de « La course aux nombres » (2004), sites d'exercices développés par l'unité Inserm-CEA de Neuroimagerie Cognitive (dirigée par Stanislas Dehaene), mais aussi, pour l'entraînement à la lecture, de « Graphogame » (2018), développé par le laboratoire de psychologie cognitive de l'université Aix-Marseille. Lors d'une première évaluation, « Graphogame » a donné des résultats intéressants pour la progression en lecture des enfants à risque de dyslexie (4). Un test à plus grande échelle est en cours.

Plusieurs autres expériences sont à suivre à cet égard. Le projet Fluence, porté par le CNRS avec l'académie de Grenoble et le vice-rectorat de Mayotte, conçoit des logiciels ludiques pour prévenir les troubles d'apprentissage de la lecture, dont la version 2 est actuellement en test. L'idée est d'aider l'enfant à développer son attention visuelle, considérée comme l'une des sous-activités participant de l'activité « lecture ». Selon Sylviane Valdois, neuropsychologue porteuse du projet, le support numérique est idéal pour ce genre d'entraînement. Le logiciel s'adapte au niveau de chacun grâce à un algorithme ; il a aussi le mérite d'être utilisable en autonomie, sans intervention de l'enseignant.

## L'importance du médiateur

C'est pourtant là que le bât blesse quand on essaie de caractériser l'efficacité des jeux numériques sur l'apprentissage. Car on n'apprend jamais hors-sol : la situation d'apprentissage doit être considérée dans son ensemble : type d'activité, ressources utilisées, intervenants, durée de l'activité, finalité… Une remarque valable pour les *serious games*, selon Julian Alvarez : ceux-ci n'ont d'intérêt que s'ils sont reconnectés, après la partie de jeu, aux savoirs qu'on cherche à développer. D'où l'importance cruciale d'un médiateur, en l'occurrence, dans un cadre scolaire, de l'enseignant : c'est à lui qu'il revient d'introduire l'activité ludique, d'accompagner la partie de jeu, puis de mettre à distance le jeu une fois la partie jouée, pour transmettre *« le plaisir de comprendre »*.

Aucune application ne peut donc, à elle seule, se substituer à un médiateur. Mais certaines peuvent jouer, à un instant T, sur la motivation à apprendre, en présentant par exemple les maths sous un autre aspect. Plus durablement, les applications numériques permettent de développer un certain nombre de compétences transversales. La plus évidente d'entre elles est l'agilité numérique, une réalité que des chercheurs de l'université de Bourgogne ont tenté de mesurer récemment chez des élèves d'élémentaire (5). Leur étude a montré que les compétences numériques des élèves étaient très contrastées selon leur pratique domestique du numérique. D'autres compétences peuvent être développées grâce au digital, plus spécifiquement lorsqu'il est proposé à l'élève de créer en équipe un jeu numérique, comme l'a démontré Margarida Romero. Inventer un jeu permettrait de développer l'attention visuelle, la résolution de problèmes, mais aussi la communication, la collaboration, la créativité et la pensée critique. Il ne s'agit pas de compétences scolaires *stricto sensu*, mais d'autant d'atouts transférables dans les apprentissages scolaires ou même dans la vie professionnelle. ■

(1) **Julian Alvarez et Damien Djaouti,** *Introduction au serious game*, 2e éd., Questions théoriques, 2010.
(2) **Jean-Nicolas Proulx, Margarida Romero et Sylvester Arnab,** « Learning mechanics and game mechanics under the perspective of self-determination theory to foster motivation in digital game based learning », *Simulation and Gaming*, 2017.
(3) **Julie Lassault et Johannes Ziegler,** « Les outils numériques d'aide à l'apprentissage de la lecture », *Langue française*, n° 199, septembre 2018.
(4) ***Ibid.***
(5) **Amélie Duguet, Jean-François Giret et Sophie Morlaix,** « Utilisation du numérique à l'école élémentaire : profils d'utilisation et analyse des compétences », *Carrefours de l'éducation*, n° 47, 2019



Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# Pour l'amour du prof

**Lorsqu'un élève se sent aimé par son enseignant, il s'engage dans ses études avec plus d'entrain, de confiance et de réussite. L'implication affective des profs est un puissant levier scolaire.**

**Mael Virat**
Chercheur en psychologie à l'École nationale de protection judiciaire de la jeunesse, il est l'auteur de *Quand les profs aiment les élèves. Psychologie de la relation éducative*, Odile Jacob, 2019.

À la grande déception de ses parents, Mathéo n'a pas aimé ses premières années d'école. Pour expliquer son désintérêt et ses comportements inadaptés, il a longtemps répété *« c'est nul l'école »*, finissant par convaincre ses parents qu'il n'était peut-être pas fait pour cela. Cependant, en CM1, à l'arrivée de Julie, la nouvelle maîtresse de l'établissement, ils décrivent un *« incroyable »* changement. Mathéo se met à dire qu'il adore ce qu'il apprend et à travailler spontanément à la maison. Son niveau scolaire progresse vite et ses relations en classe s'apaisent. Pourtant, les pratiques pédagogiques de Julie ne sont pas plus innovantes que celles des enseignantes précédentes. Alors, que s'est-il passé ? Pour ses parents, la clé du changement est ailleurs : Julie fait preuve d'affection et parvient à prendre chaque élève en considération. Mathéo parle d'une maîtresse *« contente »* et qui fait toujours attention à lui.

Cette histoire n'a rien d'original. De nombreux élèves, quel que soit leur niveau scolaire, ont vécu la même chose. À tel point que des chercheurs du monde entier en ont fait un objet d'étude. Ainsi, en 1991, Robert Pianta et Sheri Nimetz, de l'université de Virginie aux États-Unis, commencent à étudier spécifiquement la dimension affective de la relation enseignant-élève et montrent ses effets positifs sur les compétences scolaires et sociales des enfants à l'école maternelle (1). Depuis, des centaines d'études sur le même sujet ont été conduites et les résultats convergent, qu'il s'agisse d'élèves du primaire, du secondaire ou d'étudiants dans le supérieur. Comment expliquer cet impact du lien enseignant-élève sur les apprentissages ?

## Pas d'apprentissage sans exploration

L'apprentissage est un processus actif qui implique de pouvoir orienter son attention vers des objets ou événements nouveaux. Apprendre nécessite parfois de remettre en question certaines représentations et d'accepter de commettre des erreurs. L'apprentissage a lieu hors de la zone de confort de l'individu. Pour qu'il soit rendu possible, de nombreux psychologues postulent l'existence d'une tendance innée qui incite à observer et interagir avec son environnement pour en avoir une meilleure maîtrise : c'est l'exploration.

Toutefois, son issue est incertaine. Lorsqu'elle est fructueuse, l'exploration donne accès au plaisir de la découverte et au sentiment de compétence. Lorsqu'elle est infructueuse, elle peut conduire au doute et à un sentiment inconfortable d'incertitude ou de menace. Les pédagogues ont bien décrit ce sentiment provisoire d'échec ou d'impuissance inhérent à tous les apprentissages.

Dans une étude réalisée auprès d'une cinquantaine d'élèves du secondaire réalisant un test de grammaire, des chercheurs autrichiens ont évalué, exercice après exercice, le sentiment de réussite des élèves et leur niveau d'anxiété (2). Les résultats montrent que le fait d'avoir eu des difficultés pour réaliser un exercice s'accompagne d'une anxiété relativement importante et d'une difficulté à maintenir son attention sur l'exercice. Pire, cette anxiété amène à une perte de confiance des élèves dans leur capacité à réussir l'exercice suivant, en conduisant certains à décrocher de l'activité. La tendance à l'exploration peut donc être affectée par les obstacles. Pour la maintenir, l'élève se doit de réguler sa frustration et se montrer persévérant.

## Pas d'exploration sans sécurité

L'exploration n'est pas simplement un processus individuel. Elle est influencée par les relations sociales. C'est ce qu'explique l'une des plus importantes théories actuelles, consacrée aux relations avec les proches : la théorie de l'attachement. Son principal message est le suivant : recevoir de l'attention et du soutien produit un sentiment de sécurité affective. Ce sentiment rend possible l'exploration de l'environnement. Par conséquent, un individu qui se sent soutenu se montre plus enthousiaste et plus curieux face aux apprentissages.

Dans le cadre scolaire, le sentiment de sécurité est particulièrement important lorsque la difficulté de la tâche augmente, comme l'a montré l'observation des interactions entre enseignants

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

FatCamera/Getty

et élèves. Par exemple, les chercheurs hollandais Jochem Thijs et Helma Koomen ont filmé près d'une centaine d'enfants d'âge préscolaire en binôme avec leur enseignant, qui devaient tenter de remettre dans l'ordre des séries d'images séquentielles (3). L'analyse des vidéos indique que les comportements de soutien des enseignants (attention, encouragements, intérêt pour le point de vue de l'enfant…) sont fortement associés aux manifestations de sécurité affective des enfants (détente, spontanéité, absence de gestes nerveux…). De plus, cette sécurité affective est à son tour reliée aux comportements exploratoires des enfants, qu'il s'agisse de faire preuve d'indépendance ou de persistance. Des résultats du même type ont été obtenus dans différents contextes et à différents âges, y compris avec des adultes.

La réaction de l'élève au sentiment d'échec dépend donc de la confiance qu'il a en ses capacités, mais également de la manière dont il est entouré. S'il est étayé, en particulier sur le plan émotionnel, l'élève retrouve un sentiment de sécurité et poursuit son exploration et ses apprentissages. À l'inverse, en l'absence d'une personne sécurisante, les ressources cognitives de l'enfant sont redéployées vers d'autres objectifs : réguler la frustration, éviter la tâche, trouver d'autres comportements qui apportent un sentiment de réussite et de maîtrise… Sa capacité attentionnelle n'est donc plus au service des apprentissages.

## Pas de sécurité sans se sentir aimé

S'appuyant sur ses expériences passées, l'élève anticipe la rencontre avec l'échec et le sentiment d'insécurité qui l'accompagne. S'il estime qu'il risque de manquer de soutien en cas de difficulté, il peut limiter son engagement dans l'exploration. Ce soutien potentiel a été qualifié par John Bowlby de « base de sécurité affective » (4). Le psychiatre et psychanalyste britannique illustre ce concept en faisant une analogie avec la base militaire de laquelle partent des soldats en sachant qu'ils peuvent s'y replier en cas de difficulté : *« Ce n'est que lorsque le commandant du corps expéditionnaire est sûr de la sécurité offerte par la base qu'il osera aller de l'avant et prendre des risques. »* La base de sécurité affective est d'une nature un peu différente : elle garantit le sentiment d'avoir de la valeur.

Comment l'enseignant peut-il jouer le rôle de base de sécurité pour que ses élèves maintiennent leur expédition vers les apprentissages ? Tout d'abord, il y parvient en se montrant disponible et disposé à aider les élèves qui rencontrent des difficultés. Les marques d'attention jouent ici un rôle central, tout comme les encouragements et les marques de confiance dans la capacité des enfants à apprendre. Il y parvient également en se montrant sensible et en encourageant ses élèves à exprimer leurs difficultés et leurs ressentis. Enfin, il sécurise ses élèves en se montrant lui-même impliqué affectivement : il éprouve du plaisir à passer du temps avec eux, il est affecté par leurs réussites et leurs échecs, il s'autorise parfois à dévoiler ce qu'il ressent…

Fournir une base de sécurité est finalement une attitude engageante qui peut se décrire comme une forme d'amour particulière, tournée vers le bien d'autrui, que l'on nomme « amour compassionnel » ou « amour altruiste » (Virat, 2019). Comme dans le cas de Mathéo, cette forme d'amour, quand elle est exprimée par les enseignants, participe à la réussite des élèves. ■

(1) **Robert Pianta et Sheri Nimetz,** « Relationships between children and teachers: Associations with classroom and home behavior », *Journal of Applied Developmental Psychology*, vol. XII, n° 3, juillet 1991.
(2) **Tina Hascher,** « Learning and Emotion. Perspectives for theory and research », *European Educational Research Journal*, vol. IX, n° 1, 2010.
(3) **Jochem Thijs et Helma Koomen,** « Task-related interactions between kindergarten children and their teachers.The role of emotional security », *Infant and Child Development*, vol. XVII, n° 2, mars-avril 2008.
(4) **John Bowlby,** *A Secure Base. Parent-child attachment and healthy human development*, Basic Books, 1988.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Syda Productions/Adobe

# L'influence des copains

**Les fréquentations des enfants et des adolescents inquiètent souvent les familles. Mais quels sont leurs effets réels sur la scolarité ?**

Hugo Albandea

Aller à école, ce n'est pas seulement apprendre à lire, écrire, compter et retenir la date de la bataille de Marignan. C'est aussi élaborer une vie sociale hors du foyer familial. Les copains et les copines nous accompagnent des mois ou des années durant, et cela n'est pas sans conséquences. Dans les années 1990, la psychologue Judith Harris mettait en évidence le rôle des pairs dans la construction des individus dès l'école primaire (1). Dans le domaine de l'éducation, les chercheurs parlent des « effets de pairs » (2), mis en lumière pour la première fois en 1966 dans le rapport Coleman (du nom d'un sociologue américain). Cette étude, malgré sa méthodologie bancale, jette un pavé dans la mare : les résultats d'un individu seraient conditionnés par les caractéristiques de ses camarades, en particulier par leur milieu social. Cinquante ans plus tard, où en est-on ? Globalement, on sait que les élèves ayant les meilleures notes ont tendance à tirer les autres vers le haut. De même, la concentration d'élèves en difficulté pénalise les performances de tout le groupe. Voilà pour les grandes lignes.

Mais dans le détail, l'affaire est plus complexe. L'influence des pairs est peu marquée avant le collège, sans doute parce que les questions d'identité et d'amitié ne prennent vraiment de l'ampleur qu'à la préadolescence. Pour beaucoup d'élèves, l'entrée au collège est l'occasion de redéfinir son cercle d'amis. À ce moment-là, plutôt que de privilégier des copains de

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

longue date, les adolescents préfèrent fréquenter des élèves aux résultats comparables : les plus studieux se tournent vers les meilleurs éléments de leur classe, tandis que ceux qui sont en difficulté vont avoir tendance à se regrouper pour préserver leur estime d'eux-mêmes.

Quelle influence exercent-ils les uns sur les autres ? Du point de vue des notes, les chercheurs ont mis en évidence un premier effet marquant : les élèves les plus faibles sont les plus sensibles à l'influence de leurs pairs. Une hausse du niveau scolaire des camarades de classe a des répercussions positives de deux à cinq fois supérieures pour eux que pour les meilleurs. À l'inverse, la concentration d'enfants de nationalité étrangère (avec un niveau faible par rapport aux autres et un environnement familial moins propice à la réussite scolaire) a des effets négatifs sur les performances du groupe. Des chercheurs ont également mis en évidence l'influence négative que peuvent avoir des élèves indisciplinés. Certaines études menées au collège ont montré que les « perturbateurs » avaient un impact négatif sur les performances de toute leur classe, ce qui n'est pas le cas des élèves ayant de faibles résultats (3). Bref, le niveau scolaire des copains (bon ou mauvais) n'a rien de contagieux, alors que leur indiscipline peut nuire au travail scolaire…

## Des effets surestimés

Les amis ont surtout une incidence sur l'orientation (choix d'une filière au lycée, ambition pour les études supérieures) et sur les comportements (indiscipline, triche aux examens, temps passé à faire ses devoirs). Il ne s'agit pas seulement d'imiter les autres dans le but d'être accepté. Comme l'explique le psychologue Albert Bandura, les individus ont tendance à calquer leur conduite sur celle de leurs camarades sans même s'en apercevoir. Ce qui modifie leur perception d'eux-mêmes et affecte leurs choix. *« Celui qui fréquente les sages devient sage »*, disait le roi Salomon. Mais côtoyer de bons éléments dans une option « latin » ne suffit pas. Des chercheurs américains ont montré que deux étudiants d'un même internat n'avaient de l'influence l'un sur l'autre que s'ils avaient suffisamment de moments en commun sur leur emploi du temps.

C'est là qu'il faut nuancer le tableau : les effets de pairs ne sont pas systématiques et s'avèrent souvent surestimés, aussi bien par les chercheurs – à commencer par James Coleman, auteur de l'étude princeps – que par les familles. Être dans une classe d'enfants favorisés, par exemple, a peu d'effet. L'économiste Thomas Piketty écrivait en 2006 : *« Une taille de classe réduite de deux élèves a plus d'effet sur la réussite scolaire que de passer d'une classe avec 0 % d'enfants favorisés à 100 % d'enfants favorisés. »* En France, être scolarisé dans les écoles les plus favorisées socialement n'augmente les résultats à l'entrée en sixième que de 5 % en maths et de 2 % en français (4).

## Favoriser la mixité scolaire

Par ailleurs, il n'est pas toujours évident pour les chercheurs d'isoler les effets de pairs de tous les effets du contexte. Le comportement et les résultats d'un élève peuvent être liés à de multiples facteurs tels que l'établissement ou le professeur. Par exemple, en France, les enseignants les plus expérimentés ont tendance à travailler dans les établissements les mieux réputés. Ce qui peut induire des jugements biaisés : si des parents inscrivent leur enfant dans un lycée très réputé pour mettre un terme à ses « mauvaises fréquentations » du collège, à quoi attribuer une hausse de ses notes ? À son groupe d'amis, à son enseignant, au climat de l'établissement ? En avril 2019, le Laboratoire interdisciplinaire d'évaluation des politiques publiques (Liepp) dressait un bilan prudent : *« L'ampleur des effets diffère très sensiblement d'une étude à l'autre (5). »*

Quelles conclusions en tirer au niveau des pratiques ? Les parents préféreront voir leur rejeton en compagnie des bons élèves que des mauvais, surtout au vu des recherches citées plus haut. *A contrario*, l'Éducation nationale française se veut intégratrice et pose la mixité comme principe pour lutter contre les ségrégations et inégalités à grande échelle. La carte scolaire est censée en être l'instrument privilégié. Mais cette démarche de l'État se heurte aux stratégies des familles des classes moyennes et supérieures. Ces dernières auront recours aux classes à option (bilangue, musique…) ou aux établissements privés pour s'assurer que leurs enfants soient en compagnie de bons élèves. Il semble impossible de contourner toutes les stratégies élitistes des familles. Sauf à les convaincre, et c'est là tout le paradoxe des effets de pairs, que côtoyer l'excellence n'est pas nécessairement payant pour les enfants… Certes, les élèves ont plutôt tendance à s'améliorer au contact de camarades d'un niveau légèrement supérieur. Mais un niveau trop élevé de la classe peut être pernicieux, avec le risque de perdre pied ou de se sentir en échec. Sans compter que plus le niveau de leurs camarades est élevé, plus la probabilité qu'ils redoublent augmente, car la compétition scolaire tourne en leur défaveur. Ce qui accentue aussi leurs chances d'être orientés sur des filières professionnelles qu'ils n'auraient pas nécessairement choisies.

Il y aurait donc un niveau « optimal » de mixité scolaire, ni trop ni pas assez, mais personne n'a pu le mettre en évidence. Lutter contre la ségrégation apparaît toujours comme indispensable, et à ce titre les expérimentations de secteurs multi-collèges (ayant pour projet de mélanger les publics de deux établissements) à Paris ont permis d'améliorer la mixité tout en évitant une fuite vers le privé. Un espoir pour réconcilier les attentes des familles et les projets de l'Éducation nationale. ■

(1) **Judith Harris,** *The Nurture Assumption. Why children turn out the way they do*, Free Press, 1998.
(2) **Rodrigo Fossa,** « Les effets de pairs à la lumière des interactions entre élèves et des dimensions subjectives du vécu scolaire », université de Bourgogne, 2011.
(3) **Thibault Brodaty,** « Les effets de pairs dans l'éducation : une revue de littérature », *Revue d'économie politique*, 2010/5.
(4) **Laurent Davezies,** « Influence des caractéristiques du groupe des pairs sur la scolarité élémentaire », *Éducation et formations*, n° 72, septembre 2005.
(5) **Olivier Monso *et al.*,** « Les camarades influencent-ils la réussite et le parcours des élèves ? », Sciences Po, *Liepp Working Paper*, n° 86, avril 2019.



Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# Bien dormir pour mieux apprendre

**Le sommeil est un ange gardien des apprentissages : il fortifie la mémoire, décuple l'attention, stimule la créativité et accélère la maturation du cerveau.**

AMANDINE REY ET STÉPHANIE MAZZA
Centre de recherche en neurosciences de Lyon, université Lyon-I.

Le manque de sommeil chez l'enfant et l'adolescent est considéré comme une nouvelle épidémie. Les nuits trop courtes, fragmentées, pas suffisamment reposantes s'enchaînent et leurs journées en pâtissent. Le sommeil permet à l'organisme de récupérer et de sécréter l'hormone de croissance, mais il joue aussi un rôle crucial dans les mécanismes d'apprentissage et de mémorisation. Le manque de sommeil se traduit par des difficultés d'attention et de concentration, une augmentation de l'irritabilité, une sensation de fatigue physique et mentale. Mais il entrave également la maturation du cerveau au cours du développement de l'enfant *(encadré)*. De nombreuses études confirment qu'un sommeil satisfaisant en quantité, mais aussi en qualité, favorise les apprentissages, notre attention et notre mémoire.

## Sommeil et performances scolaires

Plusieurs études réalisées dans divers pays (Israël, Turquie, Chine, Canada, États-Unis, France) rapportent en effet qu'il existe un lien fort entre sommeil et performances scolaires. Une étude de cohorte a montré que les enfants qui dormaient en moyenne une heure de moins que leurs pairs à l'âge de 2 ans et demi présentaient de moins bonnes performances à l'entrée à l'école primaire (1). La réduction de sommeil n'a pas besoin d'être importante ou ancienne pour que des effets délétères soient visibles dans la scolarité. À l'école primaire, une réduction du sommeil pendant une semaine suffit pour que les enseignants notent des changements de comportements et de performances en classe. Une durée de sommeil inférieure à 10 heures par nuit chez les jeunes enfants multiplie par trois le risque de comportements d'hyperactivité. Cette information est importante car à la différence de l'adulte, qui aura tendance à piquer du nez après une mauvaise nuit, les enfants ont, quant à eux, tendance à s'exciter et présenter des comportements se rapprochant de l'hyperactivité. Outre une durée de sommeil adéquate, la qualité du sommeil joue également son rôle. Les travaux de David Gozal, chercheur à l'université de Chicago, ont révélé que 80 % des enfants avec de faibles résultats scolaires présentaient une moindre qualité de sommeil (2). La qualité du sommeil est cruciale pour développer les capacités d'attention et de vigilance nécessaires aux apprentissages.

*Les bonnes habitudes de sommeil doivent commencer dès le plus jeune âge.*

L'impact pernicieux d'un mauvais sommeil sur les résultats scolaires s'explique en partie par le lien étroit entre sommeil et fonctionnement cognitif. Le manque de sommeil chez l'enfant induit des difficultés de concentration, des difficultés pour contrôler son attention et réguler ses émotions, se traduisant par plus d'impulsivité et moins de résistance à la frustration. Or, toutes ces compétences sont nécessaires aux apprentissages. La restriction du sommeil chez les enfants âgés de 10 à 14 ans est associée à une diminution des capacités de flexibilité mentale et à une réduction de leur créativité. De manière intéressante lorsque l'on permet aux enfants de se coucher plus tôt pendant trois nuits consécutives, leur temps de sommeil augmente d'environ 30 minutes et leurs capacités de mémorisation s'améliorent (3).

## Une mémoire optimisée

Hermann Ebbinghaus, en 1885, a été le premier à s'intéresser à l'influence d'une période de sommeil sur la mémoire. Il a montré que lorsqu'une période de sommeil était intercalée entre un apprentissage et sa restitution, le nombre d'informations retenues était plus important. Ainsi, dormir après avoir appris du nouveau vocabulaire ou une poésie augmente nos chances de nous en souvenir. Le

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

GlobalStock/Getty

sommeil permet de transformer un souvenir labile en un souvenir stable, plus permanent et moins sensible aux interférences. Une période de sommeil, même s'il s'agit d'une courte sieste, permet de restructurer les souvenirs, de les intégrer à d'autres connaissances. Elle participe aussi à l'effacement des informations les moins pertinentes. Cette consolidation des apprentissages pourrait être liée à la réactivation spontanée pendant le sommeil des régions cérébrales impliquées au moment de l'apprentissage.

## Favoriser les activités calmes et sans écran

Les difficultés de sommeil sont présentes à tout âge de la vie mais ne se manifestent pas de la même manière ni pour les mêmes raisons. 30 % des enfants d'âge scolaire présenteraient un sommeil inadéquat, principalement lié à une mauvaise hygiène de sommeil. Les méthodes permettant de remédier à ces difficultés vont être de l'ordre comportemental. Les bonnes habitudes de sommeil doivent commencer dès le plus jeune âge. Elles consistent, pour les parents, à leur apprendre à s'endormir seul, ce qui leur permettra plus facilement de se rendormir en cas de réveil nocturne. Les jeunes enfants manifestent souvent une résistance à aller au lit. La principale prise en charge consiste en la mise en place d'un rituel adapté. Il n'existe pas de rituel universel, mais la régularité et le calme des activités, dans les heures précédant le coucher, sont des facteurs primordiaux.

Chez les enfants d'âge scolaire et les adolescents, la sursollicitation provenant des écrans est de plus en plus importante. L'exposition à la lumière bleue des écrans va inhiber la production de mélatonine et provoquer des difficultés de régulation de l'horloge interne. Les conséquences néfastes de l'exposition prolongée aux écrans le soir, telles que l'allongement du délai d'endormissement et la réduction du temps de sommeil, ont été montrées dans 90 % des études s'intéressant à la relation entre écrans et sommeil (4). C'est pourquoi, dès l'âge scolaire, il est important de faire de la prévention et d'expliquer l'importance du sommeil. À cet égard, on peut citer le programme d'éducation au sommeil réalisable à l'école primaire (www.memetonpyj.fr), conçu par une équipe de l'université de Lyon. Grâce à cette approche ludique, les enfants ont pris connaissance des rôles du sommeil et des bons comportements. Cet apprentissage a eu des effets concrets : il s'est traduit par une augmentation de leur temps de sommeil de trente minutes par nuit, associée à une meilleure capacité à maintenir leur attention et à résister aux distractions.

## « Retard de phase » à l'adolescence

À l'adolescence, le sommeil subit de nouveaux bouleversements. Il est marqué par un « retard de phase » qui se manifeste par un décalage de l'heure du coucher d'environ deux heures, alors que les besoins de ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

## Un sommeil qui évolue selon l'âge

Christina Greke/Getty

**Chez l'homme, la durée et la structure du sommeil** se modifient tout au long de la vie. Les nouveau-nés dorment environ 16 heures, de manière discontinue, aussi bien le jour que la nuit. Progressivement, le sommeil de nuit devient continu et les parents se réjouiront de voir leurs enfants «faire leur nuit». Lors des premiers mois de la vie, les stades de sommeil tels que nous les connaissons chez l'adulte n'existent pas encore. Le sommeil des bébés se répartit entre «sommeil calme» et «sommeil agité». Le premier correspondra plus tard à ce que l'on appelle le «sommeil lent», caractérisé par des ondes cérébrales lentes et une activité physiologique ralentie (ralentissement du rythme cardiaque et de la pression artérielle ainsi que réduction du tonus musculaire et de la température interne). Le second, le «sommeil agité», deviendra le sommeil paradoxal, désigné par une activité cérébrale très élevée et des mouvements oculaires rapides.

Alors que l'adulte est temporairement paralysé pendant le sommeil paradoxal, le nouveau-né bouge, des expressions sont visibles sur son visage, il sourit, mais aussi grogne.

Il s'agirait pour le docteur MarieJosèphe Challamel d'un premier signe de l'apprentissage des expressions émotionnelles (1). Alors que chez l'adulte le sommeil paradoxal suit le sommeil lent, le bébé s'endort en sommeil agité. C'est à un pionnier français de la médecine du sommeil, Michel Jouvet, que nous devons la découverte du sommeil paradoxal. C'est principalement au cours de cette phase du sommeil que nous rêvons. Selon Howard Roffwarg, neurologue américain, le sommeil agité pendant les premières années de la vie participerait aux acquisitions sensorielles et motrices en favorisant la mise en place et le développement des circuits nerveux.

À partir de l'âge de 3 ans, les nuits des enfants sont constituées de sommeil lent suivi de sommeil paradoxal qui s'enchaînent de manière cyclique. C'est cette structure que nous conserverons tout au long de notre vie. Le sommeil lent est présent en grande quantité chez les enfants et les adolescents. Il joue un rôle prépondérant dans la maturation du cerveau et la constitution des synapses, points de communication entre les cellules nerveuses. Penser que le manque de sommeil affecte les apprentissages uniquement en rendant les enfants plus somnolents est une erreur. C'est la constitution du cerveau qui en dépend, et de ce fait les acquisitions sur le long terme. ■ **A.R. ET S.M.**

(1) **Marie-Josèphe Challamel**, *Le Sommeil de l'enfant*, coll. Elsevier Masson, 2009

sommeil sont encore conséquents. Le coucher tardif est aggravé par les changements de mode de vie, le travail le soir et l'utilisation des outils numériques. Le lever reste précoce en semaine en raison des horaires scolaires et on observe une restriction chronique de sommeil que le week-end ne permet pas de rattraper. Cette carence peut engendrer des difficultés scolaires et s'associe à une augmentation des accidents corporels, notamment pendant la pratique sportive. Le respect des règles d'hygiène de sommeil est crucial à cet âge, notamment en essayant de limiter le décalage de l'horaire du coucher et de maintenir une régularité des horaires semaine et week-end. À ces règles s'ajoute la régulation de la consommation d'excitants (alcool, café, Coca, tabac, drogues…) en fin de journée et de l'usage des écrans. Plusieurs études ont également montré qu'un aménagement des horaires scolaires, avec un début des cours plus tardif, serait bénéfique à la santé mentale et physique des jeunes, ainsi qu'à leur sécurité et à leurs performances académiques.

Dans les sociétés contemporaines, le sommeil est encore trop souvent assimilé à une perte de temps. Il serait temps de changer de perspective, et de mettre en place une réflexion sur la place du sommeil, au sein de nos familles et au-delà. Socle de notre santé mentale et physique, il est également un outil précieux pour augmenter nos performances et celles de nos enfants. ■

(1) **Évelyne Touchette *et al.***, «Associations between sleep duration patterns and behavioral/cognitive functioning at school entry», *Sleep*, n° 30, septembre 2007.

(2) **David Gozal**, «Sleep-disordered breathing and school performance in children», *Pediatrics*, n° 102, septembre 1998.

(3) **Gahan Fallone** *et al.*, «Experimental restriction of sleep opportunity in children. Effects on teacher ratings», *Sleep*, n° 28, septembre 2005.

(4) **Lauren Hale et Stanford Guan**, «Screen Time and Sleep among School-Aged Children and Adolescents: a Systematic Literature Review», *Sleep Medicine Review*, juin 2015.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

*Arrivé d'Arménie en 2013 sans parler le français, Stepan Khanyan a obtenu son bac avec mention «très bien» à Caen en 2019.*

Maxence Gorréguès/Liberté Caen

# Et pourtant ils réussissent !

**Des jeunes de milieux populaires accédant à une thèse de doctorat, des enfants de migrants qui intègrent Sciences Po, des dyslexiques qui réussissent à l'université… Quels sont les ingrédients de ces victoires qui déjouent les statistiques ?**

JUDITH CHETRIT

Selon l'enquête triennale Pisa, le système éducatif français reste l'un des plus inégalitaires des pays industrialisés : il tend plutôt à conforter les inégalités sociales et culturelles de départ qu'à les réduire. Pourtant, certains élèves déjouent les pronostics. Ils connaissent des réussites exceptionnelles alors même qu'ils semblent, sur le papier, cumuler les difficultés : ils sont issus d'un milieu défavorisé, n'ont pas de livres à la maison, ont des parents allophones et parfois même un trouble de l'apprentissage tel que la dyslexie. On les retrouve pourtant plus tard étudiants en prépa, en master, en doctorat, dans une grande école… Les sociologues parlent, à leur sujet, de *« réussites atypiques »*. Bien qu'issus du bas de l'échelle sociale, ces élèves parviennent à gravir les échelons, souvent en développant un sentiment d'émancipation et de revanche sociale. Quels sont les secrets de ces *« schizophrènes heureux »*, comme les désigne le sociologue Bernard Lahire (1) ?

Cette question a fait l'objet de nombreuses enquêtes sociologiques. On sait aujourd'hui qu'il existe plusieurs facteurs favorisants, qui finissent par dessiner un cercle vertueux. ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

## La résilience scolaire des enfants placés

**Les parcours scolaires des quelque 150 000 enfants** confiés à l'Aide sociale à l'enfance (ASE), et notamment aux familles d'accueil, restent en général vécus et décrits comme tortueux et stigmatisants. Pourtant, ce constat n'a rien d'une fatalité : certains s'accrochent, réussissent à décrocher le bac et à poursuivre des études supérieures parfois brillantes.
C'est à ces « accrocheurs scolaires » qu'Alice Anton Philippon, docteure en sciences de l'éducation et directrice des formations de l'Institut du travail social Pierre-Bourdieu, s'est intéressée dans sa thèse. La chercheure met en avant trois grands « facteurs de protection » qui interviennent dans leur réussite : des liens affectifs et sécurisants, une valorisation de l'école par leur entourage, et le développement de l'estime de soi et de la résilience.
A. Anton Philippon montre ainsi combien certaines familles d'accueil jouent un rôle déterminant dans la réussite de l'enfant qui leur est confié : *« L'accueil familial permet à certains jeunes de développer des liens forts avec une figure affective aux yeux de laquelle la scolarité est importante, ce qui semble influencer la trajectoire scolaire des jeunes confiés. »*
Cette influence est d'autant plus marquée que le jeune garde un contact avec l'un de ses parents, et que ce dernier s'intéresse également à la scolarité de son enfant. ■ J.C.

**Pour aller plus loin…**

- **« L'accrochage scolaire des jeunes confiés à une famille d'accueil : une réussite atypique au regard des parcours de vie »**, thèse de doctorat, École doctorale Sociétés, Humanités, Arts et Lettres, université de Côte d'Azur, 2017.

▶ Premier facteur, incontesté : l'investissement scolaire des familles. Quand bien même ils sont peu dotés scolairement et culturellement, certains parents jouent un rôle bénéfique dans la scolarité de leur enfant, simplement parce qu'ils accordent de l'importance à ce qui se passe sur les bancs de l'école : ils surveillent les devoirs, posent des questions, s'intéressent à la scolarité, notamment à l'école primaire et au collège. *« Même si ces parents ne comprennent pas tout ce que font leurs enfants à l'école et n'ont pas honte de dire qu'ils se sentent dépassés, ils les écoutent, prêtent attention à leur vie scolaire en les interrogeant et indiquent, par une multitude de comportements quotidiens, l'intérêt et la valeur qu'ils prêtent à ces expériences scolaires »*, souligne B. Lahire.
Cet intérêt parental légitime aux yeux de l'enfant l'utilité sociale de l'école et les opportunités d'apprentissage qui lui sont offertes. Il peut acquérir grâce à l'école un statut de « mentor » au sein de sa famille : il lit, écrit et explicite les courriers, aide les frères et sœurs, s'informe pour sa famille… Ce statut, au sommet de la hiérarchie familiale, va l'encourager à *« multiplier les tâches cognitives, élargir ses compétences et s'ouvrir à la culture »*, note le sociologue Benjamin Castets-Fontaine à partir de l'analyse de plusieurs « randonnées vertueuses » d'élèves de grandes écoles aux parents ouvriers, employés ou artisans peu diplômés (2).

### Des parents qui prônent l'école

Cette foi en l'école est souvent transmise par des parents eux-mêmes empêchés dans leur trajectoire scolaire. Ces derniers pensent qu'ils auraient pu avoir une meilleure vie s'ils avaient pu poursuivre leurs études ; ils croient à la valeur émancipatrice de l'école ; ils ont à cœur d'en transmettre le prix à leurs enfants. Selon Jean-Yves Rochex (3), professeur en sciences de l'éducation, la différence entre les élèves qui réussissent et les autres réside plus précisément en une prise de conscience précoce de l'importance et du sens attribué aux savoirs. *« Mon père né en Guinée avait été à l'école jusqu'à l'âge de 12 ans avant de partir plus tard au Sénégal pour commencer à travailler. En France, il s'est retrouvé magasinier alors qu'il aurait voulu faire de la comptabilité. Pour lui, l'école était le seul moyen de réussir dans la vie »*, raconte ainsi Saibatou Diallo, consultante en transformation digitale de 39 ans, qui a entrepris un master en plusieurs années après son entrée initiale dans la vie active avec une licence professionnelle. Souffrant d'une paralysie de son bras droit depuis la naissance, une bonne partie de son enfance lyonnaise a été faite d'allers-retours entre l'école, l'hôpital et la rééducation. Son père n'a cessé de se battre pour la faire accepter dans une école primaire classique ; il lui a payé des cours de maths au lycée pour qu'elle progresse plus vite. Cet engagement paternel a été structurant. Même son handicap physique est devenu un levier : *« Intrinsèquement, mon handicap m'a amenée à m'adapter en permanence »*, témoigne-t-elle.

### Les bienfaits d'un mentor

Outre les parents, des aînés proches, oncles et tantes, parrains ou marraines, grands-parents, cousins, éducateurs, peuvent aussi jouer ce rôle de soutien. Dans son autobiographie, l'historien Gérard Noiriel, fils d'une mère ouvrière et d'un père petit fonctionnaire et alcoolique, aîné de sept enfants, raconte comment sa marraine institutrice lui a appris à lire et à écrire (4) avant son entrée à l'école primaire, dans l'Alsace du milieu des années 1950. Le prenant en main, elle lui enseigne davantage que la lecture : elle lui transmet l'idée que son salut passe par l'école, l'encourageant par là même à s'investir d'emblée dans les études – même s'il s'est senti stigmatisé à l'école par ses camarades mieux nés. Première de sa famille à avoir eu le baccalauréat, Émilie, actuellement en préparation du concours de l'Ena, a aussi perçu très tôt l'école comme une échappatoire à sa condition sociale. *« Mes études ont été un refuge. J'avais besoin comme une éponge d'absorber tout ce qui venait de l'extérieur pour m'élever intellectuellement.*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

*Mais je me suis quand même beaucoup autocensurée dans mes ambitions »*, affirme la jeune femme de 28 ans en pointant également le rôle d'un chef qui l'a *« poussée »* à tenter le concours de la haute fonction publique.

Un parcours scolaire est constitué de rencontres et d'opportunités au sein des différents établissements fréquentés. C'est souvent à l'intérieur même du cadre scolaire qu'apparaît, à un moment ou à un autre, une bonne fée : un enseignant attentif et persuasif, un CPE vigilant, un principal qui tend la main, un conseiller d'orientation ou une documentaliste,

*Croire en ses capacités alimente le cercle vertueux de l'engagement scolaire.*

peuvent avoir un effet Pygmalion sur des élèves peu familiarisés avec le mode de fonctionnement du système éducatif. Un prof qui aiguillonne dans la bonne orientation à un moment clé d'une scolarité, qui donne un livre approprié au bon moment, qui transmet sa passion, qui croit en vous… Les témoignages ne manquent pas. Diagnostiqué dyslexique en fin de primaire, Arthur a redoublé son CM1 et sa sixième. Élevé par une mère célibataire et dépressive, il s'est toujours senti à la limite du décrochage scolaire jusqu'au milieu du collège. Sa professeure de français, se souvient-il, lui a donné le déclic. *« Elle trouvait toujours des solutions adaptées pour nous faire lire des bouquins, sans nous humilier, sans condescendance. »* Il lui a suffi de croiser cette enseignante pour s'engager sur la voie du succès. Il lui en est reconnaissant à vie. Titulaire d'un bac scientifique, il est aujourd'hui, à 32 ans, monteur de films documentaires et épanoui dans sa vie professionnelle.

Ces *« complicités de l'intérieur »*, d'après les professeurs en sociologie et en psychologie Bertrand Bergier et Ginette Francequin (5), sont source d'information, de motivation et de reconnaissance : elles contribuent à nourrir l'ambition, et à définir les objectifs de travail à atteindre.

## Se sentir reconnu comme « bon élève »

Mais réussir n'est pas seulement une question de soutiens ou de rencontres ; c'est aussi une affaire d'état d'esprit, les deux aspects étant d'ailleurs souvent liés. Le simple fait de se sentir reconnu comme « bon élève » permet de développer tout un système de croyances. Dans l'enquête qu'il a menée auprès de jeunes issus de milieux populaires ayant réussi leur parcours scolaire, B. Castets-Fontaine note à quel point *« croire en ses capacités »* est une expression récurrente chez les interviewés. Les interactions avec les professeurs et les camarades de classe participent de cette représentation de soi. Les élèves en réussite se sentent plus doués, plus forts, plus tenaces, plus efficaces. À tort ou à raison, peu importe : cette estime de soi alimente la « foi en sa bonne étoile », arme pour la compétition scolaire et alimente donc le cercle vertueux de l'engagement scolaire. *« Lorsqu'on se perçoit et qu'on est perçu comme brillant,* souligne le sociologue, *le choix le plus rationnel est de décider de gagner, et donc de travailler, de s'investir, de s'engager pour confirmer son image, de rester dans le jeu scolaire, de maintenir sa place. »* La confiance en soi a ainsi tendance à nourrir l'investissement dans le travail.

Il reste que ces parcours de réussite ne sont pas nécessairement linéaires. Il y a des élèves pour qui l'assiduité et les performances scolaires sont la seule voie envisageable, voire relèvent d'une évidence dès la maternelle ou le début du primaire. D'autres parcours passent par un déclic, parfois tardif, comme pour Arthur, le multiredoublant qui s'est mis à travailler en quatrième sous le regard bienveillant de sa prof de français. Certains étudiants se révèlent plus tard encore, en licence, lorsqu'ils découvrent une matière qui les passionne. Il existe aussi des adultes qui se découvrent capables de réussir au moment d'une reprise d'études, après une scolarité chaotique. Ces trajectoires, finalement assez nombreuses, échappent à la linéarité, d'apparence simple, du miracle scolaire.

Des dispositifs existent, spécifiquement adressés aux élèves « décrocheurs-raccrocheurs ». Aux plus découragés, ils offrent des jalons pour repartir de l'avant. Les sociologues Joël Zaffran et Juliette Vollet les ont étudiés de façon à isoler les facteurs les plus favorisants (6). Une *« relation personnalisée au formateur »*, rompant avec l'enchaînement antérieur de conflits scolaires, et des *« principes scolaires alternatifs les rassurant sur leurs compétences »* sont les deux principaux leviers mis en avant par les chercheurs. Cette conclusion fait écho à d'autres expériences détaillées par B. Bergier et G. Francequin : la « bonne note » justifie de revoir à la hausse ses aspirations, et la découverte d'activités où l'on est en position de réussite élargit le champ des possibles. Les grands succès commencent toujours par de petites réussites. ■

(1) **Bernard Lahire,** « La réussite scolaire en milieux populaires ou les conditions sociales d'une schizophrénie heureuse », *Ville-École-Intégration*, n° 114, septembre 1998.
(2) **Benjamin Castets-Fontaine,** *Le Cercle vertueux de la réussite scolaire. Le cas des élèves de grandes écoles issus de « milieux populaires »*, EME, 2011
(3) **Jean-Yves Rochex et Jacques Crinon (dir.),** *La Construction des inégalités scolaires. Au cœur des pratiques et des dispositifs d'enseignement*, Presses universitaires de Rennes, 2011
(4) **Gérard Noiriel,** *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Belin, 2003
(5) **Bertrand Bergier et Ginette Francequin,** *La Revanche scolaire. Des élèves multiredoublants devenus superdiplômés*, Érès, 2011.
(6) **Joël Zaffran et Juliette Vollet,** *Zadig après l'école. Pourquoi les décrocheurs scolaires raccrochent-ils ?*, Le Bord de l'eau, 2018.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

ENTRETIEN AVEC JEANNE SIAUD-FACCHIN

# Que faire en cas de blocage scolaire ?

**Anxiété ? Trouble de l'apprentissage ? Manque de confiance ?
Pour relancer un enfant en échec,
il faut prendre le temps d'identifier l'origine de ses difficultés.**

***Vous mettez en garde devant l'utilisation excessive du terme « échec scolaire » et suggérez de parler plutôt de « difficultés ». Quelle différence faites-vous entre ces deux termes ?***

La difficulté scolaire est normale et nécessaire à l'apprentissage. Pour mobiliser ses capacités, il faut être confronté à des difficultés. Mais quand la difficulté devient trop importante, on peut basculer dans l'échec. L'échec induit la démotivation et l'effondrement de l'estime de soi, ce qui, en retour, amplifie les difficultés scolaires. Une spirale peut se mettre en place très rapidement.

***Vous évoquez un basculement des approches du « tout psy » vers le « tout neuro » aujourd'hui. Quels en sont les risques ?***

Pendant longtemps, on a eu tendance, surtout en France, à expliquer les difficultés scolaires sous l'angle des troubles affectifs, passant parfois à côté d'un trouble neurologique. Ce type d'approche « tout psy » existe toujours. Il arrive encore qu'on associe une difficulté à entrer dans la lecture ou un blocage en maths à une relation trop fusionnelle avec la mère ou à un père trop sévère. Puis, les neurosciences sont arrivées et nous ont permis de mieux comprendre ce qui se passe dans le cerveau à ce moment-là. Elles ont pris une place prépondérante, notamment dans les pays anglo-saxons, avec parfois aussi des dérives. La meilleure illustration est celui de la Ritaline, médicament prescrit aux enfants avec un TDAH (trouble de déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité). Aux États-Unis par exemple, ce sont les professeurs eux-mêmes qui distribuent la Ritaline aux enfants turbulents. Or, si ce médicament peut être efficace dans le cas d'un réel TDAH, il n'a aucun effet quand la difficulté provient d'une forte anxiété, par exemple. Il faut donc avoir un regard le plus intégratif possible sur l'enfant pour bien comprendre ses difficultés. Pour l'enfant, c'est très important de savoir qui il est, comment il fonctionne et comment on va le sortir des complications qui sont les siennes, à tel ou tel moment de sa scolarité.

***Au-delà des troubles dys (dyslexie, dysgraphie…) et du TDAH, quels sont les principaux freins à la réussite scolaire selon vous ?***

Le premier frein est une faible estime de soi. Quand on n'a de cesse de ressasser des idées du style *« de toute façon, je n'y arriverai jamais »* ou *« dans ma famille, on a toujours été nul à l'école »*, on peut se retrouver en panne devant un devoir, alors qu'on a les compétences pour le réaliser. Le deuxième grand frein est le stress : il produit une hormone appelée cortisol qui vient envahir le cerveau et nous empêche d'accéder à nos compétences et nos ressources. Certains enfants peuvent rester des heures sur une page de cours, sans que rien ne rentre. C'est comme regarder Canal+ sans décodeur ! Enfin, le manque de motivation, quand il s'installe, est le troisième grand frein. Tous les enfants ont fondamentalement envie de réussir au départ. Mais pour être motivé, il faut entrer dans le circuit de récompense, c'est-à-dire avoir déjà réussi une fois. Quand on réussit, cela mobilise des hormones bienfaisantes. Par conséquent, on a envie de se confronter à d'autres exercices pour ressentir de nouveau cet état de plaisir et de bien-être. Pour avoir envie de réussir, il faut réussir. C'est aussi simple que ça ! Dire à un enfant *« il faut que tu te motives »* est une injonction paradoxale. On ne fait pas un effort pour être motivé. Le mental ne suffit pas.

***Certaines difficultés ne relèvent-elles pas aussi du milieu social (pas de livres à la maison, pas d'espace pour faire ses devoirs, parents allophones…) ?***

Il est vrai que le contexte culturel peut influer sur les résultats de l'enfant. Mais il faut prendre garde à ne pas surestimer les effets de contexte. Dans les établissements qui accueillent beaucoup d'enfants de milieux sociaux défavorisés, les enseignants s'attendent souvent à ce que ces élèves soient davantage en difficulté, ce qui peut les conduire à revoir leurs exigences à la baisse et à faire chuter leurs résultats. Or, les recherches que nous avons menées dans ce type de classes montrent au final des profils

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Vigneau2016/Wikimedia Commons

**JEANNE SIAUD-FACCHIN -** Psychologue, psychothérapeute et fondatrice des centres de consultation psychologique intégrative Cogito'Z, elle a notamment publié *Mais qu'est-ce qui l'empêche de réussir ?* (Odile Jacob, 2015).

assez similaires à ceux d'une classe ordinaire, avec un certain nombre d'enfants très intelligents et d'autres qui présentent des difficultés d'apprentissage.

***Les enseignants sont susceptibles de se sentir démunis face à des enfants diagnostiqués hyperactifs ou dys… Quelles attitudes leur recommandez-vous ?***

Il y a parfois des aménagements très simples à mettre en place pour permettre à ces élèves de suivre au mieux le rythme scolaire. J'ai eu le cas d'une enseignante qui a inventé un système de quatre cartes de couleur (rouge, orange, vert, bleu) pour un enfant qui présentait un trouble de l'attention. Quand l'enfant posait la carte rouge, elle savait qu'il avait besoin de bouger et elle lui proposait alors, par exemple, d'aller chercher des feuilles à la bibliothèque. Quand il montrait bleu, il signifiait qu'il avait besoin d'une pause ; orange, qu'il avait besoin de son attention pour s'en sortir dans un exercice ; et vert, que tout allait bien. Cet aménagement simple a permis à l'élève de se responsabiliser et de se sentir plus en sécurité dans la classe. Il a eu le sentiment d'être entendu et compris dans ses difficultés par l'enseignante.

***Du côté des parents, comment aider un enfant qui rencontre des blocages scolaires ?***

Beaucoup de parents culpabilisent d'avoir un enfant en difficulté scolaire. Ils se sentent attaqués dans leur sentiment de compétence parentale et vivent cela comme leur propre échec. Ils peuvent alors projeter sur leur enfant une forme d'agressivité qui risque d'amplifier encore ses difficultés. Pour sortir de ce cercle vicieux, il existe des clés qui peuvent aider au quotidien. Par exemple, proposer de l'aide à son enfant de manière ouverte (*« de quoi as-tu besoin ? »*, *« comment pourrais-je t'aider ? »*) plutôt que formuler des injonctions (*« il faut que tu travailles ! »*) ou des menaces. Les parents doivent aussi garder en tête qu'ils sont un modèle pour leur enfant. Leur propre équilibre personnel est le meilleur prédicteur de son équilibre à lui. Parfois, je vois en consultation des enfants qui me décrivent leurs parents rentrant à la maison en râlant et en racontant leurs malheurs au travail. Ces mêmes adultes vont réprimander l'enfant parce qu'il n'a pas révisé son contrôle, tout en lui expliquant qu'il faut qu'il travaille à l'école pour avoir un bon métier et être heureux dans la vie. Ces enfants me disent parfois : *« Travailler pour avoir cette vie-là, non merci ! »*

***Plus particulièrement chez les adolescents, on retrouve des « phobies scolaires » qui peuvent conduire à une déscolarisation totale. Que faire dans ce cas ?***

Tout d'abord, il faut différencier le refus scolaire anxieux et la phobie scolaire. Dans le premier cas, l'enfant dit clairement qu'il ne veut plus aller à l'école. Il exprime une anxiété massive dont il faut rechercher l'origine. Il n'est pas rare qu'on tombe sur un trouble des apprentissages non détecté. L'enfant a très envie de réussir, il travaille au maximum, mais n'a jamais les résultats espérés car le trouble l'en empêche. Au bout d'un moment, il s'épuise, se renferme et rejette l'école. Pour ce qui est de la phobie scolaire, l'enfant a envie d'aller à l'école, il s'y prépare tous les matins, mais ne parvient pas à franchir le seuil de l'établissement. La phobie scolaire est un trouble très complexe. Encore aujourd'hui, on comprend mal ses causes et on est souvent en difficulté pour la traiter. ■

**PROPOS RECUEILLIS PAR MARC OLANO**

Ce d

# Faut-il être heureux à l'école pour réussir ?

**Des dispositifs fleurissent pour améliorer le bien-être des élèves et la qualité de vie au sein des établissements scolaires. Pour quels bénéfices ?**

Béatrice Kammerer

C'est devenu un rituel dans bien des écoles maternelles : chaque matin, c'est la *« météo des émotions »*, les enfants sont invités à épingler à côté de leur prénom un *smiley* représentant leur humeur du jour et à la commenter librement devant le groupe. Depuis quelques années, nombreux sont les dispositifs qui fleurissent pour faire de l'école un lieu de bien-être et d'épanouissement pour tous les enfants. Entre reconnaissance du droit au bonheur et recherche d'une meilleure rentabilité scolaire, de quoi cet engouement est-il le nom ?

## D'où vient cette idée ?

Le terme « bien-être » ne s'est imposé dans les textes institutionnels qu'à partir de 2012. En France, c'est donc une idée relativement neuve. Pourtant, la préoccupation sociale en faveur de l'épanouissement de l'enfant à l'école est beaucoup plus ancienne. Selon le sociologue Éric Debarbieux, pionnier de la recherche sur le climat scolaire, elle remonterait au 19e siècle, avec le rejet progressif de la violence faite aux enfants. L'impact des pédagogues de l'éducation nouvelle – tels que Maria Montessori, Célestin Freinet ou Janusz Korczak – et de leur volonté d'*« éduquer à la paix »* après le traumatisme de la Première Guerre mondiale, sera également majeur. Autre étape essentielle, la signature en 1989 de la Convention relative aux droits de l'enfant, qui stipule que l'éducation doit *« favoriser l'épanouissement de la personnalité de l'enfant »*.

Mais c'est la prise de conscience que l'école peut être le lieu d'un mal-être qui fait figure de déclencheur : *« La souffrance liée au harcèlement à l'école était connue en France depuis les années 1990, mais il a fallu attendre les Assises nationales contre le harcèlement en 2011 pour qu'on en prenne tout la mesure »*, explique É. Debarbieux. S'en est suivie une série de travaux institutionnels tels que la réalisation bisannuelle, par la Direction de l'évaluation, de la prospective et de la performance (DEPP), d'enquêtes destinées à suivre l'évolution du climat scolaire, ou encore la publication en 2017 par le Conseil national d'évaluation du système scolaire d'un important rapport scientifique dédié à la qualité de vie à l'école (1).

Cet intérêt ne saurait se comprendre en dehors du développement à l'échelle internationale d'une attention en faveur du bien-être – en particulier scolaire – de l'enfant. En témoigne la publication dès 2007 par l'Unicef (2) et dès 2009 par l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE) (3) d'importants rapports dédiés au sujet. L'évaluation du bien-être des élèves fait désormais partie intégrante des objectifs du programme Pisa : aux évalua-

Georges Maeillon/Gamma/Rapho/Getty

*Une classe des quartiers Nord de Marseille.*

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

tions de 2015, la France apparaît légèrement au dessus de la moyenne des pays de l'OCDE, avec 78 % (contre 71 %) des élèves satisfaits de leur vie scolaire (4).

## ● De quoi parle-t-on ?

Aujourd'hui en France, le bien-être à l'école est un axe majeur d'innovation pédagogique : sur le site de l'Expérithèque, la bibliothèque des expérimentations pédagogiques du ministère de l'Éducation nationale, on recense pas moins de 858 initiatives disséminées sur l'ensemble du territoire, concernant majoritairement le secondaire. Variés, les dispositifs articulent bien-être physique et psychologique, dimensions individuelle et collective, ateliers de débats philosophiques, gestion du stress par la sophrologie, classes sans notes, *escape game* mathématique… Emblématique de la créativité des enseignants, cette hétérogénéité est aussi révélatrice du flou conceptuel dont souffre cette notion, pourtant si intuitive, de « bien-être ». Chaque définition semble influencée par le contexte qui l'a vue naître. Pour l'Organisation mondiale de la santé, le bien-être des élèves est un *« état de complet bien-être physique, mental et social »*. De son côté, l'OCDE inclut des indicateurs économiques tels que le niveau de développement du pays ou les politiques éducatives qui y sont mises en place. Dans le champ universitaire, c'est la psychologie positive qui fait aujourd'hui figure de référence : *« En psychologie positive, le bien-être renvoie à la fois à une dimension "hédonique", c'est-à-dire aux émotions positives que l'on éprouve au quotidien et à l'évaluation positive que l'on fait de sa vie ; et à une dimension "eudémonique", plus existentielle, avec le sentiment que notre vie a du sens »*, explique Rebecca Shankland, maîtresse de conférences à l'université Grenoble-Alpes (5). D'autres déterminants, notamment d'ordre social, peuvent aussi être pris en compte, comme le souligne É. Debarbieux : *« Ce que montre la recherche sur le climat scolaire, c'est que le bien-être des élèves est indissociable de celui des personnels et de celui des parents. S'en tenir à une approche centrée sur l'individu est une erreur fondamentale. »*

BSIP/Getty

## ● Éduquer au bonheur, ça « marche » ?

En France, on assiste à l'essor de deux approches complémentaires. La première est souvent fondée sur la pratique de la méditation de pleine conscience et la psychologie positive. Elle vise la diffusion de programmes d'intervention clés en mains : *« Je suis de plus en plus sollicitée par les académies pour évaluer et mettre en œuvre des programmes en faveur de la motivation, de l'engagement et du bien-être des élèves, directement issus de la recherche en psychologie positive »*, explique R. Shankland, qui cite notamment le programme « Je suis bien à l'école », actuellement développé dans l'académie de Limoges, ou encore le programme Peace, expérimenté depuis 2014 dans plusieurs académies. Pour quels effets ? La chercheure en psychologie Anne Theurel a compulsé 39 études internationales réalisées entre 2005 et 2017, et confirmé l'intérêt de ces programmes : ils augmenteraient les performances attentionnelles et cognitives des élèves, renforceraient leurs compétences sociales ainsi que leur capacité de régulation émotionnelle (6). Ce sont des pistes intéressantes, donc, mais on manque encore d'études de grande ampleur, incluant notamment la présence d'un groupe témoin et la prise en compte des effets d'attente de type placebo, pour confirmer les résultats.

Une seconde approche, plus globale, tente de promouvoir en France le bien-être scolaire, mais sans dispositif préconçu. ▶

## Se sentir chez soi dans son école

**Les élèves français souffrent d'un faible sentiment d'appartenance à leur établissement : seuls 40,9 % d'entre eux déclarent se sentir « chez eux » dans leur école, un résultat alarmant qui vaut à la France d'être classée en 69e position. Le sentiment d'appartenance a été pointé dès les années 1940 par le psychologue américain Abraham Maslow comme l'un des besoins essentiels à l'être humain. En outre, les études scientifiques sur le sujet montrent que performance scolaire et sentiment d'appartenance forment un cercle vertueux, chacune renforçant l'autre. L'enquête Pisa de 2015 note ainsi un score en sciences inférieur en moyenne de 22 points – 26 points pour la France – chez les élèves déclarant se sentir « comme des étrangers » à l'école. Comment relever la barre ? Selon l'étude Pisa, l'amélioration des relations élèves-enseignants serait le levier prioritaire : en effet, lorsqu'ils ont le sentiment d'être soutenus, les élèves français sont 1,27 fois plus susceptibles de se sentir chez eux dans leur établissement. Inversement, lorsqu'ils ont le sentiment d'être traités de façon injuste, ils sont 1,8 fois plus susceptibles de s'y sentir comme des étrangers. Mais le point noir du système éducatif français resterait sa faible considération pour le point de vue des élèves : seuls 23 % d'entre eux, le plus faible taux du classement, font état d'une possibilité d'exprimer leur avis auprès de la direction de leur école – ce qui entraverait notoirement la capacité pour eux de s'en sentir des acteurs à part entière.** ■ B.K.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# « Notre modèle compétitif est totalement obsolète »

**Pour François Taddéi, notre modèle scolaire élitiste ne prépare ni à l'université, ni au monde du travail, ni à la vie adulte… C'est pourquoi il est temps de le réinventer, collectivement.**

***L'école française semble à la fois très attachée à la réussite scolaire et en même temps peu encline à valoriser et soutenir les succès de ses élèves. N'est-ce pas paradoxal ?***

Tout dépend de ce qu'on entend par « réussite » ! En France, l'histoire de notre système éducatif nous pousse à l'envisager sous l'angle de la compétition : « réussir », ça n'est pas seulement apprendre des choses ou surmonter des difficultés, c'est être classé parmi les premiers, car c'est ainsi qu'on accède aux écoles d'élite depuis la création de l'École polytechnique à la fin du 18e siècle. Ce modèle, qui ne distingue qu'un très petit nombre d'élèves, est aujourd'hui totalement obsolète : il a été conçu pour une société très différente de la nôtre, où moins de 1 % d'une classe d'âge obtenait le baccalauréat. De ce fait, il apparaît délétère pour la plupart des élèves en ne permettant ni de corriger les inégalités sociales, ni d'exploiter tous les talents, ainsi que le montre le piètre rang de la France aux classements internationaux des systèmes éducatifs.

Éditions Calmann-Lévy

**FRANÇOIS TADDÉI**

Chercheur en biologie de l'évolution, cofondateur du Centre de recherche sur les nouvelles manières d'apprendre (CRI) et auteur de *Apprendre au 21e siècle* (Calmann-Lévy, 2018)

***Ce modèle de réussite basé sur la compétition semble imprégner l'ensemble du système scolaire français. Pourtant, la réussite scolaire est loin d'être un prédicteur fiable de la réussite universitaire. Comment expliquer cette rupture ?***

L'enseignement supérieur reste bien plus proche que l'école du monde professionnel et du monde réel, où le modèle compétitif est assez mal adapté. Certes, il peut y avoir de la compétition entre deux entreprises, mais au sein de chacune d'elles, les individus doivent savoir coopérer, travailler en groupe de tailles variées, avec des gens aux profils hétérogènes. En outre, notre modèle de réussite valorise très peu l'autonomie et la prise d'initiative, qui deviennent pourtant des compétences cruciales dès lors qu'on est confronté à des problèmes réels, tels que ceux qui sont proposés à l'université ou dans le monde professionnel.

***Notre façon d'envisager la réussite scolaire serait donc également préjudiciable à la réussite professionnelle des jeunes ?***

Oui, et cela risque d'empirer si rien n'est entrepris ! On estime que 10 à 15 % des métiers qui disparaîtront ou être transformés en profondeur du fait des mutations technologiques et des défis environnementaux. L'enjeu pour l'école d'aujourd'hui n'est donc plus simplement de former aux métiers existants, mais de rendre les élèves capables de se réinventer individuellement et collectivement. Cela passe par la valorisation de compétences cognitives différentes : actuellement, les élèves sont sélectionnés sur leur capacité à mémoriser et restituer les connaissances, alors que n'importe quel ordinateur le fait mieux que nous ! Il faut à présent les former à explorer – questionner, se documenter, expérimenter –, ce qui conduirait en retour à remettre en cause notre modèle de réussite dans la mesure où l'erreur, et l'apprentissage qui en résulte, sont un moteur indispensable à cette exploration.

***Le rôle de l'école ne peut se réduire à préparer la réussite professionnelle. Notre système scolaire est-il apte à fabriquer des individus heureux et résilients, c'est-à-dire à permettre à chacun de « réussir sa vie » ?***

Le modèle de réussite basé sur la compétition est clairement un obstacle à cela. Si vous êtes en concurrence avec les autres, vous n'avez pas besoin de développer les compétences relationnelles que requiert par exemple la coopération. Or, ces aptitudes à l'empathie, à l'éthique, à l'entraide sont non seulement utiles pour faire face aux défis de demain, mais représentent aussi des ingrédients essentiels à la réussite existentielle de chacun. Car réussir sa vie, c'est être capable de trouver des choses qui ont du sens – parce qu'elles nous passionnent, parce qu'elles sont utiles. Malheureusement, on ne peut pas dire que cette posture soit au cœur du système scolaire actuel. Néanmoins, plein d'initiatives s'inventent actuellement dans les écoles pour faire évoluer cela. Il faut faire confiance à l'intelligence collective pour produire les nouvelles utopies éducatives dont nous avons besoin. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR B.K.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

▶ *« Il faut sortir d'un modèle où le rôle des chercheurs serait de produire des savoirs et celui des professionnels de les appliquer à la lettre: ce n'est pas suffisant ! »*, indique Béatrice Mabilon-Bonfils, directrice du laboratoire Bonheurs de l'université de Cergy-Pontoise. De cette prise de conscience sont nées les « ingénieries du bonheur » : *« L'objectif est de coconstruire les dispositifs de bien-être à l'école en prenant en compte le regard et l'expertise de chacun, qu'il soit parent, professionnel, élève ou chercheur. »* Autre projet phare du laboratoire, encore en phase de développement, le label « École du bonheur » récompense les établissements qui inscrivent le bien-être de l'élève au cœur de leur projet : *« Il n'y aura aucun questionnaire ni indicateur standard pour évaluer les établissements labellisés,* précise la chercheure. *Nous sommes là pour les accompagner à développer des dispositifs sur mesure et les évaluer en tant que tels. »*

Reste que, quelle que soit leur forme, les dispositifs scolaires en faveur du bien-être peinent encore à faire la preuve de leur efficacité sur la réussite des élèves. Plus exactement, si les corrélations entre bien-être et performances scolaires sont désormais bien établies, les chercheurs ignorent encore dans quel sens : les élèves réussissent-ils mieux parce qu'ils sont heureux, ou se sentent-ils plus heureux parce qu'ils réussissent (7) ? Par ailleurs, la corrélation ne fonctionne pas toujours. Les évaluations Pisa ont bien montré que des systèmes scolaires au sein desquels les enfants souffrent d'une pression scolaire considérable et subissent un climat scolaire déplorable, peuvent néanmoins être classés parmi les meilleurs en termes de performances.

Dragonimages/Getty

## Un bonheur au service de quoi ?

Partant de ce constat, certains vont jusqu'à opposer la recherche de l'excellence – qui suppose de se confronter à l'effort – à la quête du bonheur – aspiration hédonique. Ces deux finalités seraient-elles antinomiques ? Pas le moins du monde, soutient É. Debarbieux : *« Cette opposition des buts est une illusion qui alimente depuis trop longtemps les tensions sur l'école, alors qu'il s'agit bien plutôt de penser leur complémentarité au sein de la mission de l'enseignant. »* Favoriser une meilleure qualité de vie scolaire amène beaucoup de bénéfices éducatifs (apprentissage de la coopération, éducation à la santé, à la citoyenneté…), qui ne sont pas réductibles aux performances scolaires. Car au-delà de la pression à la réussite, nombreux sont les chercheurs qui redoutent une instrumentalisation du bonheur. Des établissements hors contrat naissent chaque année, affichant cette promesse de rendre les enfants épanouis. Si l'intention est louable, elle peut aussi donner lieu à des dérives sectaires lorsque des pratiques inspirées du développement personnel font école sans autre forme de contrôle. La Mission interministérielle de vigilance et de lutte contre les dérives sectaires (Miviludes) fait actuellement état d'une vingtaine de signalements par an de cet ordre. Surtout, on peut craindre de voir triompher une forme d'idéologie managériale, dans laquelle le bonheur ne serait qu'une question de volonté individuelle et de travail sur soi. Pour les sociologues Eva Illouz et Edgar Cabanas, cette vision serait actuellement à l'origine d'une véritable « dictature du bonheur », qui exigerait de chaque individu qu'il soit heureux, au nom du bon équilibre de la société et de la performance professionnelle (8). Conscient de ces enjeux, Christophe Marsollier, inspecteur général de l'Éducation nationale et partisan d'une bienveillance active (9), n'en reste pas moins optimiste : *« L'aspiration au bonheur n'est pas qu'un phénomène de mode, c'est une aspiration profonde résultant d'une élévation générale des consciences. Il ne s'agit plus seulement de viser la performance, scolaire ou professionnelle, mais aussi la réalisation de soi. »* ■

**(1) Conseil national d'évaluation du système scolaire,** « Qualité de vie à l'école. Comment l'école peut-elle proposer un cadre de vie favorable à la réussite et au bien-être des élèves ? », rapport scientifique, 2017, www.cnesco.fr

**(2) Unicef,** « An overview of child well-being in rich countries », 2007, www.unicef.org/media/files/ChildPovertyReport.pdf

**(3) OCDE,** « Assurer le bien-être des enfants », 2009, https://read.oecd-ilibrary.org/social-issues-migration-health/assurer-le-bien-etre-des-enfants_9789264059368-fr#page1

**(4) Programme international pour le suivi des acquis des élèves (Pisa),** « Le bien-être des élèves », résultats 2015, Country Note France, OCDE, 2018, www.oecd.org

**(5) Rebecca Shankland,** *La Psychologie positive*, 3e éd., Dunod, 2019.

**(6) Anne Theurel, Fanny Gimbert et Édouard Gentaz,** « Quels sont les bénéfices académiques, cognitifs, socio-émotionnels et psychologiques des interventions basées sur la pleine conscience en milieu scolaire ? Une synthèse des 39 études quantitatives publiées entre 2005 et 2017 », *ANAE*, 2018.

**(7) Tiphaine Gaudonville,** « L'impact de la qualité de vie sur les performances scolaires et le développement », Synthèse de la littérature internationale pour le Conseil national d'évaluation du système scolaire (Cnesco), 2017, www.cnesco.fr

**(8) Edgar Cabanas et Eva Illouz,** *Happycratie. Comment l'industrie du bonheur a pris le contrôle de nos vies*, Premier Parallèle, 2018.

**(9) Aziz Jellab et Christophe Marsollier,** *Bienveillance et bien-être à l'école. Pour une éducation humaine et exigeante*, Berger-Levrault, 2018.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# Simone de Beauvoir l'aventure d'être soi

**Raconter l'histoire de Simone de Beauvoir, c'est écrire le récit d'une émancipation. Née dans une famille bourgeoise, cette philosophe infatigable et militante active est devenue une icône pour des générations de femmes.**

HÉLÈNE FROUARD

« *Pourquoi tu l'as fait, ce film ?* », demande un jour Claude Lanzmann à Simone de Beauvoir, à propos du documentaire consacré à cette dernière. « *Par vanité, et par désir de vérité* », répond avec franchise la philosophe après quelques instants de réflexion. Plus encore que dans le combat féministe dont elle est une icône, c'est bien cette quête de vérité intime qui marque le fil rouge d'une vie consacrée à « *la grande aventure d'être soi* », pour reprendre les mots qu'elle écrit à 18 ans dans ses carnets intimes. Beauvoir, qui voulait écrire un « *roman de la vie intérieure* », consacrera sa vie à ce projet : « *Mon entreprise, ce fut ma vie même* », dira-t-elle.

## Une jeune fille rangée

Simone de Beauvoir, traînée dans la boue lors de la sortie en 1949 du *Deuxième Sexe*, mise à l'index du Vatican en 1956, n'était pourtant pas destinée à devenir celle par qui le scandale arrive. Elle naît en 1908 dans une famille parisienne, bourgeoise et catholique. Elle y est élevée comme « *une jeune fille rangée* », pour reprendre le titre ironique du premier tome de ses mémoires : en ligne d'horizon, le mariage et une vie de mère de famille. Simone fait sa scolarité au cours Desir tenu par des institutrices catholiques, croit en Dieu et se promène au jardin du Luxembourg avec sa bonne. Mais elle est sauvée de ce destin par les difficultés financières de son père : conscient qu'il n'aura pas les moyens de doter ses filles, cet avocat atypique les pousse à étudier pour apprendre un métier. Baccalauréat en poche, Simone se lance dans les études avec passion. Ses *Cahiers de jeunesse*, un journal intime entamé à 18 ans, témoignent de sa soif de lecture : « *Finir Verlaine. Lire Mallarmé, Rimbaud, Laforgue, Moréas. Tout ce que je peux trouver de Claudel, Gide, Arland, Valéry Larbaud, Jammes.* » Puis c'est la Sorbonne, où elle « *nage dans la philosophie* » avec bonheur. Spinoza, Descartes, Kant, mais aussi Bergson, Nietzsche, Alain. « *Comprendre rationnellement est une volupté* », note-t-elle dans ses carnets. Elle découvre aussi les théâtres et la vie nocturne, le canotage et l'art, les amitiés et les amours. Cette vie devient immédiatement un objet d'introspection : « *Autrefois je me convenais, mais je me souciais peu de me connaître : désormais je prétendis me dédoubler, je me regardai, je m'épiai ; dans mon journal, je dialoguai avec moi-même* (*Mémoires d'une jeune fille rangée*, 1958). » Un dialogue intime mené à l'ombre d'une conscience aiguë de la fugacité de la vie : « *Je relis ces pages, note-t-elle en 1926, et je m'étonne d'y trouver une image de moi si différente de moi-même.* » C'est donc par l'écriture que Beauvoir cherche à se constituer en sujet. Celle qui déclarait à 20 ans « *je ferai des livres ou j'aurai des enfants* » se lance d'ailleurs précocement dans plusieurs tentatives inabouties de romans, depuis *Éliane*, ébauche de neuf pages rédigée l'année de ses 18 ans, jusqu'à *Primauté du spirituel*, écrit en 1935-1937 – refusé par plusieurs éditeurs, il ne sera publié qu'en 1979.

## L'agrégation de philosophie

Entre-temps, cette étudiante très douée suit des cours de mathématiques, de littérature et de latin. Comme Germaine Tillion, Clara Malraux ou Menie Grégoire, elle fait en effet partie, souligne l'historienne Sylvie Chaperon dans un article de 2001 de la revue *Clio*, de cette nouvelle génération née dans les deux premières décennies du 20e siècle, qui bénéficie de la féminisation de l'université. Dans le cas de Beauvoir, ce sera la préparation à l'agrégation de philosophie. C'est à ce moment que la jeune femme intègre une bande de copains, élèves de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (alors fermée aux filles) : ils la considèrent comme une *alter ego* et la surnomment le Castor, jeu de mots né de l'analogie entre Beauvoir et *beaver* (castor en anglais). Elle noue une histoire d'amour avec l'un d'eux, Jean-Paul ▶

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Evening Standard/Intermittent/Getty

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Pictures from History/Bridgeman

*Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre et Fidel Castro lors de leur rencontre en mars 1960. En revenant de Cuba, l'intellectuelle décrira le* leader *politique en termes élogieux.*

Sartre. Les amants se distinguent lors du concours : Sartre (qui a échoué l'année précédente) est classé premier, Beauvoir deuxième. La même année, l'amie chérie de l'enfance, Zaza, prisonnière des codes bourgeois imposés par sa famille, meurt. Les deux événements marquent le début d'une nouvelle vie.

## Vers la liberté

Après le service militaire pour Sartre et deux ans de pause pour Beauvoir, les voilà enfin enseignants. En 1937, le couple s'installe à Paris. Se met alors en place un compagnonnage singulier : pas de mariage, pas de vie commune, pas d'enfants. Mais un amour profond, entretenu dès qu'ils sont séparés par une abondante correspondance qui durera toute leur vie. Leur quotidien se partage entre le lycée, le théâtre et les expositions, les sorties nocturnes, les voyages en France ou à l'étranger. S'ajoutent à cela les amitiés et les *« amours contingentes »* qu'ils ont accepté que l'un ou l'autre vive en parallèle de leur *« amour nécessaire »*. Une « famille » se forme autour du couple, constituée d'amis et d'amants – parfois anciens élèves : un microcosme où potins, ragots et confidences s'échangent et se racontent, non sans sarcasme. Beauvoir a souvent une plume assassine pour décrire les jeunes femmes qu'elle côtoie…

La guerre éclate. Sartre est fait prisonnier. À Paris, Simone continue à enseigner, mais est suspendue en 1943 suite à la plainte d'une mère d'élève qui l'accuse de détournement de mineure. Elle ne reviendra plus jamais à l'enseignement, malgré sa réintégration à la Libération. La même année paraît son premier roman, *L'Invitée*, librement inspiré des relations amoureuses nouées entre elle, Sartre et la jeune Olga. Suivent *Pyrrhus et Cinéas* en 1944 et *Le Sang des autres* en 1945. Ce dernier est accueilli comme le premier roman de la Résistance – à laquelle Beauvoir n'a pourtant que peu participé, malgré les velléités de Sartre. Puis c'est la Libération, et le début de la célébrité. Sartre est en effet devenu une figure publique depuis la parution en 1943 de son essai philosophique *L'Être et le Néant*. Le couple, photographié aux cafés du Dôme et des Deux Magots, en compagnie de Boris Vian, Albert Camus, Alberto Giacometti ou Jean Genet, devient le symbole de l'existentialisme. Le couple crée une nouvelle revue, *Les Temps modernes*, et Beauvoir continue à écrire, notamment des reportages, sur

## Une grande amoureuse

**Le tandem Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre se construit dès l'origine autour du droit pour chacun de vivre des *« amours contingentes »* en parallèle à leur *« amour nécessaire »*. De fait, Beauvoir connaît de nombreuses aventures, du « petit Bost », ancien élève de Sartre, au jeune Claude Lanzmann avec qui elle partage sa vie durant huit années. Cette liberté de mœurs, couplée d'un refus absolu de la maternité, contribua à créer un parfum de scandale autour du couple. Les amours de Beauvoir sont, aussi, homosexuelles, marquées notamment par des aventures avec d'anciennes élèves. Cette homosexualité est le seul véritable secret de la vie de l'intellectuelle, ce qu'elle regrettera dans ses vieux jours. Lorsque la journaliste Alice Schwarzer lui demande en 1976 si, après coup, elle réécrirait autrement ses *Mémoires*, elle répond : *« Oui. Je ferais un bilan très franc de ma sexualité. Mais alors vraiment sincère, et cela d'un point de vue féministe. Aujourd'hui, j'aimerais dire aux femmes comment j'ai vécu ma sexualité, parce que ce n'est pas une question individuelle, mais politique. À l'époque je ne l'ai pas fait parce que je n'avais pas compris la dimension de l'importance de cette question, ni la nécessité de la franchise individuelle »* (Alice Schwarzer, *Simone de Beauvoir aujourd'hui, six entretiens*, Mercure de France, 1983). ■ H.F.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

la Libération de Paris ou sur les États-Unis, où elle vit une violente passion amoureuse avec l'écrivain américain Nelson Algren. Parallèlement à Sartre qui entame l'écriture des *Mots*, Beauvoir se lance enfin dans le *«roman de la vie intérieure»* qu'elle désirait écrire depuis si longtemps. Mais *«voulant parler de moi, je m'avisai qu'il me fallait décrire la condition féminine»*, se souvient-elle plus tard: en quoi être une femme a-t-il pesé sur son destin, ou façonné sa façon de voir le monde?

## Le scandale du *Deuxième Sexe*

Beauvoir rédige donc un vaste essai en deux volumes dans lequel elle déconstruit le concept de féminité, passant de l'anthropologie à l'histoire, aux mythes et à la sexualité – elle n'hésite pas à aborder des sujets tels que la masturbation ou la défloration. La différence entre hommes et femmes, explique-t-elle, n'est pas *«un donné mais* (…) *un fait culturel, qui aurait donc pu se présenter sous d'autres formes et qui pouvait en tout cas être récusé, transformé, aboli»* (entretien avec Francis Jeanson, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*, Seuil, 1966). Elle résume cette pensée par la formule choc *«on ne naît pas femme, on le devient»*.

*«Insatisfaite, glacée, priapique, nymphomane, lesbienne, cent fois avortée, je fus tout, et même mère clandestine. On m'offrait de me guérir de ma frigidité, d'assouvir mes appétits de goule, on me promettait des révélations, en termes orduriers* (…).*»* Alors que le général de Gaulle a réclamé quelques années plus tôt *«douze millions de beaux bébés»* et que la société française assigne les femmes à leur rôle de mères de famille et de gardiennes du foyer, *Le Deuxième Sexe* provoque des réactions violentes *(entretien p. 64)*. Mais il est aussi accueilli avec enthousiasme par de nombreuses femmes. En 1964, une enquête de la journaliste M. Grégoire (citée par Sylvie Chaperon dans les *Cahiers de l'Herne*) révèle que Beauvoir est alors, avec Irène Joliot-Curie, *«en tête des modèles les plus appréciés»* des jeunes femmes qui lui envoient de nombreux courriers. Malgré les attaques, l'écrivaine ne se démonte pas et continue à écrire. Les titres s'enchaînent et en 1954, c'est la consécration avec *Les Mandarins*. Récompensé par le prix Goncourt, le roman assure enfin à l'écrivaine l'indépendance financière. Suivront, notamment, les quatre volumes de son autobiographie, de *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958) à *La Cérémonie des adieux* (1981).

## La guerre d'Algérie

L'écriture s'accompagne aussi d'un engagement politique. Avant la Seconde Guerre, avouera Beauvoir, *«le monde autour de nous n'était guère qu'une toile de fond»*. Mais avec la guerre d'Espagne puis la Seconde Guerre mondiale, *«soudain l'histoire fondit sur moi: j'éclatai»*. L'engagement du couple (on les verra en Union soviétique; posant au côté de Che Guevara; ou s'enthousiasmant pour la Chine de Mao) n'est pas dénué d'aveuglement et d'ambivalence: Beauvoir – qui utilisait elle-même les services d'une employée pour taper ses textes – peine longtemps à comprendre pourquoi les autres femmes, tiraillées entre leurs enfants, le foyer et le souci de gagner leur vie, tardent à s'émanciper…

Le couple, célèbre, est invité aux quatre coins du monde. De la Chine à Cuba, Beauvoir s'enthousiasme, parfois sans prudence, pour les expériences socialistes. Mais l'événement principal est pour elle la guerre d'Algérie: *«Une Algérienne de 23 ans, agent de liaison du FLN, a été séquestrée, torturée, violée avec une bouteille par des militaires français: c'est banal»*, écrit-elle en ouverture de l'ouvrage rédigé avec l'avocate Gisèle Halimi en soutien à la militante Djamila Boupacha. Cette ▶

## Un univers romanesque

*«Mille jets d'eau couleur d'arc-en-ciel dansaient dans sa mémoire; avant-guerre, il y avait eu tant de nuits: dans les cafés de Montparnasse où on se saoulait de cafés crème et de mots, dans les ateliers qui sentaient la peinture à l'huile, dans les petits dancings où il serrait dans ses bras la plus belle des femmes, Paule; et toujours dans l'aube aux rumeurs métalliques une voix doucement délirante murmurait en lui que le livre qu'il était en train d'écrire serait bon et que rien n'était plus important au monde»* (*Les Mandarins*, 1954). Beauvoir et Sartre ont collaboré étroitement au cours de leur vie, se relisant et se critiquant durant l'élaboration de leurs ouvrages respectifs. Des échanges qui n'empêchent pas la singularité du style beauvoirien. Certes, souligne Gilles Philippe dans les *Cahiers de l'Herne*, Beauvoir pratique *«une forme romanesque héritée du 19e siècle»*. Mais le professeur de littérature Jean-Louis Jeannelle, qui a dirigé avec Éliane Lecarme-Tabone la réédition des *Mémoires* dans la Pléiade, souligne la qualité d'un style *«sec, précis, tendu»*, aux phrases courtes qui s'enchaînent souplement grâce au point-virgule et qui forment un ensemble dominé par le souci du sens plus que de la forme (*La Compagnie des auteurs*, France Culture, 22 mai 2018). Valérie Stemmer, professeure de lettres modernes, insiste quant à elle sur l'entrelacs réalisé entre vie réelle et vie romancée, en expliquant: *«Reprenant inlassablement les mêmes détails ou évènements de sa vie dans ses journaux intimes, ses lettres, ses romans, puis dans son autobiographie, Simone de Beauvoir démontre à quel point, pour elle, le sens n'est pas donné, ni arrêté, dans quelque cadre narratif que ce soit»*, chaque souvenir pouvant être utilisé avec à chaque fois *«une couleur ou une ombre nouvelle dans la grande tapisserie de l'œuvre»* (*Les Cahiers de l'Herne*, 2012). ■ H.F.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

ENTRETIEN AVEC SYLVIE CHAPERON

# *Le Deuxième Sexe,* un classique féministe

**En 1949, Simone de Beauvoir démontre que la féminité est le fruit d'une construction culturelle et sociale, ce qu'elle résume par la célèbre formule *« on ne naît pas femme, on le devient »*. Le livre fait scandale.**

***Le Deuxième Sexe* paraît en 1949. Comment est-il reçu ?**

Lorsque paraissent en avant-première les chapitres sur la place des femmes dans la littérature – dans lesquels Beauvoir épingle des auteurs comme Montherlant pour leur misogynie –, la réception est très positive : le travail est considéré comme sérieux et intéressant. Même chose lorsque paraît tout le premier volume, qui est une analyse de la question féminine sous l'angle de la biologie, du marxisme et de la psychanalyse. En revanche, tout change avec le second volume, qui contient les chapitres sur la sexualité féminine : il provoque un véritable tollé avec des critiques très vives, tout en bénéficiant en même temps d'avis très positifs. L'accueil est donc très clivé.

***Comment expliquer ce revirement ?***

Lorsque paraît le second volume, le rapport américain Kinsey, première enquête détaillée sur les comportements sexuels, vient lui-même d'être traduit en français. Un amalgame est fait entre les deux ouvrages et *Le Deuxième Sexe* est perçu comme un ouvrage de sexologie, ce qu'il n'est pas du tout, même si Beauvoir y aborde en pionnière la question de la sexualité féminine. Voilà qui provoque le scandale. Paradoxalement, c'est ce qui explique aussi la réception de Beauvoir aux États-Unis ! Blanche Knopf, épouse et collaboratrice de l'éditeur américain Alfred Knopf, découvre la controverse et y voit une bonne affaire éditoriale. La traduction en anglais, d'ailleurs peu respectueuse de la version originale, permet aux Américaines de découvrir la pensée de Simone de Beauvoir. L'ouvrage reçoit là-bas un accueil moins polémique qu'en France.

***Est-ce justement par le biais des Américaines que Beauvoir sera redécouverte en France dans les années suivantes ?***

rdv-histoire.com

**Sylvie Chaperon**

**Professeure d'histoire contemporaine à l'université de Toulouse, spécialiste de l'histoire des femmes, du genre et de la sexualité, elle a consacré de nombreux travaux à Simone de Beauvoir, dont, en 2018, « Simone de Beauvoir, une homosexualité ni tout feu ni tout flamme » (dans *Les Sciences du désir. La sexualité féminine, de la psychanalyse aux neurosciences*, Le Bord de l'eau).**

C'est ce qu'on raconte souvent, mais c'est faux. En réalité, *Le Deuxième Sexe* continue à être lu en France, surtout dans les années 1960, époque où renaît une pensée féministe : celle-ci ne se résume pas à un essai publié de façon isolée de temps en temps, mais se transforme en vrai courant de pensée. Le livre devient incontournable : on le lit, , on le commente, on s'en sert pour réfléchir et aller plus loin.

***Dans les années 1970, alors que les mouvements féministes connaissent un essor spectaculaire,* Le Deuxième Sexe *est-il encore la « bible » du féminisme ?***

À ce moment, la pensée de Beauvoir semble dépassée : il y a eu une maturation et une radicalisation de la pensée féministe. Beauvoir invitait les femmes à rejoindre le mouvement socialiste en pensant que l'égalité des sexes viendrait d'un changement de société. Les féministes des années 1970, elles, désirent l'autonomie de leurs luttes car elles estiment que les autres combats politiques (par exemple socialistes) ne permettent pas d'aboutir à l'émancipation des femmes. Certaines militantes différentialistes s'opposent par ailleurs à Beauvoir : elles estiment que cette dernière nie toute authenticité et singularité à la féminité – pour Beauvoir, d'une certaine façon la femme devrait être un homme comme les autres. Dans les années 1970, Beauvoir compte donc moins comme auteure du *Deuxième Sexe* que comme icône et caution morale. Elle en a d'ailleurs conscience et se met au service de la lutte des femmes en patronnant des revues ou des associations, sans chercher à imposer son point de vue. Elle participe activement à la rédaction du manifeste des 343 réclamant le droit à l'avortement, publié par *Le Nouvel observateur* en 1971. ■

**Propos recueillis par H.F.**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

violente guerre marque pour elle une forme de désillusion, qui s'étendra ensuite à l'ensemble des expériences socialistes, qu'elle avait pourtant vues comme l'outil d'émancipation des femmes : *« J'ai souvent nourri des espoirs qui ont été démentis : ce que j'ai attendu du socialisme – de l'URSS, de Cuba, de l'Algérie – ne m'a pas été donné »*, écrira-t-elle dans *Tout compte fait*, en 1972.

## La vieillesse, l'autre scandale

Beauvoir a trop souvent été réduite à son militantisme féministe, faisant oublier qu'elle fut tout au long de sa vie animée par une autre préoccupation, l'évanescence de la vie. *« La mort m'a épouvantée dès que j'ai compris que j'étais mortelle »*, écrit-elle en 1960. Elle y consacre une partie de ses mémoires et plusieurs romans, notamment *Une mort très douce* (1964), qui relate la mort de sa mère. En 1970, alors âgée de 62 ans, elle fait paraître chez Gallimard un ouvrage de près de 700 pages, sobrement intitulé *La Vieillesse*. Dans cet essai construit avec la même cruauté chirurgicale que pour *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir s'interroge sur le vieillissement. *« À distance, c'est* (la mort) *que nous considérons le plus lucidement. Elle fait partie de nos possibilités immédiates, à tout âge elle nous menace* (…). » Au contraire, la vieillesse, cette *« parodie de la vie »*, nous terrorise, explique-t-elle. Situé au-dessus de notre espèce (*« le sage auréolé de cheveux blancs »*), ou en dessous (*« le vieux fou qui radote »*), le vieillard est exilé par nos sociétés. *« Cessons de tricher,* enjoint la philosophe, *ce vieil homme, cette vieille femme, reconnaissons-nous en eux. Il le faut si nous voulons assumer dans sa totalité notre condition humaine. »* Forte d'une érudition sans faille, Beauvoir nous mène de l'étude fondatrice de McCay de 1935 sur le vieillissement du rat aux travaux de Frazer et Lévi-Strauss, de la vieillesse chez les Hopis, les Hottentots ou les Iakoutes aux statistiques de la Sécurité sociale. Avec l'honnêteté qui la caractérise, l'écrivaine, elle-même âgée de 62 ans, décrit le processus de déchéance physique : *« Les cheveux blanchissent et se raréfient* (…), *les poils blanchissent aussi cependant qu'en certains endroits – par exemple au menton des vieilles femmes – ils se mettent à proliférer* (…). » Intellectuellement, les personnes âgées *« sont esclaves des habitudes prises antérieurement, elles manquent de souplesse »*. Elle évoque aussi sans tabou la sexualité, citant par exemple une enquête du magazine *Sexology* de 1959 selon laquelle la moitié des hommes de 75 à 92 ans *« ont déclaré éjaculer normalement, six disent avoir des contacts sexuels plus de huit fois par mois. Un quart s'adonne à l'onanisme »*. Elle conclut que le malheur de la vieillesse n'est que le fruit d'une société qui voit en l'individu un simple producteur de richesse, et ne lui permet pas de continuer à poursuivre des fins *« qui donnent un sens à sa vie lorsqu'il vieillit : dévouement à des individus, des collectivités, des causes, travail social ou politique, intellectuel, créateur* (…) ». La conclusion s'impose d'elle-même : *« La revendication ne peut être que radicale : changer la vie. »*

Jerry Bauer/Opale/Leemage

## Beauvoir aujourd'hui

Beauvoir meurt en 1986, trois ans après Sartre. Son enterrement à Paris, au cimetière du Montparnasse, est suivi par de nombreuses femmes anonymes. Mais, malgré sa notoriété, elle ne fera que tardivement l'objet d'une reconnaissance académique. Beauvoir entre ainsi au concours de l'École normale supérieure de Lyon dans l'épreuve de sciences humaines de 2012, au concours de l'agrégation de lettres de 2019 et enfin au programme de philosophie du lycée à partir de la rentrée 2019-2020. Entre philosophie, sciences sociales et littérature, c'est l'ensemble de son parcours de vie qui est ainsi célébré. Une vie qu'elle s'était construite dans la liberté mais, surtout, dans une grande vérité intérieure. En 1963, elle terminait *La Force des choses* par la formule *« J'ai été flouée »*. L'expression fit beaucoup jaser. Elle s'en expliqua dans une interview publiée par F. Jeanson en 1966 : *« Beaucoup de lecteurs ont voulu lire : "on m'a flouée", et ce n'est pas du tout pareil* (…). *Personne ne m'a flouée, je le sais fort bien.* (…). *Au fond c'est très simple : je croyais, quand j'étais jeune, que j'avais une vie devant moi ; mais une vie n'est jamais ni devant ni derrière, ce n'est pas quelque chose qu'on a, c'est quelque chose qui passe. »* ■

### Pour aller plus loin…

- **Castor de Guerre**
  Daniel Sallenave, Gallimard, 2008.
- **«Beauvoir»**
  Éliane et Lecarme-Tabone et Jean-Louis Jeannelle (dir.), *Cahiers de l'Herne*, 2013.
- **Simone de Beauvoir. Écrire la liberté**
  Jacques Deguy et Sylvie Le Bon de Beauvoir, Gallimard, 2008
- **Simone de Beauvoir. Mémoires d'une jeune fille rangée**
  Jean-Louis Jeannelle (dir.), Presses universitaires de Rennes, 2018.

### Podcasts

- **«Simone de Beauvoir»**
  *La Compagnie des auteurs*, France Culture, 21, 22 et 24 mai 2018.
- **«Qui êtes-vous, Simone de Beauvoir ?**
  *Une vie de philosophe*, France Culture, 21 mars 2019

L'œuvre de Simone de Beauvoir est intégralement disponible aux éditions Gallimard.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# Insaisissables Phéniciens

Inventeurs de l'alphabet, navigateurs hors pair ou adeptes des sacrifices d'enfants, qui étaient vraiment les Phéniciens ? Peut-on parler de « peuple » à leur égard ? L'historienne Josephine Crawley Quinn nous permet de faire le distinguo entre les fantasmes et la réalité.

Nicolas Journet

**À LA RECHERCHE DES PHÉNICIENS**
**Josephine Crawley Quinn**
*La Découverte, 2019, 430 p., 25 €.*

Josephine Crawley Quinn est une historienne et archéologue, professeure à Oxford, et de ce fait sérieuse. Très sérieuse même. Pour autant, ce qu'elle nous propose dans ce volume épais, érudit, touffu mais passionnant, n'est rien moins que l'autopsie d'un fantôme. Il hante les salles de classe, et va répétant à l'envi que sans lui ni les Grecs ni les Romains ni, par procuration, les héritiers que nous sommes n'auraient possédé l'alphabet et quelques autres trésors. Ce fantôme est celui des Phéniciens, dont les vestiges ont leurs musées permanents au Liban et en Tunisie, quand ils ne voyagent pas, par exemple, à l'Institut du monde arabe à Paris, hôte en 2007 d'une grande exposition sur la « Méditerranée des Phéniciens ». Mais qui étaient-ils ? Selon Homère, des marchands et marins installés quelque part entre Chypre et l'Égypte. Selon Hérodote, depuis la côte de Syrie, ils bataillent sur mer pour le compte des Perses, mais cohabitent avec des Grecs en Sicile. Leurs cités s'appellent Tyr, Sidon, Byblos, Arados au Levant ; et Motyé en Sicile, Tassos en Sardaigne, Carthage en Afrique, Gadès en Espagne sont leurs colonies. Ce sont, pour les Grecs, à la fois des mentors (pour la navigation et le culte de Dionysos), des quasi-ancêtres légendaires, des partenaires, mais aussi des barbares et des rivaux. Pour les Romains, il s'agit d'ennemis méridionaux perfides qui, menés par Hannibal, feront trembler la république en 216 av. J.-C. avant d'être vaincus et politiquement effacés de la carte. Au Levant, il y aura, en 196 apr. J.-C., une province romaine de Syrie-Phénicie. Sur ces bases textuelles, on redécouvrira les Phéniciens aux 16e et 17e siècles, puis on exhumera et déchiffrera leurs inscriptions au 19e, et donc leur langue, qualifiée de sémitique. En 1860, Ernest Renan fouille au Liban et déclare que les Phéniciens étaient une nation et un peuple, un peu atypiques en raison de la discontinuité de leurs établissements et de l'éclectisme de leurs arts. Ils sont consacrés au 20e siècle par la création du Liban sur des frontières « phéniciennes », et par des archéologues qui, désormais, affirment qu'une civilisation phénicienne a, entre 1200 et 332 av. J.-C., essaimé en Méditerranée occidentale à partir de cités levantines. Or c'est précisément cette image-là que J. Crawley Quinn entreprend de déconstruire pierre par pierre. Car, selon elle, il n'a existé ni empire, ni nation, ni État, ni ethnie, ni peuple « phénicien ». Pour le montrer, elle revoit par le menu toutes les sources qui permettaient de penser le contraire. Comment se définit une identité collective ? Il y a au moins trois manières d'y parvenir : l'autodénomination, le regard des autres, et les traces matérielles. Prenons-les dans l'ordre.

Aucun Phénicien, explique l'historienne, ne s'est nommé lui-même ainsi, pour la raison d'abord que « *phoinix* » est un mot grec, qu'on ne trouve que chez les auteurs grecs, et sous sa forme latine (*poenicus*, « punique » en français) chez les Romains. Le bruit a couru que les Phéniciens s'identifiaient comme Cananéens, mais c'est peu crédible. En fait, la question est d'autant plus ardue que, bien que lettrés, les Phéniciens n'ont laissé aucune littérature, aucun récit écrit en langue punique. Seules des

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Fran Monks

**JOSEPHINE CRAWLEY QUINN**

**Professeure d'histoire de l'Antiquité à l'université d'Oxford et archéologue, elle codirige les fouilles des équipes britanniques en Afrique du Nord.**

inscriptions funéraires ou votives témoignent que leur coutume était de se présenter comme étant « de la cité » de Tyr, Byblos ou Carthage, et « de la famille » X ou Y. Cela n'a rien d'étonnant, mais fait obstacle à toute supposition quant à l'existence, chez les Phéniciens, d'une conscience collective plus large que celle de leur cité natale ou de résidence.

Qu'en disaient les auteurs grecs et romains ? « *Phoinix* » est un mot, au départ, aux usages multiples : il désigne le palmier, la pourpre, l'oiseau phénix, et, explique l'historienne, a pu nommer, dans les temps anciens, n'importe quel marin ou commerçant de langue barbare. Hérodote, au 5e siècle, ne nomme pas la « Phénicie » mais égrène une liste de cités voisines du Levant. C'est avec la rivalité qui les opposera aux Levantins de Sicile que des auteurs grecs feront l'amalgame entre Phéniciens et Carthaginois. Seul, au 4e siècle, un certain pseudo-Skylax évoque les Phéniciens comme un « *ethnos* » de la côte syrienne. C'est peu, alors que dramaturges et philosophes font un usage métaphorique du terme : chez Platon et Aristophane, « phénicien » veut dire « menteur » ou « escroc ». Cette perception se retrouve chez les Romains, pour lesquels « punique » ne désignait guère que le Carthaginois, soit un ennemi cruel, barbare et à détruire.

Restent les traces archéologiques, aujourd'hui assez bien documentées au Levant et dans les colonies. Si certains spécialistes y voient la trace d'une civilisation, d'autres, comme le soulignait E. Renan, s'étonnent du caractère « *hétéroclite* » des arts dits « phéniciens » : pas de style architectural défini, et des arts décoratifs qui, au Liban, empruntent aux Assyriens, aux Perses et aux Égyptiens, et ailleurs surtout aux Grecs et à d'autres styles « indigènes ».

On ne s'étonnera pas que, devant cette maigre récolte, J. Crawley Quinn s'autorise le plus grand scepticisme face à l'idée d'une « nation phénicienne ». En fait d'identité collective, lesdits Phéniciens ne pouvaient guère s'appuyer que sur leur langue, leur vocation maritime et la référence à une cité-mère située sur la côte syrienne. Politiquement, cela n'était d'aucune garantie : durant les guerres de Sicile, bien des alliances inattendues eurent lieu entre Grecs et « Phéniciens » contre d'autres Grecs ou « Phéniciens ». Mais l'historienne, pour autant, ne lâche pas prise. S'il n'y eut pas de peuple ni de civilisation phénicienne, cela n'exclut pas que des pratiques particulières aient entretenu, voire suscité, l'identité partagée des colonies levantines.

Lesdits Phéniciens ne pouvaient guère s'appuyer que sur leur langue, leur vocation maritime et la référence à une cité-mère située sur la côte syrienne.

Elle les trouve à deux reprises. D'abord, ce sont les horripilants sacrifices d'enfants décrits par Flaubert (*Salammbô*). Attestés par les auteurs anciens à Carthage, ils le sont aussi aujourd'hui par les archéologues, et dans un petit nombre de colonies de Sardaigne et de Sicile. Mais ce n'est pas pour autant un rite « phénicien » : à l'époque de leur développement à Carthage et alentour, les sacrifices humains avaient disparu au Levant. Selon J. Crawley Quinn, il s'agirait plutôt d'une singularité, d'un « schisme » comme les religions en connaissent, et qui ne serait pas étranger, imagine-t-elle, à la création de la colonie punique. On ne peut exclure que, comme les puritains fuirent l'Angleterre pour peupler l'Amérique, les futurs Carthaginois quittèrent la cité de Tyr en raison d'un différent religieux portant sur les sacrifices. Ce qui leur permit d'entretenir leur différence et de se créer un cercle d'influence.

L'explication est ingénieuse, et se complète d'une autre, qui vient, en sens inverse, renouer avec une identité « phénicienne » plus inclusive. De l'est à l'ouest de la Méditerranée, les « Phéniciens » vouaient un culte appuyé à un dieu appelé Melqart, que les Grecs assimilèrent si bien à leur Héraclès qu'à une époque tardive, les colonies puniques lui donnèrent l'apparence du demi-dieu. Or, selon un auteur grec, ce Melqart n'était autre que le dieu des migrants : une vocation que « Phéniciens » et Grecs partagèrent largement.

Au-delà du cas des Phéniciens, le très érudit travail de J. Crawley Quinn constitue une rare et précieuse réflexion critique sur la trop grande facilité avec laquelle nous projetons nos propres modèles sur des identités collectives appartenant à d'autres temps et d'autres contextes. ■

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# SOCIOLOGIE

## LES BESOINS ARTIFICIELS

**Comment sortir du consumérisme**

**Razmig Keucheyan**

*La Découverte, 2019, 208 p., 18 €.*

Quels sont nos besoins réels ? Prise dans une spirale de surconsommation, l'humanité, ou du moins une partie d'elle, semble devenue incapable de répondre à cette question. Et pour cause, selon le sociologue Razmig Keucheyan, pour qui deux contradictions insolubles pèsent sur l'ensemble du système. D'une part, le capitalisme de marché suscite des besoins illimités, qu'il n'assouvit jamais. D'autre part, chaque nouvel achat cherchant à compenser l'impossibilité de consommer vraiment le précédent, il accentue le nivellement et l'artificialité des besoins. Entouré de produits dont l'obsolescence est programmée, près de 10 % de la population mondiale, selon les estimations hautes, souffre d'addiction à la consommation (ou « oniomanie »). L'enjeu devient d'autant plus pressant que le modèle économique dominant débouche sur une crise environnementale. Symbole de ce contexte perturbé, la pollution lumineuse produite par notre mode de vie nocturne a fait de l'obscurité une denrée rare, pour laquelle militent aujourd'hui certains collectifs, mais dont le rétablissement engendrerait à son tour un surcoût. Plus qu'une simple dépossession, la « déprivation » nous expose à la hantise du bien commun perdu. Promise à l'effondrement provoqué par ses propres excès, la société appelle deux transformations d'envergure. La première consiste à changer les choses par la promotion de produits « émancipés », c'est-à-dire durables, démontables et facilement réparables, inter-opérables (compatibles avec d'autres marques) et évolutifs (intégrant les technologies du futur). La seconde implique de soumettre à la délibération publique les besoins relevant de secteurs économiques dont l'empreinte environnementale est la plus élevée. Cette forme de débat, inspirée des « simulations politiques » organisées par Bruno Latour en marge de la Cop21 en 2015, ou bien encore de l'Assemblée citoyenne du futur proposée par Dominique Bourg, constituerait le socle d'une démocratie écologique, que R. Keucheyan appelle ici de ses vœux. ■

**Benoît Hervieu-Léger**

## LE RÉALISME CRITIQUE

**Une nouvelle ontologie pour la sociologie**

**Margaret Archer et Frédéric Vandenberghe (dir.)**

*Le Bord de l'eau, 2019, 168 p., 22 €.*

**Encore largement méconnu en France, le réalisme critique est un courant intellectuel porté sur les fonts baptismaux par Roy Bhaskar (1944-2014), un économiste venu rapidement à la philosophie. Trois de ses textes ont été traduits et constituent la première partie de cet ouvrage. L'objectif de R. Bhaskar est de refonder l'épistémologie en renvoyant dos à dos deux traditions dominantes. La première est celle du positivisme, qui ne jure que par la recherche des lois scientifiques. La seconde est le post-modernisme, dont les tenants estiment que le monde n'est qu'interprétation. Du point de vue du réalisme critique, pour faire œuvre de science, trois exigences sont requises. Le réalisme d'abord : le monde existe et il appartient aux scientifiques d'en expliquer les différentes strates et manifestations. Le faillibilisme ensuite : les théories sont des filets que nous lançons sur le monde sans jamais pouvoir en épuiser la complexité. Le rationalisme enfin : il est possible de se mettre d'accord pour dire la vérité sur ce qu'est la réalité. Cette épistémologie a permis de réviser nos façons de considérer la société. Selon le modèle dit « morphogénétique » que la sociologue britannique Margaret Archer a forgé en s'inspirant des travaux de R. Bhaskar, la société est analysée comme un système ouvert, sur l'environnement notamment, constitué par l'ensemble des relations qui structurent les interactions entre personnes. La deuxième partie de l'ouvrage (constituée de deux textes de M. Archer) entre dans le détail d'un tel argument en soutenant, de façon un peu abstraite il est vrai, la nécessité pour les sociologues de prendre en compte les interrelations entre les structures sociales, les cultures et les personnes sans jamais hypertrophier un de ces pôles au détriment des deux autres.** ■

**Clément Lefranc**



n.br) - 31-08-2019

## LA DIFFÉRENCIATION

**Goûts, savoirs et expériences culturelles**

**Hervé Glevarec**

*Le Bord de l'eau, 2019, 386 p., 26 €*

L'analyse des pratiques culturelles a été très marquée en France par la théorie de la *«distinction»*, développée par Pierre Bourdieu en 1979. Hervé Glevarec propose ici une thèse bien différente, qui remet en cause les deux principaux postulats du paradigme objectiviste de Bourdieu : celui d'abord d'une détermination sociale des goûts en matière de musique, de cinéma, de lecture, de spectacles... Celui ensuite qui attribue aux seules catégories supérieures la légitimation de pratiques culturelles censées leur permettre de se distinguer des autres groupes sociaux. Dans cet assemblage de treize textes publiés entre 2005 et 2019, H. Glevarec mobilise un abondant matériau empirique (données d'enquêtes sur les pratiques culturelles) afin de bâtir un modèle fondé sur deux principes alternatifs. Le premier est celui de la diversification culturelle : les goûts ne sont plus forgés mécaniquement par la classe sociale d'appartenance des individus. La montée en puissance des pratiques en amateur et la capacité d'expertise croissante des personnes en matière esthétique ont pour effet de dissocier la valeur que nous attribuons à un bien culturel de la position que nous occupons dans l'espace social. Pour convaincre son lecteur du bien-fondé de cette thèse, H. Glevarec met en graphique la reconnaissance des genres culturels à l'aide de tableaux des goûts. Il constate de la sorte que, dans une même classe sociale, la valeur attribuée à un style musical peut varier significativement d'un groupe d'âge à l'autre, par exemple. Le second principe est celui de la différenciation sociale. Les classes supérieures n'ont plus le monopole de la légitimation, pas plus d'ailleurs que celui de l'éclectisme culturel (comme le soutenait Richard Peterson dans les années 1990). Pour la majorité de nos contemporains, le rock est un genre musical légitime, la BD est un art à part entière et les séries télévisées valent tout autant que les films. C'est la fin, autrement dit, d'un absolutisme en vertu duquel la légitimité d'un type musical ou littéraire se mesurait à sa valorisation par les classes supérieures. La culture s'est diversifiée, démocratisée et sa légitimité s'est en grande partie émancipée des stratégies de distinction caractéristiques des groupes dominants. Tout indique, selon H. Glevarec, que nous avons changé d'époque et qu'un nouveau régime de légitimité culturelle a pris le pas sur celui qu'avait théorisé l'auteur de *La Distinction*. ■ **C.L.**

## CONSTRUIRE LA SOCIÉTÉ DE LA LONGÉVITÉ

**Une opportunité pour le futur ?**

**Nicolas Menet**

*Eyrolles, 2019, 224 p., 18 €.*

L'auteur, Nicolas Menet, est directeur de la Silver Valley, écosystème d'innovation dédié à la longévité qui propose des biens et services aux seniors et à leur entourage. Partisan d'une société égalitaire et inclusive, il combat l'idée selon laquelle une société qui vieillit est une calamité. Les opportunités qu'elle offre ont selon lui un impact positif sur l'économie, à condition de ne pas écarter les préoccupations sociales. L'époque actuelle n'a pas réussi à s'affranchir d'une vision négative du grand âge, générant ainsi de la ségrégation. L'auteur entreprend de déconstruire les stéréotypes qui s'attachent à la vieillesse. L'un d'entre eux mène à n'y voir qu'un marché : le retraité, par son pouvoir d'achat faussement exagéré, serait un consommateur providentiel. D'autres perspectives l'envisagent sous le seul angle déficitaire : bien que la dépendance ne touche que 8 % des plus de 60 ans, son coût est alors dénoncé. Avec l'allongement de l'espérance de vie, le regard sur la vieillesse, explique N. Menet, doit changer sans pour autant nier la finitude humaine. L'injonction au « bien vieillir » pèse de façon tyrannique sur les personnes âgées. Les modèles d'une vieillesse réussie normalisent les comportements au détriment de la singularité de chacun. Loin d'être une rupture, la vieillesse est un processus qui s'inscrit dans le temps long, au cours duquel la personne s'engage dans une réinvention d'elle-même. La raréfaction du travail installe une perméabilité entre activité et inactivité. La retraite perd son caractère définitif. Selon l'auteur, loin d'être une entrave au projet individuel, ce décloisonnement des catégories encourage les activités choisies. Il parie sur l'innovation, source de profit sociétal et financier, qui fait de la longévité un levier pour une société plus intégrative. ■

**Patricia Nicolas**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# PSYCHOLOGIE

Jean Benjamin Stora
15 CAS DE THÉRAPIES PSYCHOSOMATIQUES
Comment soigner les malades, non simplement leurs maladies
hermann

## 15 CAS DE THÉRAPIES PSYCHO-SOMATIQUES

**Comment soigner les malades, non simplement leurs maladies**

**Jean Benjamin Stora**

*Hermann, 2019, 244 p., 25 €.*

Cet ouvrage est le récit de la pratique d'un psychanalyste qui, au sein même d'un hôpital, fief de la médecine somatique, a œuvré pendant presque trente ans à faire une place à l'individu, au sujet, plutôt qu'à l'objet de soin. Portant l'uniforme du médecin, fondu dans le décor, Jean Benjamin Stora raccroche sa pratique aux unités auxquelles on l'affecte, la neurologie ou l'endocrinologie. L'approche psychosomatique est une lecture complémentaire à la médecine, qui permet de redonner une place au patient dans son entièreté, de ne plus le considérer seulement comme « un corps à soigner ». Si la rencontre du psychologue peut être vécue avec appréhension dans un premier temps, il est souvent le seul professionnel qui peut se porter garant de l'espace créé pour les cas « désespérés » : de l'infarctus de George au diabète proche de l'amputation de Gilles, en passant par les céphalées de Marc ou le cancer du sein de Béatrice, J.-B. Stora livre une autre lecture de la maladie et surtout du malade : le rapport du malade à son corps, le malade et son attitude face aux symptômes, le malade et ses choix face aux options thérapeutiques, le malade et ses relations aux soignants. Il aborde également, dans les grandes lignes, les principes des thérapies psychosomatiques. L'angle préférentiel est psychanalytique, mais pourrait aisément se déployer à travers d'autres référentiels, voire les cumuler. On regrettera peut-être toutefois que l'auteur ne se soit pas davantage attardé sur les obstacles potentiels à la pratique en hôpital général, lieu où l'on soigne le corps en priorité et où la place du psychologue est toujours fragile. Notamment en raison des chocs potentiels de logiques : point de vue somatique *versus* point de vue psychologique, procédures standardisées du corps médical *versus* unicité du patient, ou bien encore, urgences des soignants *versus* décalage des demandes en psychothérapie qui, pour beaucoup de psychologues exerçant dans ce contexte, sont légion. ■

**Romina Rinaldi**

## LE RIRE DES BOURREAUX

**Essai sur le plaisir de tuer**

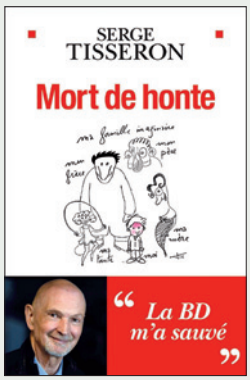
**Klaus Theweleit**

*Seuil, 2019, 276 p., 22 €.*

On peut éprouver un certain malaise à entrer dans les raisons qui poussent au carnage les tueurs de masse, et une telle approche passe facilement pour provocatrice et blessante. Pourtant, une fois que l'on a accepté de quitter la posture morale qui règne souvent en la matière, l'analyse de Klaus Theweleit nous ouvre des pistes de compréhension rarement envisagées. Dans son étude psychocorporelle s'appuyant entre autres sur les travaux du neurobiologiste Antonio Damasio, le sociologue allemand explique que chez ces tueurs, le corps est vécu comme fragmenté et chaotique, ce qui les enjoint de broyer des vies humaines pour colmater leur vécu corporel déchiré. Une étude précédente du même auteur avait d'abord appliqué cette perspective aux meurtriers précurseurs du nazisme (*Fantasmâlgories*, éditions L'Arche, 2016). Dans le présent ouvrage, à la forme et au style peu académiques, K. Theweleit étend son regard à Anders Breivik, aux assassins de *Charlie Hebdo*, aux séides de l'État islamique, aux massacreurs d'Indonésie, du Rwanda et de l'ex-Yougoslavie. Un tel assemblage hétéroclite d'événements peut paraître suspect, mais l'auteur constate que partout, au moment du crime ou après coup, s'élève le rire des tueurs, qui externaliserait ainsi leur soulagement corporel temporaire. Il en conclut que ce ne sont ni leurs justifications religieuses ou politiques – *« les idéologies sont interchangeables »* –, ni la misère sociale qui expliqueraient leurs tueries, mais des corps d'homme abîmés par leur dressage pour le combat dans une société patriarcale. Cette approche permet aussi une nouvelle compréhension du viol, tout au moins de celui qui accompagne bien souvent les massacres. L'auteur s'étonne que dans les reportages et études s'y rapportant, *« la capacité d'érection »* masculine ne soit guère interrogée alors que *« l'appareillage sexuel* (des hommes) *est sensible aux "perturbations" »*. Il y voit la preuve que ces viols relèvent bien du besoin de dominer plutôt que du désir sexuel. ■

**Christopher Pollmann**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019




**MORT DE HONTE**
**Serge Tisseron**
*Albin Michel, septembre 2019, 216 p., 17 €.*

À mi-chemin entre le témoignage, l'autobiographie et l'essai introspectif, le dernier ouvrage du psychiatre et psychanalyste Serge Tisseron peut dérouter au premier abord. L'auteur part d'une anecdote : apprenant que la Légion d'honneur doit lui être remise, il éprouve une gêne, une incompréhension et même une légère honte à être récompensé. Étonné par cette réaction, il tente de remonter à l'origine de son malaise et examine alors ses souvenirs d'enfance, ses premiers textes et dessins, ou encore ses travaux de recherche. Et l'on se prend au jeu : suivre un spécialiste de l'esprit explorer les méandres du sien s'avère assez captivant. S. Tisseron montre notamment comment la honte peut infuser dans un cercle familial et se transmettre à travers des attitudes, des réponses évasives aux questions de l'enfant ou encore une ambiance appesantie par les tabous et les secrets de famille. Est-ce un hasard, d'ailleurs, si l'auteur a consacré ses premières publications à ces sujets ? On peut certes regretter que S. Tisseron colle d'aussi près à son histoire personnelle et néglige toute mise en perspective ou presque : le ton est loin d'être académique. Les concepts psychanalytiques mobilisés ne sont quasiment pas définis, par exemple. Pour autant, cet essai conserve bien une portée générale, au-delà des souvenirs personnels, des anecdotes et des révélations que livre l'auteur sur sa propre histoire. S. Tisseron donne en effet à voir une démarche psychanalytique en acte. Plus qu'une plongée en un for intérieur, celle-ci apparaît davantage comme une relecture de faits et gestes dont la cohérence et l'interconnexion lui échappaient jusque là. Ainsi, les souvenirs qu'il convoque deviennent des hypothèses susceptibles de donner du sens au présent. ■

**Fabien Trécourt**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-201

NOUVELLE ÉDITION

Un livre destiné aux jeunes professeurs d'école, de collège, de lycée, du public comme du privé, qui souhaitent obtenir des réponses concrètes et accessibles aux questions qu'ils se posent au quotidien.

**Fabrice Hervieu** est expert des systèmes éducatifs depuis 30 ans. Il a été rédacteur en chef de la revue *L'École des parents*.

Le compagnon de route indispensable des futurs profs et des jeunes enseignants !

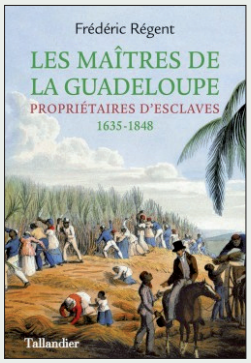
ISBN : 978-2-36106-485-3
Coll. Les dossiers de l'éducation
312 pages - 17,50 €

Éditions Sciences Humaines

En librairie ou sur commande :
editions.scienceshumaines.com
ou par téléphone au 03 86 72 07 00

En librairie

# HISTOIRE




## LES MAÎTRES DE LA GUADELOUPE

**Propriétaires d'esclaves (1635-1848)**

**Frédéric Régent**

*Tallandier, 2019, 432 p., 23,90 €.*

**En matière d'histoire de l'esclavage, rappelle Frédéric Régent, maître de conférences en histoire moderne à l'université Paris-I, c'est surtout celle des dominés qui a jusqu'à présent retenu l'attention. Mais il n'y a pas d'esclaves sans maîtres, et se placer de l'autre côté de la barrière peut être, pour l'historien, l'occasion d'ouvrir de nouvelles perspectives.**

**La monographie qu'il nous propose est consacrée à plusieurs générations de familles de planteurs en Guadeloupe, dont l'histoire commence en 1635, année de la prise de possession française de l'archipel, et court jusqu'à l'abolition de l'esclavage, en 1848. Sur près de trois siècles, on suit le destin de ces maîtres d'esclaves dont l'origine est moins uniforme qu'on l'imagine. Parmi eux, on trouve des personnes présumées blanches, mais aussi des gens de couleur libres, des affranchis devenus des maîtres. En outre, une minorité est constituée de riches planteurs d'exploitations sucrières, et plus nombreux sont les petits agriculteurs ne disposant que d'un esclave.**

**F. Régent souligne la complexité des relations maîtres-esclaves, allant de l'extrême brutalité à une forme d'attachement sentimental qui se joue des barrières légales. Mobilisant des documents juridiques (actes de propriété et documents d'affranchissement) et des écrits d'époque (de voyageurs, d'hommes d'Église), ce récit éclaire de façon inédite l'héritage colonial qui continue de peser sur la société guadeloupéenne d'aujourd'hui.** ■

**Frédérique Letourneux**

## LE VÉGÉTARISME DES LUMIÈRES

**L'abstinence de viande dans la France du 18e siècle**

**Renan Larue**

*Classiques Garnier, 2019, 264 p., 22 €.*

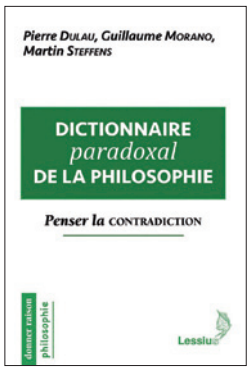
Jean-Jacques Rousseau se serait-il ému du sort réservé aux bêtes dans nos fermes industrielles ? Voltaire aurait-il été scandalisé par la vue des « vaches à hublot » ? Dès l'introduction, Renan Larue l'assure, il ne fera pas péché d'anachronisme en prêtant aux penseurs des Lumières les sensibilités du 21e siècle. Pourtant, tout était déjà là. On trouve, dans les textes des philosophes du 18e siècle, les idées mêmes qui agitent les débats d'aujourd'hui sur la souffrance animale et l'alimentation carnée. Le végétarisme n'est donc pas une lubie postmoderne, encore moins une mode sans tradition intellectuelle.

Dès le 18e siècle, en effet, des médecins comme Philippe Hecquet et Antonio Cocchi prônent la diète végétale : plus digeste, elle permettait, selon eux, de vivre plus longtemps. Certains anatomistes font remarquer que la consommation de viande n'est pas adaptée à la physiologie humaine, nos dents étant trop courtes et notre intestin trop long. Dans sa grande *Histoire naturelle*, Buffon affirme qu'on peut vivre en ne mangeant que des plantes. À la même époque, des récits de voyage très appréciés rapportent qu'en Inde, les castes supérieures sont végétariennes. Mais l'attrait pour ce régime n'est pas uniquement motivé par des soucis hygiéniques. Chroniques et romans montrent que les mœurs liées aux bêtes changent. Certains animaux sont désormais des compagnons, remarque Louis-Sébastien Mercier dans son *Tableau de Paris*, et on ne veut plus les reconnaître dans l'assiette. La viande devient un « *cadavre déguisé* », écrit Voltaire. Dans son *Traité sur la tolérance*, le philosophe devenu tardivement végétarien évoque notre devoir de commisération envers les animaux, ces êtres sensibles auxquels il accorde une pensée. Le plus influent des végétariens du siècle reste J.-J. Rousseau, qui affirme que le régime carnivore contrarie notre inclination naturelle à la pitié. Certes, regrette R. Larue, « *la Révolution française n'a pas été végétarienne* », mais l'éloge du végétarisme fut à cette époque un des moyens de contester les modes de pensée dominants. ■

**Pauline Petit**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# PHILOSOPHIE




## DICTIONNAIRE PARADOXAL DE LA PHILOSOPHIE

**Penser la contradiction**

**Pierre Dulau, Guillaume Morano et Martin Steffens,** *éditions Lessius, 2019, 464 p., 35 €.*

Les lexiques philosophiques proposent en général des définitions « résolutoires » des concepts qu'ils abordent : on y trouve la définition de l'usage courant du mot, puis les différents sens qui lui sont attribués selon les doctrines, et enfin, au mieux, les débats qu'il a pu susciter. Selon les auteurs de ce nouveau dictionnaire, cette approche présente deux défauts. D'abord, elle donne à croire que l'histoire des idées est faite d'une suite d'auteurs qui se contredisent. Ensuite, elle échoue à mettre au jour les contradictions intrinsèques que renferment ces notions. Or, si l'on peut attendre d'un dictionnaire la définition simple d'un terme, la philosophie, elle, se nourrit de problèmes. Et comment problématiser le bonheur si on le réduit à un *« état de satisfaction complète et stable »* ? Comment s'en faire une idée philosophique si on le ramène sans discussion à la juxtaposition des points de vue d'Aristote et de Kant ?

Ce *Dictionnaire paradoxal de la philosophie* n'est pas une compilation des paradoxes logiques classiques (le barbier de Bertrand Russell ou le bateau de Thésée), mais un essai qui ambitionne de présenter des notions selon l'équation « un concept = une contradiction ». Vaste projet. Il comprend des entrées classiques sur le « droit » ou le « scepticisme, mais aussi sur des notions plus originales – et non moins problématiques – comme la « cybernétique », la « crise » ou la « gloire ». Penser par exemple l'*angoisse* en tant que paradoxe, c'est déployer cette contradiction première qui fait de l'angoisse une peur sans objet, un affect qui se nourrit de son absence de cause. Chacune de ces entrées met en lumière le rapport de répulsion-attraction qui unit philosophie et contradiction. Et comme le souligne Kierkegaard, *« il ne faut pas penser de mal du paradoxe, cette passion de la pensée, et les penseurs qui en manquent sont comme des amants sans passion »*. ■ P.P.

En librairie le 10 octobre

Sous la direction de Jean-François MARMION
HISTOIRE
universelle de la
CONNERIE
Racontée par Antoine de Baecque, Sylvie Chaperon, Jean-Paul Demoule, Marc Ferro, Marylène Patou-Mathis, Steven Pinker, Robert Sutton, Paul Veyne et bien d'autres encore

Blois
Les rendez-vous de l'histoire

Conférence
Samedi 12 octobre - 16h15
Hémicycle de la Halle aux grains

Une histoire de la connerie est-elle possible ?

La réponse est oui. Et c'est urgent !
La connerie est le propre de l'Homme, et peut nous mener au désastre collectif. Il est grand temps que l'Histoire s'attaque à elle ! Mais sous quel angle ? Sexisme, racisme, colonialisme, esclavage, guerres, massacres ? Du néolithique aux réseaux sociaux, et à travers les cultures, les possibilités sont vertigineuses…

Avec : Antoine de Baecque, Myriam Cottias, Bruno Dumézil, Jean-François Marmion, Débat animé par Héloïse Lhérété, rédactrice en chef de Sciences Humaines.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela.candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# COMMUNICATION

## LA FAMILLE CONNECTÉE

**De la surveillance parentale à la déconnexion des enfants**

**Jocelyn Lachance**

*Érès, 2019, 144 p., 12 €.*

**S'appuyant sur des paroles d'enfants et d'adolescents, l'enquête de Jocelyn Lachance, sociologue, s'intéresse à la manière dont les écrans, aujourd'hui omniprésents, affectent les relations parents-enfants. L'intrusion du monde extérieur bouleverse l'intimité familiale. Les besoins n'ont pas changé, celui des parents d'être rassurés, celui des enfants de conquérir leur autonomie à l'adolescence. Mais avec la connexion, la séparation est vécue autrement. Contrairement à la génération précédente, qui a été initiée au numérique par le monde du travail, l'actuelle l'a été par la famille. Si les parents sont rassurés par le maintien du lien en l'absence de leur enfant *via* le téléphone portable, ils s'inquiètent de le livrer à un monde qu'ils jugent hostile. Leur ambivalence contribue à associer son usage à un sentiment d'insécurité qui se transmet aux enfants. Pour être rassurés, les parents sont tentés de recourir aux facilités qu'offre le numérique, géolocalisation, suivi des traces sur les réseaux sociaux. Quand certains indices éveillent des soupçons, le rituel de l'aveu se transforme en acte de contrition où la parole a peu de place. Dans une logique d'évitement des conflits, les adolescents se rendent complices de la surveillance parentale si elle est la condition de leur liberté, mais ils vivent mal une intrusion dans leur vie amicale. Ils sont partagés entre la volonté de rassurer par un message et la tentation de s'affirmer par la déconnexion. Leur adhésion au numérique vaut souvent à défaut d'autre chose afin de conjurer l'ennui. Par la conclusion d'un pacte de connexion, ils consentent à modérer leur usage du portable dont ils ont conscience d'abuser. L'auteur invite les parents à reconnaître les efforts réalisés par leur progéniture pour se déconnecter et à leur montrer l'exemple dans des tentatives communes pour trouver la juste distance.** ■ **P.N.**

# SANTÉ

## LES JEUNES FACE À L'ALCOOL

**Marie Choquet et Christophe Moreau (dir.)**

*Érès, 2019, 312 p., 25 €.*

Au cours des soixante dernières années, la consommation globale d'alcool n'a cessé de diminuer en France. Elle est passée de 26 litres par an et par habitant en 1961 à moins de 12 litres aujourd'hui. Cette chute s'explique principalement par la diminution de « l'alcool aliment », comme le traditionnel litron de rouge à table qui a peu à peu disparu des écrans radars. Si la vente de vin a beaucoup diminué en cinquante ans, celle des bières et spiritueux est restée stable dans le même temps. Plus récemment, un nouveau phénomène a fait son apparition, celui des alcoolisations massives, ou *binge drinking*. C'est « l'alcool psychotrope » dont les effets désinhibiteurs et anxiolytiques sont vivement recherchés avant tout par les jeunes. Entre 18 et 30 ans, 36 % se livrent ponctuellement à ce type de pratique risquée et 7 % sont des consommateurs chroniques dépendants. Pour le reste, 30 % sont des consommateurs modérés (des « œnologues ») et 28 % ne boivent aucun alcool. Pourquoi ce recours à l'alcool « médicament » est-il si présent chez les jeunes ? Selon le psychiatre Philippe Jeammet, *« l'alcool permet aux jeunes adultes de supporter au mieux cette période de changement de statut et d'intégration sociale, familiale, professionnelle »*. Étonnamment, ce sont les jeunes actifs les plus à risque, particulièrement les jeunes cadres, artisans et commerciaux. Pour les auteurs de cet ouvrage, de multiples facteurs sont susceptibles de favoriser le recours à l'alcool : l'environnement (la « culture du boire »), des traumatismes psychologiques, des facteurs génétiques, une éducation permissive, l'absence de sollicitude parentale. Mais ils insistent surtout sur un point : il faut développer la recherche dans ce secteur. Tenter de mieux comprendre par exemple pourquoi les jeunes qui travaillent sont plus à risque que les étudiants ou les chômeurs, mieux évaluer les programmes de prévention et de réduction des risques. Les moyens alloués à ces recherches seraient aujourd'hui trop faibles pour les rendre efficaces. ■

**Marc Olano**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-

# SCIENCES

## HOMO BIOLOGICUS

**Pier Vincenzo Piazza**

*Albin Michel, 2019, 416 p., 22,90 €.*

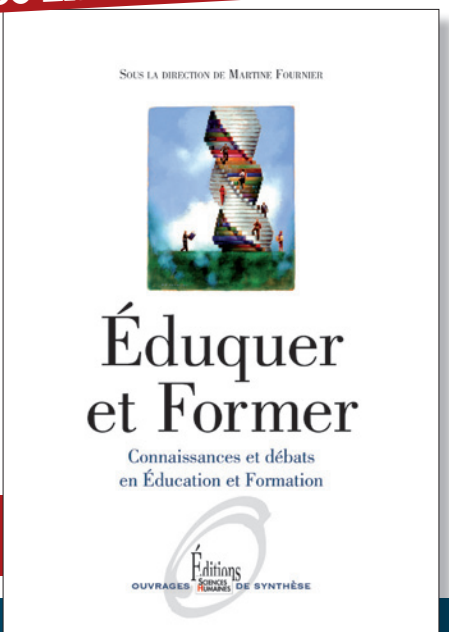
Peut-on espérer comprendre l'esprit humain sans commencer par le cerveau et les cellules de notre corps ? Le neurobiologiste Pier Vincenzo Piazza en doute fortement. Pour lui, la dichotomie classique entre le corps et l'esprit n'est pas fondée. Nos oscillations psychologiques, nos comportements, notre culture ou encore notre spiritualité s'expliquent d'abord en termes de mécanismes biologiques. L'auteur décrit par exemple comment des expériences de vie traumatisantes peuvent s'inscrire au fer rouge dans les neurones, comment notre quête du bonheur et du plaisir est un produit de l'évolution, ou encore quelles modifications du cerveau peuvent faire basculer un individu dans la toxicomanie. Précises et pédagogiques, les analyses neurobiologiques de P.V. Piazza sont d'autant plus convaincantes qu'elles ne versent pas dans un réductionnisme simple que l'auteur critique par ailleurs, s'agissant de la génétique notamment. Certains arguments font mouche : si l'esprit était une entité purement immatérielle, par exemple, comment des objets, des faits ou des événements matériels pourraient-ils avoir un effet sur lui ? Cet essai captivera tout lecteur s'interrogeant sur les rapports entre le corps et l'esprit, la nature et la culture, la biologie et la psychologie. Seul bémol : en usant et abusant d'expressions telles que *« selon les sciences humaines et sociales »*, P. V. Piazza cède facilement au sophisme de l'homme de paille. Les thèses qu'il attribue aux humanités sont souvent caricaturales et ne correspondent pas à l'état actuel de la recherche, par exemple en philosophie de l'esprit ou en épistémologie. On recommandera donc de survoler voire d'oublier les chapitres abordant l'histoire des idées, pour dévorer avec d'autant plus de gourmandise les parties revenant à la biologie, qui est le vrai domaine d'expertise de l'auteur. ■

**Fabien Trécourt**

Éditions Sciences Humaines

DÉJÀ + DE 42 000 EXEMPLAIRES VENDU !

La RÉFÉRENCE en matière d'éducation et de formation


Sous la direction de Martine Fournier
Éduquer et Former
Connaissances et débats en Éducation et Formation
Éditions Sciences Humaines
Ouvrages de synthèse

4e édition entièrement revue et augmentée

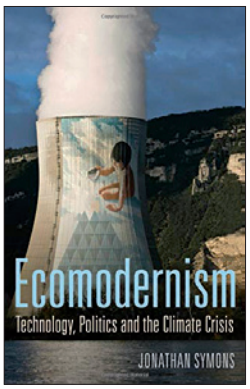
En librairie, et sur commande à :
editions.scienceshumaines.com
ou par téléphone au 03 86 72 07 00
Livraison sous 72 h en France métropolitaine

ISBN : 978-2-3610 6-358-0
496 pages - 25,40 €

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

INTERNATIONAL

# Le développement au secours de la crise climatique ?




**ECOMODERNISM**
**Technology, Politics and The Climate Crisis**
**Jonathan Symons**
*Polity Press, 2019, 248 p., 17,57 €.*

Le réchauffement climatique menace notre société. Mais que faire ? Pour limiter les émissions de gaz à effet de serre, beaucoup pensent qu'il faudrait entrer dans une phase de décroissance économique, abandonner les énergies non renouvelables, limiter les transports, réduire l'activité industrielle, etc. L'idée générale derrière cette approche, que l'on peut qualifier d'écologiste, est que seul un effort de sobriété énergétique permettra à notre société de ne pas s'effondrer sous l'effet de l'augmentation des températures. Mais, dans ce livre, le politologue Jonathan Symons récuse cette idée. S'appuyant sur les travaux de ceux qui se désignent comme des écomodernistes, il estime au contraire que c'est en développant des technologies décarbonées (à l'instar des centrales nucléaires) et en intensifiant, par souci d'efficacité, les moyens de production, que le climat pourra être stabilisé. Puis, de manière générale, pour minimiser l'impact de l'humanité sur la planète, plutôt que d'inviter la population à valoriser les modes de vie traditionnels et à se rapprocher de la nature, il l'encourage au contraire à résider en milieu urbain (pour libérer des espaces naturels), à recourir à une agriculture intensive s'appuyant sur les biotechnologies (pour augmenter les rendements) et à mettre en œuvre de grands programmes de géo-ingénierie (pour refroidir la planète).

On peut juger naïf de croire que ces technologies, dont la plupart sont encore à inventer, pourront régler une menace chaque jour plus pressante. Mais l'auteur retourne l'accusation. D'abord, il estime illusoire de penser que l'on peut convaincre la majorité des habitants de la planète de ne pas chercher à atteindre le niveau de vie des pays riches. Il soutient même qu'il serait injuste de vouloir les en dissuader. Ensuite, il explique pourquoi les énergies renouvelables, dans leur état actuel, ne seront pas capables de répondre aux besoins d'une population mondiale qui aspire à vivre dans de relativement bonnes conditions matérielles. Enfin, il montre comment l'innovation technologique peut tendre à limiter de façon croissante les émissions de gaz à effet de serre. Dès lors, à ses yeux, face à une légitime exigence d'égalité et à la demande grandissante d'énergie qui en découle, un développement économique reposant sur de nouvelles technologies décarbonées devient la seule possibilité réaliste de lutter contre le réchauffement climatique.

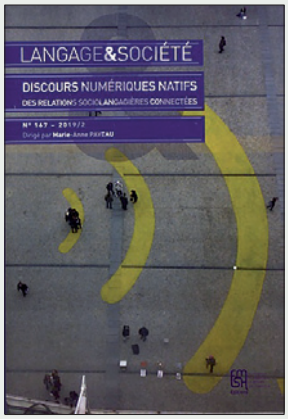
Mais il ne faut pas s'attendre à ce que l'initiative privée soumise aux lois du marché assure à elle seule ce développement.

J. Symons avance que seuls les États ont les moyens d'orchestrer cette transformation sociale et technologique de la société. S'il rejette ainsi la solution de la décroissance, il ne prône pas pour autant le laisser-faire. En outre, fort de l'idée que les problèmes environnementaux ne seront résolus que si les conditions matérielles de vie de la population humaine sur Terre ne sont pas trop disparates, il estime que les États ne doivent pas se refermer sur eux-mêmes, mais au contraire s'engager dans la mondialisation. Avec l'écomodernisme, nous sommes donc définitivement loin de la pensée écologique dominante, davantage tournée vers des solutions locales, méfiante à l'égard des grands programmes technologiques et militant pour un retour à un mode de vie plus naturel. Reste à savoir qui a raison… ■

**Thomas Lepeltier**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

## LA REVUE DU MOIS




### «DISCOURS NUMÉRIQUES NATIFS»

**Des relations sociolangagières connectées»**
**Langage & société**
*N° 167, 2019/2, MSH, 246 p., 16,50 €.*

Prendre rendez-vous chez le médecin, acheter un grille-pain ou discuter avec un ami… Une grande partie de nos interactions sociales passe désormais par le Web. Un profond bouleversement des modes de communication qu'étudie ce numéro de *Langage & société*, en s'intéressant tout particulièrement aux types de discours qui naissent en ligne.

Au cœur de nos relations connectées, il y a d'abord un lieu qu'on investit. En prenant l'exemple de WhatsApp, l'application de messagerie la plus utilisée au monde, les chercheurs Yosra Ghliss et Marc Jahjah montrent comment, par le langage, on «habite» des espaces numériques. Le «fil de conversation» est conçu par les locuteurs comme un véritable «coin à eux». Ils l'habitent en employant des formules déictiques comme *«T'là ?»* qui renvoient à l'espace numérique de la conversation. Les internautes se l'approprient aussi en reproduisant des activités sociales grâce aux outils du logiciel. Les auteurs décrivent par exemple un échange entre des utilisateurs qui transforment le cadre de la conversation en «apéro»: du choix de la boisson à l'action de trinquer, tout est simulé grâce au partage d'images, de sons et d'émoticônes.

Le Web crée aussi des genres discursifs inédits comme les blogues et des vlogues, étudiés par Christelle Combe. Ces formats spécifiquement numériques permettent à l'internaute de partager des chroniques personnelles, sous forme d'articles (blogue) ou de vidéos (vlogue). Mais ce n'est pas un cybersoliloque ! Il s'adresse à une communauté qu'il fédère autour d'un thème et de sa personnalité. Les membres de cette communauté peuvent interagir avec lui mais aussi entre eux, dans un vaste polylogue, grâce aux boutons d'appréciation (pouce, étoile, cœur) et à l'espace de commentaires. Profondément liés aux plateformes de production numérique, ces formats sont définis par l'auteure comme des *«technogenres natifs de l'extériorisation de soi»*. Enfin, le Web est un espace verbalement violent. Terrain de *clashes*, il permet par ailleurs d'y faire face de façon originale. Marie-Anne Paveau propose une typologie des pratiques numériques de réponse à la cyberviolence, de la republication de messages haineux à l'appropriation d'insultes en chanson. ■

**Pauline Petit**

### «FÉMINISMES RELIGIEUX»

**Nouvelles questions féministes -** *Vol. 38, n °1, 2019/1, 218 p., 25 €.*

Féminisme et religion font-ils bon ménage ? Selon la vulgate, il n'en est rien. Pourtant, de nombreuses femmes vivent d'un même élan leur foi et leur combat pour l'égalité des sexes, en particulier au sein des cultes. *«Les contestations féministes au sein des religions ont une histoire aussi ancienne que celle des féministes»*, rappellent les coordinatrices du numéro. C'est que prêcher est une affaire de pouvoir, longtemps réservée aux hommes. Le protestantisme et le judaïsme seront les premières religions à autoriser la prédication au féminin – dès la fin du 19e siècle. Cependant, ces mutations se font au nom d'une approche différentialiste des relations entre sexes qui légitime la perpétuation des stéréotypes de genres. Les mouvements sociaux des années 1960 et le féminisme de la deuxième vague favoriseront l'émergence de revendications plus radicales. Portées par des théologiennes, elles reposent systématiquement sur une relecture et une réappropriation des textes sacrés, afin de crever le *«plafond de vitrail»*, selon l'expression de la sociologue B. de Gasquet. ■

**Thomas Le Guennic**

### «LE GOÛT DE LA RECONSTITUTION»

**Sociétés & représentations -** *N° 47, 2019/1, 260 p., 20 €.*

Cet été encore, les reconstitutions historiques ont battu leur plein dans les châteaux de la Loire, les bunkers des Hauts-de-France ou les quartiers médiévaux des vieilles villes. Au risque de distordre le passé ? Pas si simple, expose ce numéro de *Sociétés & Représentations*. Si la reconstitution est par définition différente des événements qu'elle mime – ce dont ses acteurs sont le plus souvent conscients –, elle conserve cependant une valeur heuristique. Car il s'agit avant tout d'enquêter sur le passé, de réfléchir à ce que l'on peut en savoir, et parfois d'oser imaginer ce qui aurait pu advenir dans d'autres circonstances. L'autre intérêt de cette publication est de prendre le terme «reconstitution» en un large sens : des jeux inventés par des profs d'histoire à l'imaginaire véhiculé par des figurines pour enfant, en passant par les tentatives d'un musée pour réhabiliter l'idée d'un «pays cathare» dans l'Aude, par exemple. Ce vaste panorama, confrontant notamment des pratiques savantes et populaires, du spectacle amateur et de l'art contemporain, nous confirme que le passé n'a jamais été aussi présent. ■

**Fabien Trécourt**

**ET AUSSI…**

**«LA PLACE DES PROFANES DANS LES POLITIQUES SOCIALES, ENTRE ENRÔLEMENTS ET REVENDICATIONS»**
**Revue française des affaires sociales -** *N° 1, 2019, 246 p., 23,50 €.*

**PARADOXAL METAL**
**Volume ! -** *2019/1, 176 p., 19 €.*

**«UN 18E SIÈCLE HORS PANTHÉON. Les libertins au 19e siècle»**
**Dix-septième siècle -** *N° 283, 2019/2, 202 p., 25 €.*

DU 23 SEPTEMBRE AU 23 FÉVRIER

● **LODÈVE**

**ENSOR, MAGRITTE, ALECHINSKY…**

Chefs-d'œuvre du musée d'Ixelles

Cette exposition invite à un cheminement sensible sur les sentiers de l'art belge à travers une sélection de chefs-d'œuvre des collections du musée d'Ixelles (Bruxelles). Ce panorama, offrant un éclairage sur les principaux courants développés en Belgique de la fin-de-siècle au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, illustre la densité, la richesse et la singularité de cette épopée artistique. Oscillant entre des influences internationales et des caractéristiques spécifiquement locales, entre un profond attachement à l'égard du réel et une propension féconde à l'imaginaire, l'art belge se révèle telle une ode à la modernité, la liberté et au non-conformisme.

*Musée de Lodève, sq. Georges-Auric.*
*Tél.: 0467888610.*
*www.museedelodeve.fr/*

DU 19 AU 21 SEPTEMBRE

● **DEAUVILLE**

**XXVIE CONGRÈS DE L'AFPEN**

Être enfant, être ensemble

Dans notre société où le culte de la performance est prégnant, comment le psychologue, dans une démarche intégrative qui s'appuie sur les recherches les plus récentes, peut-il favoriser le « vivre ensemble » ? Comment l'école peut-elle être bienveillante pour chacun ? Est-elle « suffisamment bonne » pour inclure toutes les différences et s'enrichir de toutes les diversités ? Telles sont les questions que ce congrès se propose de mettre en réflexion.

*Centre international,*
*1, rue Lucien-Barrière.*
*congresdeauville@afpen.fr*
*https://deauville2019.afpen.fr/*

DU 24 SEPTEMBRE AU 19 JANVIER

● **PARIS 7E**

**DEGAS À L'OPÉRA**

Sur toute sa carrière, de ses débuts dans les années 1860 jusqu'à ses œuvres ultimes au-delà de 1900, Degas a fait de l'Opéra le point central de ses travaux, sa *« chambre à lui »*. Il en explore les divers espaces – salle et scène, loges, foyer, salle de danse –, s'attache à ceux qui les peuplent, danseuses, chanteurs, musiciens de l'orchestre, spectateurs, abonnés en habit noir hantant les coulisses. Cet univers clos est un microcosme aux infinies possibilités et permet toutes les expérimentations : multiplicité des points de vue, contraste des éclairages, étude du mouvement et de la vérité du geste…

*Musée d'Orsay,*
*1, rue de la Légion-d'Honneur.*
*Laure Papon, tél.: 0140494966.*
*www.musee-orsay.fr/*

DU 26 SEPTEMBRE AU 13 JANVIER

● **PARIS 16E**

**BALZAC ET GRANVILLE**

Avec cette nouvelle exposition, la maison de Balzac s'intéresse à la relation passionnante entre l'écrivain et l'un des dessinateurs les plus singuliers du 19e siècle, Grandville (1803-1847). Dessins, gravures, affiches… Plus de cinquante œuvres tantôt satiriques, parfois poétiques ou fantastiques mettent en image cette étonnante rencontre.

*Maison de Balzac, 47, rue Raynouard.*
*Tél.: 0155744180.*
*www.maisondebalzac.paris.fr/*

DU 6 OCTOBRE AU 26 JANVIER

● **BÂLE**

**RESONATING SPACES**

Longtemps, le thème de l'espace n'a pas fait partie des préoccupations artistiques. Mais depuis les années 1960, où de nouvelles formes d'expression telles la performance, l'installation et le film ont fait irruption dans le monde de l'art, l'espace en tant que thème et en tant qu'expérience est devenu un élément incontournable de la création artistique moderne et contemporaine. Cette exposition d'automne réunit des œuvres exemplaires d'artistes contemporaines de renom, qui donnent une grande variété de formes à des qualités spécifiques de spatialité – acoustique, sculptée ou dessinée. Leur point commun est de créer des lieux dans lesquels images et souvenirs prennent vie.

*Fondation Beyeler, Baselstrasse, 101.*
*info@fondationbeyeler.ch*

LES 4 ET 5 OCTOBRE

● **HENDAYE**

**IIE FESTIVAL DU CINÉMA DES UTOPIES RÉELLES**

Autour d'un ensemble de documentaires, courts et longs métrages, cu festival proposera de faire plus ample connaissance avec quelques-unes des initiatives innovantes de production, de distribution, d'échange, de gouvernance locale et d'en débattre. Il exposera et analysera un ensemble de questions et de propositions qui touchent à l'innovation sociale dans le monde rural. Chaque question sera introduite par un documentaire sélectionné par un comité scientifique et artistique, qui servira d'appui à un débat, animé par un(e) chercheur(e), le(a) réalisateur(trice) et un(e) acteur(trice) de terrain.

*Les Variétés, 10 rue du Théâtre.*
*Tél.: 0559644454.*
*contact@cbe-seignanx.fr*

DU 9 OCTOBRE AU 6 JANVIER

● **RUEIL-MALMAISON**

**KEHINDE WILEY RENCONTRE JACQUES-LOUIS DAVID**

Le château de Malmaison et le Brooklyn Museum annoncent une exposition conjointe du Premier Consul franchissant les Alpes au col du Grand Saint-Bernard, célèbre représentation de Napoléon peinte par Jacques-Louis David en 1800, et de sa réinterprétation contemporaine par l'artiste américain Kehinde Wiley. Cette présentation sera accompagnée d'une riche programmation culturelle soulignant à la fois la permanence des codes de représentation du pouvoir et l'importance des contextes historiques de chacune des deux œuvres. Elle mettra également en lumière la part de mise en scène inhérente à tout portrait, une problématique particulièrement actuelle à l'heure de la multiplication des images, des réseaux sociaux et de la mise en scène de soi.

*Château de Malmaison,*
*av. du Château-de-la-Malmaison.*
*Tél.: 0141290555.*
*contact.malmaison@culture.gouv.fr*
*https://musees-nationaux-malmaison.fr/*

**Retrouvez l'agenda complet sur www.scienceshumaines.com**

Si vous souhaitez faire connaître une manifestation, merci d'adresser votre annonce directement à : **www.scienceshumaines.com/agenda.do**

Pour tout renseignement :

**Renaud Beauval (renaud.beauval@scienceshumaines.fr)**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# SCIENCES HUMAINES

## MENSUELS

Prix unitaire : 5,50 € hors frais de port

**>>Sommaires et commandes sur www.sciences humaines.com**

25 ❑ **Les défis des sciences humaines**
50 ❑ **Tiers-monde :** la fin des mythes
57 ❑ **Où va le commerce mondial ?**
62 ❑ **L'esprit redécouvert**
67 ❑ **Nouveaux regards sur la science**
71 ❑ **Comment nous voyons le monde**
80 ❑ **Les sciences humaines sont-elles des sciences ?**
82 ❑ **La lecture**
83 ❑ **Du signe au sens**
84 ❑ **Médiations et négociations**
85 ❑ **Nouveaux modèles féminins**
86 ❑ **La liberté**
87 ❑ **L'émergence de la pensée**
88 ❑ **Anatomie de la vie quotidienne**
89 ❑ **Violence :** état des lieux
90 ❑ **L'imaginaire contemporain**
91 ❑ **L'individu en quête de soi**
92 ❑ **Les ressorts de la motivation**
93 ❑ **Échange et lien social**
94 ❑ **La vie des groupes**
95 ❑ **Aux frontières de la conscience**
96 ❑ **Le destin des immigrés**
97 ❑ **Rêves, fantasmes, hallucinations**
98 ❑ **Apprendre**
99 ❑ **Normes, interdits, déviances**
100 ❑ **Les sciences humaines**
101 ❑ **La parenté en question**
102 ❑ **Les récits de vie**
103 ❑ **L'altruisme**
104 ❑ **Un monde de réseaux**
106 ❑ **Les sagesses actuelles**
107 ❑ **Souvenirs et mémoire**
108 ❑ **Homme/animal :** des frontières incertaines
109 ❑ **Les logiques de l'écriture**
110 ❑ **Cultures**
111 ❑ **L'école en mutation**
112 ❑ **Les hommes en question**
113 ❑ **Freud et la psychanalyse aujourd'hui**
114 ❑ **Travail, mode d'emploi**
115 ❑ **Les nouvelles frontières du droit**
116 ❑ **L'intelligence :** une ou multiple ?
117 ❑ **Autorité :** de la hiérarchie à la négociation
118 ❑ **La pensée orientale**
119 ❑ **La nature humaine**
120 ❑ **L'enfant**
121 ❑ **Quels savoirs enseigner ?**
122 ❑ **Le changement personnel**
123 ❑ **Criminalité**
124 ❑ **Société du risque**
125 ❑ **Organisations**
126 ❑ **Les premiers hommes**
127 ❑ **Le monde des jeunes**
128 ❑ **Les représentations mentales**
129 ❑ **La fabrique de l'information**
130 ❑ **La sexualité aujourd'hui**
132 ❑ **Le souci du corps**
133 ❑ **Les métamorphoses de l'état**
134 ❑ **La littérature, une science humaine ?**
135 ❑ **Manger, une pratique culturelle**
136 ❑ **Les nouveaux visages des inégalités**
137 ❑ **Les savoirs invisibles**
138 ❑ **Les troubles du moi**
139 ❑ **Les mondes professionnels**
140 ❑ **Les nouvelles frontières de la vie privée**
141 ❑ **La force des passions**
142 ❑ **L'éducation,** un objet de recherches
143 ❑ **Cultures et civilisations**
144 ❑ **Les mouvements sociaux**
145 ❑ **Voyages, migration, mobilité**
146 ❑ **Hommes, femmes.** Quelles différences ?
147 ❑ **Où en est la psychiatrie ?**
148 ❑ **Contes et récits**
149 ❑ **Les nouveaux visages de la croyance**
150 ❑ **Amitié, affinité, empathie...**
151 ❑ **Aux origines des civilisations**
152 ❑ **À quoi sert le jeu ?**
153 ❑ **L'école en débat**
155 ❑ **Où en est la psychanalyse ?**
156 ❑ **Où va la famille ?**
157 ❑ **Qui sont les travailleurs du savoir ?**
158 ❑ **Les nouvelles formes de la domination au travail**
159 ❑ **Pourquoi parle-t-on ?**
160 ❑ **Dieu ressuscité**
161S ❑ **Enquêtes sur la lecture**
163 ❑ **La sexualité est-elle libérée ?**
165 ❑ **Où est passée la société ?**
166 ❑ **De Darwin à l'inconscient cognitif**
167S ❑ **La pensée éclatée**
169 ❑ **L'intelligence collective**
170 ❑ **Qui a peur de la culture de masse ?**
172 ❑ **La lutte pour la reconnaissance**
173 ❑ **Art rupestre**
174 ❑ **Qu'est-ce que l'amour ?**
175S ❑ **Agir par soi-même**
176 ❑ **Comment devient-on délinquant ?**
177 ❑ **Le souci des autres**
178S ❑ **La guerre des idées**
179 ❑ **Travail.** Je t'aime, je te hais !
180 ❑ **10 questions sur la mondialisation**
181 ❑ **Le nouveau pouvoir des institutions**
182 ❑ **Conflits ordinaires**
183 ❑ **Imitation**
184 ❑ **Les lois du bonheur**
185 ❑ **Des Mings aux Aztèques**
186 ❑ **Que vaut l'école en France ?**
187 ❑ **D'où vient la morale ?**
188 ❑ **Faut-il réinventer le couple ?**
190 ❑ **Au-delà du QI**
191 ❑ **Inégalités :** le retour des riches
192 ❑ **Enseigner :** L'invention au quotidien
194 ❑ **Les animaux et nous.**
195 ❑ **Le corps sous contrôle**
196 ❑ **Nos péchés capitaux**
197 ❑ **Les rouages de la manipulation**
198 ❑ **Les neurones expliquent-ils tout ?**
199 ❑ **Psychologie de la crise.**
200S ❑ **Pensées pour demain**
201 ❑ **Les troubles de la mémoire**
202 ❑ **Pauvreté.** Comment faire face ?
203 ❑ **École.** Guide de survie.
204 ❑ **Démocratie.** Crise ou renouveau ?
205S ❑ **Changer sa vie**
206 ❑ **Repenser le développement**
207 ❑ **La nouvelle science des rêves**
208S ❑ **L'enfant violent.**
209 ❑ **L'art de convaincre.**
210 ❑ **Le travail en quête de sens.**
211S ❑ **Le clash des idées : 1989 à 2009**
212 ❑ **De l'enfant sauvage à l'autisme.**
213 ❑ **L'énigme de la soumission**
214 ❑ **L'ère du post-féminisme**
215 ❑ **L'analogie moteur de la pensée**
216S ❑ **Les épreuves de la vie**
217 ❑ **Les secrets de la séduction**
218 ❑ **La littérature :** fenêtre sur le monde.
219S ❑ **À quoi pensent les enfants ?**
220 ❑ **L'autonomie, nouvelle utopie ?**
222S ❑ **20 ans d'idées, le basculement**
223 ❑ **Le retour de la solidarité**
224 ❑ **La course à la distinction**
225 ❑ **Sommes-nous rationnels ?**
226S ❑ **Le monde des ados**
227 ❑ **Conflits au travail**
228 ❑ **L'état, une entreprise comme une autre ?**
229S ❑ **Nos vies numériques**
230S ❑ **Pourquoi apprendre ?**
231 ❑ **Tous accros ?**
232 ❑ **Comment être parent aujourd'hui ?**
233S ❑ **Et si on repensait TOUT ?**
234 ❑ **Inventer sa vie**
235 ❑ **Les identités sexuelles**
236 ❑ **Dans la tête de l'électeur.**
237S ❑ **Qui sont les Français ?**
238 ❑ **Comment naissent les idées nouvelles ?**
239 ❑ **Peut-on ralentir le temps ?**
240S ❑ **L'imaginaire du voyage**
241S ❑ **L'intelligence.**
242 ❑ **Le travail.** Du bonheur à l'enfer
243 ❑ **L'autorité.** Les nouvelles règles du jeu
244S ❑ **2012-2013.** Les idées en mouvement
245 ❑ **Vivre en temps de crise**
246 ❑ **Le langage** en 12 questions
247S ❑ **Violence**
248 ❑ **Comment pensons-nous ?**
249 ❑ **La fin de l'homme ?**
250 ❑ **Faut-il se fier à ses intuitions ?**
251 ❑ **L'ère culinaire**
252S ❑ **Générations numériques, des enfants mutants ?**
253 ❑ **Écrire** Du roman au SMS
254 ❑ **Reprendre sa vie en main**
255S ❑ **La bibliothèque des idées d'aujourd'hui**
256 ❑ **L'Individu** Secrets de fabrication
257 ❑ **Apprendre par soi-même**
258 ❑ **Le climat fait-il l'histoire ?**
259S ❑ **Psychologie de l'enfant** État des lieux
260 ❑ **Peut-on vivre sans croyances ?**
261 ❑ **Devenir garçon, devenir fille**
262 ❑ **15 questions sur nos origines**
263 ❑ **Éduquer au 21e siècle**
264 ❑ **Les clés de la mémoire**
265 ❑ **L'art de négocier**
266 ❑ **Les grandes questions de notre temps**
267 ❑ **Inégalités**
268 ❑ **La motivation**
269 ❑ **Vieillir, pour ou contre ?**
270S ❑ **La philosophie aujourd'hui**
271 ❑ **La confiance** Un lien fondamental
272 ❑ **Le sport, une philosophie ?**
273 ❑ **Les pouvoirs de l'imaginaire**
274 ❑ **L'enfant et le langage**
275 ❑ **Liberté** Jusqu'où sommes-nous libres ?
276 ❑ **Aimer au 21e siècle**
277S ❑ **25 ans** Numéro anniversaire
278 ❑ **Les lois de la réputation**
279 ❑ **Violence** 15 questions pour comprendre
280 ❑ **Passions** quand la passion nous embarque
281S ❑ **Nature culture** la fin des frontières ?
282 ❑ **Apprendre à coopérer**
283 ❑ **Les nouvelles psychothérapies**
284 ❑ **Le sexe en 69 questions**
285S ❑ **Qu'est-ce qu'une bonne école ?**
286 ❑ **Comment allons-nous travailler demain ?**
287 ❑ **La manipulation**
288S ❑ **Et si on changeait tout ?**
289 ❑ **Les nouveaux visages de la précarité**
290 ❑ **La mondialisation en questions**
291S ❑ **Les troubles de l'enfant**
292 ❑ **Qu'est-ce que le racisme ?**
293 ❑ **L'empathie**
294 ❑ **Nos vies intérieures**
295 ❑ **Les grands mythes de l'histoire de France**
296S ❑ **Comment apprend-on ?**
297 ❑ **La société française**
298 ❑ **Psychologie de l'attention**
299 ❑ **Les livres de l'année**

## NUMÉROS 2018

Prix unitaire hors frais de port

300S ❑ **Comment va le monde ?** ..... 6,90 €
301 ❑ **Jusqu'où féminiser la langue française ?** ..... 5,50 €
302 ❑ **Qu'est-ce qu'une belle vie ?** ..... 5,70 €
303S ❑ **Les intelligences de l'enfant** ..... 6,70 €
304 ❑ **Penser l'emprise... et s'en défaire** ..... 5,70 €
305 ❑ **L'invention des vacances** ..... 5,70 €
306S ❑ **Qu'est-ce que l'amour ?** ..... 6,70 €
307S ❑ **Éduquer.** Le conflit des modèles. ..... 6,70 €
308 ❑ **La motivation au travail** ..... 5,70 €
309 ❑ **Humains.** Nos origines repensées ..... 5,70 €
310S ❑ **Le cerveau** en 12 questions ..... 6,70 €
311 ❑ **Abécédaire des idées d'aujourd'hui** ..... 5,70 €
312 ❑ **L'art de parler** ..... 5,70 €
313 ❑ **Etre un homme aujourd'hui** ..... 5,70 €
314S ❑ **L'attachement,** un lien vital ..... 6,70 €
315 ❑ **Radicalités** ..... 5,70 €
316 ❑ **Que devient la famille ?** ..... 5,70 €
317S ❑ **Corps et esprit** ..... 6,70 €
318S ❑ **Devenir un bon élève** ..... 6,70 €

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

## GRANDS DOSSIERS DES SCIENCES HUMAINES (trimestriel)

Prix unitaire : 7,50 € hors frais de port

1 ❑ L'origine des cultures
2 ❑ La moralisation du monde
3 ❑ Les nouvelles psychologies
4 ❑ France 2006
5 ❑ L'origine des religions
6 ❑ Peut-on changer la société ?
7 ❑ Psychologie
9 ❑ L'origine des sociétés
11 ❑ Entre image et écriture
13 ❑ Paroles d'historiens
14 ❑ Idéologies
15 ❑ Les psychothérapies
16 ❑ Les ressorts invisibles de l'économie
17 ❑ Villes mondiales
18 ❑ France 2010
19 ❑ Les pensées vertes
21 ❑ Freud, droit d'inventaire
22 ❑ Consommer
23 ❑ Apprendre à vivre
24 ❑ L'histoire des autres mondes
25 ❑ Affaires criminelles
26 ❑ Guide des cultures pop
27 ❑ Transmettre
28 ❑ L'histoire des troubles mentaux
29 ❑ Un siècle de philosophie
30 ❑ Les penseurs de la société
31 ❑ Histoire des psychothérapies
32 ❑ L'amour un besoin vital
33 ❑ Vers un nouveau monde
34 ❑ L'art de penser
35 ❑ Le bonheur
36 ❑ Changer le travail
37 ❑ Les grands mythes
38 ❑ Innovation et créativité
39 ❑ Élever ses enfants
40 ❑ Villes durables
41 ❑ De la formation au projet de vie
42 ❑ La psychologie aujourd'hui
43 ❑ La philosophie, un art de vivre
44 ❑ Les métamorphoses de la société française
45 ❑ Les grands penseurs de l'éducation
46 ❑ Les grands penseurs du langage
47 ❑ Les âges de la vie
48 ❑ Eurêka ! L'histoire des grandes découvertes
49 ❑ Ces pionnières qui ont fait l'histoire
50 ❑ La psychologie en débats

## GRANDS DOSSIERS DES SCIENCES HUMAINES (trimestriel)

Prix unitaire : 7,90 € hors frais de port

51 ❑ Les sagesses orientales ..... 7,90 €
52 ❑ Le pouvoir des images ..... 7,90 €
53 ❑ Soigner. Une science humaine ... 7,90 €
54 ❑ Les grands psychologues... ..... 7,90 €
55 ❑ Devenir soi-même ..... 7,90 €
56 ❑ Les lumières ..... 7,90 €

## HORS-SÉRIE DES GRANDS DOSSIERS (option d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

| | non abonnés | abonnés |
|---|---|---|
| 2 ❑ La nouvelle histoire des empires | 8,50 € | 4,50 € |
| 4 ❑ La grande histoire de l'Islam | 8,50 € | 4,50 € |
| 5 ❑ Les monothéismes | 8,50 € | 4,50 € |
| 6 ❑ La grande histoire du christianisme | 8,50 € | 4,50 € |
| 7 ❑ La grande histoire de la Chine | 8,90 € | 4,50 € |

## HORS-SÉRIE DE SCIENCES HUMAINES (option d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

| | non abonnés | abonnés |
|---|---|---|
| 2 ❑ Comprendre le monde | 12,00 € | 7,20 € |
| 4 ❑ Femmes, combats et débats | 7,90 € | 4,50 € |
| 5 ❑ L'école en questions | 7,90 € | 4,50 € |
| 7 ❑ La grande histoire de la psychologie | 8,50 € | 4,50 € |
| 8 ❑ Comprendre Claude Lévi-Strauss | 8,50 € | 4,50 € |
| 9 ❑ Les grands philosophes | 8,50 € | 4,50 € |
| 10 ❑ Le sexe dans tous ses états | 8,50 € | 4,50 € |
| 11 ❑ La grande histoire du capitalisme | 8,50 € | 4,50 € |
| 12 ❑ Une autre histoire des religions | 8,50 € | 4,50 € |
| 13 ❑ À quoi pensent les philosophes ? | 8,50 € | 4,50 € |
| 14 ❑ À la découverte du cerveau | 8,50 € | 4,50 € |
| 15 ❑ L'œuvre de Pierre Bourdieu | 8,50 € | 4,50 € |
| 16 ❑ La philosophie en quatre questions | 9,80 € | 4,50 € |
| 17 ❑ De la pensée en Amérique | 8,50 € | 4,50 € |

| | non abonnés | abonnés |
|---|---|---|
| 18 ❑ Edgar Morin | 8,50 € | 4,50 € |
| 19 ❑ Michel Foucault | 8,50 € | 4,50 € |
| 20 ❑ Les grands penseurs des sciences humaines | 8,50 € | 4,50 € |
| 21 ❑ Les grandes idées politiques | 8,50 € | 4,50 € |
| 22 ❑ Quelle éthique pour notre temps ? | 8,50 € | 4,50 € |
| 23 ❑ Comprendre le Moyen-Orient | 8,90 € | 4,50 € |
| 24 ❑ Où va la France ? Enjeux de notre temps | 8,90 € | 4,50 € |

## HORS-SÉRIE (hors abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

### PSYCHO : COMMENT SE SOIGNER ?

Non abonnés 8,50 €
**Abonnés** 4,50 €
124 pages

### LA NOUVELLE HISTOIRE DU MONDE

Non abonnés 12 €
**Abonnés** 8 €
116 pages

### LES GRANDS ENJEUX DU MONDE CONTEMPORAIN

Non abonnés 12 €
**Abonnés** 8 €
188 pages

### LES 100 PENSEURS DES SCIENCES HUMAINES

Non abonnés 12 €
**Abonnés** 8 €
172 pages

### PHILO : LES AUTEURS LES THÈMES, LES TEXTES

Non abonnés 9,80 €
**Abonnés** 4,50 €
160 pages

### LA GUERRE DES ORIGINES À NOS JOURS

Non abonnés 12,50 €
**Abonnés** 8 €
132 pages

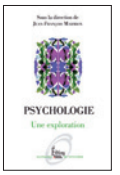
### LES 100 PENSEURS DE L'ÉCONOMIE

Non abonnés 12,50 €
**Abonnés** 8 €
164 pages

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

Éditions Sciences Humaines

# LIVRES



## SCIENCES HUMAINES

- ❑ **La Bibliothèque idéale des sciences humaines** — 416 p — **14,70 €**
- ❑ **Le Dictionnaire des sciences humaines** — 832 p — **19,80 €**
- ❑ **Une Histoire des sciences humaines** — 400 p — **25,40 €**
- ❑ **Une Histoire des sciences humaines** (Éd. 2012) — 320 p — **12,70 €**
- ❑ **Cinq siècles de pensée française** — 192 p — **10,20 €**
- ❑ **Littérature et sciences humaines** — 160 p — **10,20 €**
- ❑ **Le Dictionnaire des sciences sociales** — 464 p — **17,00 €**
- ❑ **Histoire et philosophie des sciences** — 312 p — **12,70 €**
- ❑ **La science en question(s)** Les entretiens d'Auxerre — 304 p — **22,30 €**
- ❑ **Les Penseurs de la société** — 160 p — **10,20 €**
- ❑ **Les Sciences humaines.** Panorama des connaissances — 480 p — **25,40 €**
- ❑ **Les Grands penseurs des sciences humaines** — 224 p — **12,70 €**
- ❑ **Les Grands mythes** — 176 p — **12,70 €**

## SCIENCES SOCIALES

- ❑ **Pierre Bourdieu,** son œuvre, son héritage — 128 p — **10,20 €**
- ❑ **La Culture,** de l'universel au particulier — 384 p — **23,40 €**
- ❑ **Familles,** permanence et métamorphoses — 336 p — **23,40 €**
- ❑ **Identités,** l'individu, le groupe, la société N^lle^ édition — 352 p — **25,40 €**
- ❑ **L'Individu contemporain,** regards sociologiques — 256 p — **25,40 €**
- ❑ **L'Intelligence de l'enfant,** l'empreinte du social — 304 p — **22,30 €**
- ❑ **Les Religions** Des origines au III^e^ millénaire — 512 p — **25,40 €**
- ❑ **Les Sciences sociales en mutation** — 640 p — **29,40 €**
- ❑ **La Sociologie** Histoire, idées, courants — 256 p — **12,70 €**
- ❑ **Le Travail sous tensions** Nouveauté — 152 p — **12,70 €**
- ❑ **La Santé,** un enjeu de société — 352 p — **25,40 €**
- ❑ **Violence(s) et société aujourd'hui** — 256 p — **12,70 €**
- ❑ **La parenté en question(s)** — 236 p — **12,70 €**
- ❑ **La reconnaissance** — 128 p — **10,20 €**
- ❑ **Le sexe d'hier à aujourd'hui** — 248 p — **16,00 €**
- ❑ **La révolution végétarienne** — 160 p — **12,00 €**
- ❑ **Au cœur des autres** — 160 p — **12,00 €**
- ❑ **Quotidien heureux d'un père et de son bébé** — 144 p — **12,00 €**
- ❑ **L'école française de socioanthropologie** — 304 p — **19,00 €**
- ❑ **L'Amour** — 320 p — **22,00 €**
- ❑ **La Famille aujourd'hui** Nouveauté — 200 p — **12,70 €**
- ❑ **Les Solidarités** Les entretiens d'Auxerre — 288 p — **23,00 €**
- ❑ **Travail, guide de survie** — 208 p — **17,00 €**
- ❑ **La famille dans tous ses états** Les entretiens d'Auxerre — 288 p — **23,00 €**
- ❑ **La grande histoire du christianisme** — 240 p — **12,70 €**
- ❑ **Sortir.** Des lumières en prison Nouveauté — 224 p — **15,00 €**
- ❑ **Durkheim et la sociologie française** Nouveauté — 264 p — **12,70 €**

## COMMUNICATION/INFORMATION/ORGANISATIONS

- ❑ **La Communication** État des savoirs N^lle^ édition — 386 p — **25,40 €**
- ❑ **Les Organisations** État des savoirs N^lle^ édition — 464 p — **25,40 €**
- ❑ **Le Management** Fondements et renouvellements — 360 p — **25,40 €**
- ❑ **La Société numérique en question(s)** — 128 p — **10,20 €**
- ❑ **L'Entreprise** — 344 p — **22,00 €**
- ❑ **Mensonges et vérités** Les entretiens d'Auxerre — 288 p — **23,00 €**
- ❑ **Les nouveaux territoires du numérique** Nouveauté — 168 p — **10,20 €**

## HISTOIRE/ÉCONOMIE/GÉOPOLITIQUE

- ❑ **L'Économie repensée** — 400 p — **23,40 €**
- ❑ **Histoire Globale** Un autre regard sur le monde — 288 p — **25,40 €**
- ❑ **Une histoire du monde Global** — 352 p — **25,40 €**
- ❑ **Les globalisations.** Émergences et fragmentations N^lle^ éd — 192 p — **12,70 €**
- ❑ **La Planète disneylandisée** Pour un tourisme responsable — 312 p — **15,00 €**
- ❑ **Le Pouvoir** Concepts, Lieux, Dynamiques — 352 p — **25,40 €**
- ❑ **L'Argent** Les entretiens d'Auxerre — 256 p — **22,30 €**
- ❑ **Se Nourrir.** Les entretiens d'Auxerre — 288 p — **22,30 €**
- ❑ **Le Peuple existe-t-il ?** Les entretiens d'Auxerre — 288 p — **22,30 €**
- ❑ **La Démocratie** — 352 p — **25,40 €**
- ❑ **Paix et guerres au XXI^e^ siècle** — 160 p — **10,20 €**
- ❑ **Rendre (la) justice.** Les entretiens d'Auxerre — 288 p — **22,30 €**
- ❑ **La cinquième république** — 416 p — **19,00 €**
- ❑ **La guerre,** des origines à nos jours — 272 p — **19,00 €**
- ❑ **Dix questions sur le capitalisme aujourd'hui** — 224 p — **12,70 €**
- ❑ **L'Afrique est-elle si bien partie ?** — 288 p — **19,50 €**
- ❑ **Le dictionnaire du développement durable** — 504 p — **18,50 €**
- ❑ **L'Avenir** Les entretiens d'Auxerre — 280 p — **23,00 €**
- ❑ **L'Aventure occidentale** — 160 p — **15,00 €**
- ❑ **Le Dictionnaire encyclopédique du développement durable** — 720 p — **19,50 €**
- ❑ **Les Grandes idées politiques** — 176 p — **12,70 €**
- ❑ **Nations et nationalisme** — 400 p — **22,00 €**
- ❑ **Géopolitique de l'alimentation** N^lle^ édition — 168 p — **12,70 €**
- ❑ **La Grande Histoire de l'Islam** Nouveauté — 168 p — **12,70 €**

## ÉDUCATION ET FORMATION

- ❑ **Éduquer et Former** — 496 p — **25,40 €**
- ❑ **Nos Enfants.** Les Entretiens d'Auxerre — 296 p — **22,30 €**
- ❑ **Une Histoire de l'éducation et de la formation** — 288 p — **22,30 €**
- ❑ **Lire et Écrire** — 336 p — **22,30 €**
- ❑ **Les Mutations de l'école** — 288 p — **22,30 €**
- ❑ **À la découverte de la lecture** — 192 p — **15,20 €**
- ❑ **Le Guide du jeune enseignant** N^lle^ édition - Nouveauté — 312 p — **17,50 €**
- ❑ **Apprendre** Pourquoi ? comment ? — 160 p — **10,20 €**
- ❑ **Journal intime d'un collège** — 256 p — **17,00 €**
- ❑ **L'Art d'éduquer ses enfants** — 336 p — **22,00 €**
- ❑ **Les Grands penseurs de l'éducation** — 160 p — **12,70 €**

## PHILOSOPHIE/PSYCHOLOGIE/SCIENCES COGNITIVES

- ❑ **Le Cerveau et la Pensée** N^lle^ édition — 480 p — **25,40 €**
- ❑ **Comment Homo est devenu sapiens** — 320 p — **25,40 €**
- ❑ **L'Homme, cet étrange animal** — 408 p — **15,00 €**
- ❑ **Les Humains mode d'emploi** — 256 p — **15,20 €**
- ❑ **L'Intelligence de l'enfant** — 256 p — **12,70 €**
- ❑ **Le Langage** Nature, histoire et usage — 352 p — **23,40 €**
- ❑ **Le Moi** Du normal au pathologique — 384 p — **23,40 €**
- ❑ **Philosophies de notre temps** — 376 p — **23,40 €**
- ❑ **La Psychanalyse.** Points de vue pluriels — 336 p — **25,40 €**
- ❑ **La Psychologie** — 256 p — **12,70 €**
- ❑ **Qu'est-ce que l'adolescence ?** Nouveauté - N^lle^ éd — 264 p — **12,70 €**
- ❑ **Le Langage** — 256 p — **12,70 €**
- ❑ **Abécédaire scientifique pour les curieux, vol. 2** — 288 p — **17,30 €**
- ❑ **Philosophies et pensées de notre temps** — 192 p — **10,20 €**
- ❑ **Les patients de Freud.** Destins — 128 p — **14,20 €**
- ❑ **Histoire de la psychologie** — 256 p — **12,70 €**
- ❑ **Philosophie** Auteurs et thèmes — 256 p — **12,70 €**
- ❑ **Initiation à l'étude du sens** — 256 p — **16,00 €**
- ❑ **La morale** — 400 p — **25,40 €**
- ❑ **La fabrique des folies** — 360 p — **16,00 €**
- ❑ **Pensées rebelles.** Foucault, Derrida, Deleuze — 192 p — **10,20 €**
- ❑ **Jung et les archétypes** — 456 p — **19,00 €**
- ❑ **Masculin - Féminin - Pluriel** — 288 p — **19,00 €**
- ❑ **Les clés du langage.** Nature, Origine, Apprentissage — 128 p — **10,20 €**
- ❑ **L'enfant et le monde** — 128 p — **10,20 €**
- ❑ **Le changement personnel** — 288 p — **19,00 €**
- ❑ **Un fœtus mal léché** — 168 p — **15,00 €**
- ❑ **Révolution dans nos origines** — 288 p — **19,00 €**
- ❑ **Freud et la psychanalyse** — 168 p — **10,20 €**
- ❑ **Après quoi tu cours ?** — 184 p — **17,00 €**
- ❑ **Éthique et Sport** — 184 p — **17,00 €**
- ❑ **Troubles mentaux et psychothérapies** — 256 p — **13,00 €**
- ❑ **Foucault** — 176 p — **10,20 €**
- ❑ **La Motivation** — 128 p — **10,20 €**
- ❑ **La Psychologie aujourd'hui** — 192 p — **12,70 €**
- ❑ **La Philosophie, un art de vivre** — 272 p — **22,00 €**
- ❑ **La Genèse du langage et des langues** — 288 p — **22,00 €**
- ❑ **Les Troubles de l'enfant** — 128 p — **12,70 €**
- ❑ **De l'esprit au cerveau** Nouveauté — 336 p — **20,00 €**
- ❑ **De Socrate à Foucault** Nouveauté — 208 p — **17,00 €**
- ❑ **La psychologie de la connerie** Nouveauté — 384 p — **18,00 €**
- ❑ **Histoires de pionnières** Nouveauté — 304 p — **20,00 €**
- ❑ **Les grands penseurs du langage** Nouveauté — 136 p — **12,70 €**
- ❑ **Psychologie.** Une exploration Nouveauté — 312 p — **22,00 €**

**Cochez la case devant chaque livre commandé**

Nb. de livres : _____ Total Livres : _____ €

**Reporter le total « Livres » sur le bon de commande général au verso et joindre à votre règlement le recto et le verso de cette page.**

**>>Sommaires et commandes**
**sur http://editions.scienceshumaines.com**

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (grazielacandido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

SCIENCES HUMAINES

>>Sommaires et commandes
sur **www.sciences humaines.com**

**5 magazines achetés, le 6e offert**

# BON DE COMMANDE

## 1 MAGAZINES ET RELIURE Sciences Humaines

### SCIENCES HUMAINES (mensuel)
Inscrire les numéros commandés

| Prix Unit. | Quant. | soit |
|---|---|---|
| 5,50 € | x | = |
| 5,70 € | x | = |
| 6,70 € | x | = |
| 6,90 € | x | = |
| Total | | |

### GRANDS DOSSIERS (trimestriel)
Inscrire les numéros commandés

| Prix Unit. | Quant. | soit |
|---|---|---|
| 7,50 € | x | = |
| 7,90 € | x | = |
| Total | | |

### HORS-SÉRIE des Grands Dossiers
(abonné, indiquez votre n° ci-dessous)
Inscrire les numéros commandés

| Prix Unit. | Quant. | soit |
|---|---|---|
| 4,50 € | x | = |
| 8,50 € | x | = |
| 8,90 € | x | = |
| Total | | |

### HORS-SÉRIE de Sciences Humaines
(abonné, indiquez votre n° ci-dessous)
Inscrire les numéros commandés

| Prix Unit. | Quant. | soit |
|---|---|---|
| 4,50 € | x | = |
| 7,20 € | x | = |
| 7,90 € | x | = |
| 8,50 € | x | = |
| 8,90 € | x | = |
| 9,80 € | x | = |
| 12,00 € | x | = |
| Total | | |

### HORS-SÉRIE (hors abonnement)
Inscrire les numéros commandés

| Prix Unit. | Quant. | soit |
|---|---|---|
| 4,50 € | x | = |
| 8,00 € | x | = |
| 8,50 € | x | = |
| 9,80 € | x | = |
| 12,00 € | x | = |
| 12,50 € | x | = |
| Total | | |

### RELIURE
Cette reliure peut contenir 15 numéros

| Prix Unit. | Quant. | soit |
|---|---|---|
| 14,00 € | x | = |

## 2 LIVRES des Éditions Sciences Humaines

**Report du bon de commande livres qui figure au recto de cette page.**

Nb. de livres : Total Livres : €

**N'oubliez pas de joindre le recto et verso de cette page si votre commande comporte des livres.**

## 3 CALCUL DE VOS FRAIS DE PORT

| | Magazines seuls | Livres ou reliures | Magazines + livres |
|---|---|---|---|
| France | 3,00 € | 3,00 € | 3,00 € |
| Europe, Afrique, Dom-Tom | 5,00 € | 9,70 € | 9,70 € |
| Amérique, Asie, Océanie | 7,50 € | 13,00 € | 13,00 € |

**GAGNEZ DU TEMPS !**
Commandez par téléphone **03 86 72 07 00**
PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE **CODE 318**
ou sur **www.scienceshumaines.com**

## TOTAL DE MA COMMANDE

1 Total Magazines + reliure Sciences Humaines ... €
2 Total livres ... €
3 Frais de ports ... €

**MONTANT TOTAL** €

BON DE COMMANDE ET RÈGLEMENT À RETOURNER À **SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89004 AUXERRE**

**Adresse de livraison** (écrire en lettres capitales)

☐ Mme ☐ M.

NOM .....
PRÉNOM .....
ADRESSE .....
.....
CODE POSTAL ..... PAYS .....
VILLE .....
TÉL ..... FAX .....
PROFESSION .....
E-MAIL .....

☐ Je désire recevoir une facture acquittée

**Paiement**

Ci-joint mon règlement de € par :

- Chèque bancaire ou postal à l'ordre de « Sciences Humaines »
- Virement CCP N° 0522594 A 025 à Dijon
- C.B. n°
Expire le : Cryptogramme
(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

318

Conformément à la loi «Informatique et libertés» du 6/01/78, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier, et vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés, en nous écrivant.

Ce document est la propriété exclusive de GRAZIELA CANDIDO GONCALVES (graziela candido@yahoo.com.br) - 31-08-2019

# Cette année encore, 63 millions d'enfants ne sauront pas lire… et pourtant ils travaillent dur.

Plus de 63 millions d'enfants en âge de fréquenter le primaire ne sont pas scolarisés dans le monde. Afin de contrer cet état de fait, Aide et Action développe plus de 80 projets à travers le monde. Convaincue que, sans éducation, aucun progrès économique, social, sanitaire ou politique n'est possible, notre association de solidarité internationale spécialisée dans l'éducation agit – depuis 1981 – afin de contribuer à améliorer l'accès à un enseignement de qualité pour des millions d'enfants. Pour nous, l'éducation est une arme.... une arme de paix massive.

**AVEC VOUS, NOUS POUVONS CHANGER LE MONDE.**

**ENVOYEZ "ACTION" AU 92 220 POUR FAIRE UN DON PAR SMS DE 5€**

L'ÉDUCATION EST UNE ARME DE PAIX MASSIVE

www.ouvrirlesyeux.fr

Aide et Action

L'Education change le monde

# GRAND BIEN VOUS FASSE !

## ALI REBEIHI

10H / 11H

**Mercredi 18 septembre**
« Réussir à l'école,
comment devient-on bon élève ? »
Avec Heloïse Lhérété,
rédactrice en chef de
SCIENCES HUMAINES

*DE LA PSYCHO DU QUOTIDIEN DU SOURIRE*

RCS Radio France : 326 094 471 00017 - Crédit photo : Christophe Abramowitz

france inter

INTERVENEZ

ABONNEZ-VOUS AU PODCAST DE L'ÉMISSION